

Récits fantastiques Tome I

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Première partie Histoire d'un mort racontée par lui-même

Un matin, à peine étais-je réveillé que mon domestique entra dans ma chambre, m'apportant une lettre sur laquelle il y avait pressé.Il ouvrit le rideau ; le jour, qui s'était probablement trompé, était beau, et le soleil entra chez moi splendide comme un conquérant. Je me frottai les yeux pour voir de qui pouvait venir cette lettre, tout en m'étonnant de n'en recevoir qu'une. L'écriture m'était complètement inconnue. Après l'avoir longtemps retournée pour deviner la signature, je l'ouvris, et voici ce qu'il y avait :

« Monsieur,

« J'ai lu les Trois Mousquetaires,car je suis riche et j'ai beaucoup de temps à moi… »

— Voilà un monsieur bien heureux ! me dis-je, et je continuai :

« Je vous avouerai que cela m'a assez amusé ; mais j'ai eu la curiosité de savoir, ayant beaucoup de temps devant moi, si vous les aviez réellement pris dans les Mémoires de M. de La Fère.-Comme j'étais à Carcassonne, j'écrivis à l'un de mes amis demeurant à Paris d'aller à la Bibliothèque, de demander ces Mémoires, et de m'écrire si réellement vous leur avez emprunté ces détails. Mon ami, qui est un homme sérieux, me répondit que vous les aviez copiés mot à mot, et que, vous autres auteurs, vous n'en faisiez jamais d'autres. Je vous préviens donc, monsieur, que j'ai dit

cela à Carcassonne, et que nous nous désabonnerons au Siècle si cela continue.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« … »

Je sonnai.

— S'il me vient des lettres aujourd'hui, vous les garderez, dis-je au domestique, et vous ne me les donnerez que le jour où vous me verrez trop gai.

— Les manuscrits en sont-ils, monsieur ?

— Pourquoi cela ?

— C'est qu'on vient d'en apporter un à l'instant.

— Bien ; il ne manquait plus que cela ! Mettez-le dans un endroit où il ne puisse pas se perdre, mais ne me montrez pas cet endroit.

Il le mit sur la cheminée, ce qui me prouva que, décidément, mon domestique était plein d'intelligence.

Il était dix heures et demie ; je me mis à la fenêtre : le jour, comme je l'ai dit, était superbe ; le soleil semblait pour jamais vainqueur des nuages. Tous les gens qui passaient avaient l'air heureux ou du moins contents.

J'éprouvai, comme tout le monde, le désir de prendre l'air autre part qu'à ma fenêtre, je m'habillai et je sortis.

Le hasard fit, car lorsque je prends l'air, peu m'importe que ce soit dans une rue ou dans une autre, le hasard fit, dis-je, que je

passai devant la Bibliothèque.

Je montai ; je trouvai, comme toujours, Pâris qui vint à moi avec un sourire charmant.

— Donnez-moi donc, lui dis-je, les Mémoires de La Fère.

Il me regarda un instant, comme s'il eût eu à répondre à un fou ; puis, avec le plus grand sang-froid, il me dit :

— Vous savez bien qu'ils n'existent pas, puisque c'est vous qui avez dit qu'ils existaient !

Ce discours, tout concis qu'il était, me parut plein de sève ; et, pour remercier Pâris, je lui fis don de l'autographe que j'avais reçu de Carcassonne.

Quand il eut fini de lire :

— Consolez-vous, me dit-il, vous n'êtes pas le premier qui venez demander les Mémoires de La Fère ; j'ai déjà vu au moins trente personnes qui ne sont venues que pour cela, et qui doivent vous haïr de les avoir dérangées pour rien.

J'avais besoin d'une nouvelle, et, puisque j'étais à la Bibliothèque, et qu'il y a des gens qui affirment qu'on y trouve des romans tout faits, je demandai le catalogue.

Il n'y avait rien, bien entendu.

Le soir, quand je rentrai, je trouvai, au beau milieu de ma table et de mes papiers, le manuscrit du matin. Puisque c'était une journée perdue, j'ouvris ce manuscrit.

Il y avait une lettre qui l'accompagnait. C'était le jour aux lettres anonymes ; mais celle-là était encore plus étrange que les

autres.

« Monsieur,

« Quand vous lirez ces quelques feuilles, celui qui les a écrites aura pour jamais disparu. Je ne laisse rien que ces pages, et je vous les donne : faites-en ce que vous voudrez… »

C'était intitulé : Invraisemblance.

Je ne sais si c'est parce qu'il faisait nuit, mais la première chose que je lus me frappa ; et voici ce que je lus : 1

Un soir de décembre, nous étions trois dans l'atelier d'un peintre. Il faisait un temps sombre et froid, et la pluie battait les vitres de son bruit continuel et monotone.

L'atelier était immense et faiblement éclairé par la lueur d'un poêle autour duquel nous étions groupés.

Quoique nous fussions tous jeunes et gais, la conversation avait pris malgré nous un reflet de cette soirée triste, et les paroles joyeuses avaient été vite épuisées.

L'un de nous irritait sans cesse une belle flamme de punch bleue qui jetait sur tous les objets environnants une clarté fantastique. Les grandes ébauches, les christ, les bacchantes, les madones semblaient se mouvoir et danser contre les murs, comme de grands cadavres confondus dans le même ton verdâtre. Cette vaste salle, rayonnante, dans le jour, des créations du peintre, étoilée de ses rêves, avait pris, ce soir-là, dans l'obscurité, un caractère étrange.

Chaque fois que de la cuiller d'argent retombait dans le bol plein de la liqueur allumée, les objets se dessinaient sur les mu-

railles avec des formes inconnues, avec des teintes inouïes, depuis les vieux prophètes à la barbe blanche, jusqu'à ces caricatures dont les murs des ateliers se peuplent, et qui semblaient une armée de démons comme on en voit en rêve, ou comme en groupait Goya. Enfin le calme brumeux et frais du dehors complétait le fantastique du dedans.

Ajoutez à cela que chaque fois que nous nous regardions à cette clarté d'un moment, nous nous apparaissions avec des figures d'un gris vert, les yeux fixes et brillants comme des escarboucles, les lèvres pâles et les joues creuses ; mais ce qu'il y avait de plus affreux c'était un masque en plâtre, moulé sur un de nos amis, mort depuis quelque temps, lequel masque, accroché près de la fenêtre, recevait aux trois quarts le reflet du punch, ce qui lui donnait une physionomie étrangement railleuse.

Tout le monde a subi comme nous l'influence des salles vastes et ténébreuses, comme les dépeint Hoffmann, comme les peint Rembrandt ; tout le monde a éprouvé, au moins une fois, de ces peurs sans cause ; de ces fièvres spontanées à la vue d'objets à qui le rayon blafard de la lune ou la lumière douteuse d'une lampe prêtent une forme mystérieuse ; tout le monde s'est trouvé dans une chambre grande et sombre, à côté de quelque ami, écoutant quelque conte invraisemblable, éprouvant cette terreur secrète que l'on peut faire cesser tout à coup en allumant une lampe ou en causant d'autre chose : ce qu'on se garde bien de faire, tant notre pauvre cœur a besoin d'émotions, qu'elles soient vraies ou fausses.

Enfin, ce soir-là, comme nous l'avons dit, nous étions trois. La conversation, qui ne prend jamais la ligne droite pour arriver à son but, avait suivi toutes les phases de nos pensées de vingt ans :

tantôt légère comme la fumée de nos cigarettes, tantôt joyeuse comme la flamme du punch, tantôt sombre comme le sourire de ce masque de plâtre.

Nous étions arrivés à ne plus causer du tout ; les cigares, qui suivaient le mouvement des têtes et des mains, brillaient comme trois auréoles voltigeant dans l'ombre.

Il était évident que le premier qui allait ouvrir la bouche et qui troublerait le silence, fût-ce même par une plaisanterie, causerait un effroi d'un moment aux deux autres, tant nous étions enfoncés, chacun de notre côté, dans une rêverie peureuse.

— Henri, dit celui qui brûlait le punch, en s'adressant au peintre, as-tu lu Hoffmann ?

— Je crois bien ! répondit Henri.

– Et qu'en penses-tu ?

— Je pense que c'est tout bonnement admirable, et d'autant plus admirable que celui qui écrivait cela croyait évidemment à ce qu'il écrivait. Et je sais, quant à moi, que, comme je le lisais le soir, je suis allé me coucher bien souvent sans fermer mon livre et sans oser regarder derrière moi.

— Ainsi tu aimes le fantastique ?

— Beaucoup.

— Et toi ? dit-il s'adressant à moi.

— Moi aussi.

— Eh bien ! je vais vous raconter une histoire fantastique qui m'est arrivée.

— Cela ne pouvait pas finir autrement ; raconte.

— C'est une histoire qui t'est arrivée à toi-même ? repris-je.

— À moi-même.

— Eh bien ! raconte ; je suis disposé à tout croire aujourd'hui.

— D'autant plus que, sur l'honneur, je vous garantis que j'en suis le héros.

— Eh bien ! va, nous t'écoutons.

Il laissa tomber la cuiller dans le bol. La flamme s'éteignit peu à peu, et nous restâmes dans une obscurité complète, ayant les jambes seules éclairées par le feu du poêle.

Il commença.

« ...Un soir, voilà à peu près un an, il faisait exactement le même temps qu'aujourd'hui, même froid, même pluie, même tristesse. J'avais beaucoup de malades, et après avoir fait ma dernière visite, au lieu d'aller un instant aux Italiens, comme j'en ai l'habitude, je me fis ramener chez moi. J'habitais une des rues les plus désertes du faubourg Saint-Germain. J'étais très fatigué, et je fus bien vite couché. J'éteignis ma lampe, et pendant quelque temps je m'amusai à regarder mon feu, qui brûlait et faisait danser de grandes ombres sur le rideau de mon lit ; puis enfin mes yeux se fermèrent et je m'endormis.

Il y avait environ une heure que je dormais quand je sentis une main qui me secouait vigoureusement. Je me réveillai en sursaut, comme un homme qui espérait dormir longtemps, et je remarquai avec étonnement mon nocturne visiteur. C'était mon domestique.

— Monsieur, me dit-il, levez-vous tout de suite, on vient vous chercher pour une jeune dame qui se meurt.

— Et où demeure cette jeune dame ? lui dis-je.

— Presque vis-à-vis ; du reste, il y a là celui qui vient vous demander qui vous y conduira.

Je me levai et m'habillai à la hâte, pensant que l'heure et la circonstance feraient excuser mon costume ; je pris ma lancette et suivis l'homme qu'on m'avait envoyé.

Il pleuvait à torrents.

Heureusement je n'avais que la rue à traverser, et je fus tout de suite chez la personne qui réclamait mes soins. Elle habitait un hôtel vaste et aristocratique. Je traversai une grande cour, montai quelques marches d'un perron, passai par un vestibule où se trouvaient des domestiques qui m'attendaient ; on me fit monter un étage et je me trouvai, bientôt dans la chambre de la malade. C'était une grande pièce toute meublée de vieux meubles en bois noir sculpté. Une femme m'introduisit dans cette chambre où personne ne nous suivit. J'allai droit à un grand lit à colonnes tendu d'une ancienne et riche étoffe de soie, et je vis sur l'oreiller la plus ravissante tête de madone qu'ait jamais rêvée Raphaël. Elle avait des cheveux dorés comme un flot du Pactole, se déroulant autour de son visage d'un galbe angélique ; elle avait les yeux à demi fermés, la bouche entrouverte et laissant voir une double rangée de perles. Son cou était éblouissant de blancheur, pur de lignes ; sa chemise entrouverte laissait voir une poitrine belle à tenter saint Antoine ; et quand je pris sa main, je me rappelai ces bras blancs qu'Homère donne à Junon. Enfin, cette femme était le type de l'ange chrétien et de la déesse païenne ; tout en elle ré-

vélait la pureté de l'âme et la fougue des sens. Elle eût pu poser à la fois pour la Vierge sainte ou pour une bacchante lascive, donner la folie à un sage et la foi à un athée ; et quand je m'approchai d'elle, je sentis à travers la chaleur de la fièvre ce parfum mystérieux fait de tous les parfums de fleurs qui émane de la femme.

Je restais oubliant quelle cause m'avait amené, la regardant comme une révélation, et ne retrouvant rien de pareil ni dans mes souvenirs ni dans mes rêves, lorsqu'elle tourna la tête vers moi, ouvrit ses grands yeux bleus et me dit :

— Je souffre beaucoup.

Elle n'avait cependant presque rien. Une saignée, et elle était sauvée. Je pris ma lancette ; mais au moment de toucher ce bras si blanc et si beau, ma main tremblait. Cependant le médecin l'emporta sur l'homme. Dès que j'eus ouvert la veine, il en coula un sang pur comme du corail en fusion, et elle s'évanouit.

Je ne voulus plus la quitter. Je restai auprès d'elle. J'éprouvais un secret bonheur à tenir la vie de cette femme entre mes mains ; j'arrêtai le sang, elle rouvrit peu à peu les yeux, porta la main qu'elle avait libre à sa poitrine, se tourna vers moi, et me regardant d'un de ces regards qui damnent ou qui sauvent :

— Merci, me dit-elle, je souffre moins.

Il y avait tant de volupté, d'amour et de passion autour d'elle, que j'étais cloué à ma place, comptant chaque battement de mon cœur aux battements du sien, écoutant sa respiration encore un peu fiévreuse, et me disant que s'il y avait quelque chose du ciel sur cette terre, ce devait être l'amour de cette femme.

Elle s'endormit.

J'étais presque agenouillé sur les marches de son lit, comme un prêtre à l'autel. Une lampe d'albâtre, suspendue au plafond, jetait une clarté charmante sur tous les objets. J'étais seul auprès d'elle. La femme qui m'avait introduit était sortie pour annoncer que sa maîtresse allait bien et n'avait plus besoin de personne. En effet, sa maîtresse était là, calme et belle comme un ange endormi dans sa prière. Quant à moi, j'étais fou…

Cependant je ne pouvais demeurer dans cette chambre toute la nuit. Je sortis donc à mon tour sans faire de bruit, pour ne pas la réveiller. J'ordonnai quelques soins en m'en allant, et je dis que je reviendrais le lendemain.

Quand je fus rentré chez moi, je veillai avec son souvenir. Je comprenais que l'amour de cette femme devait être un enchantement éternel fait de rêverie et de passion ; qu'elle devait être pudique comme une sainte et passionnée comme une courtisane ; je conçus qu'au monde elle devait cacher tous les trésors de sa beauté, et qu'à son amant elle devait se livrer nue et tout entière. Enfin sa pensée brûla ma nuit, et lorsque vint le jour j'en étais amoureux fou.

Cependant, après les pensées folles d'une nuit agitée vinrent les réflexions : je me dis que peut-être un abîme infranchissable me séparait de cette femme, qu'elle était trop belle pour ne pas avoir un amant ; qu'il devait être trop aimé pour qu'elle l'oubliât, et je me mis à le haïr sans le connaître, cet homme à qui Dieu donnait assez de félicité dans ce monde pour qu'il pût souffrir, sans murmurer, une éternité de douleurs.

J'attendais impatiemment l'heure à laquelle je pouvais me présenter chez elle, et le temps que je passai à l'attendre me parut

un siècle.

Enfin l'heure vint, et je partis.

Quand j'arrivai, on me fit entrer dans un boudoir d'un goût exquis, d'un rococo enragé, d'un pompadour étourdissant ; elle était seule, et lisait : une grande robe de velours noir l'enfermait de toute part, ne laissant voir, comme aux vierges du Pérugin, que les mains et la tête ; elle tenait coquettement en écharpe le bras que j'avais saigné, étalait devant le feu ses deux petits pieds, qui ne semblaient pas faits pour marcher sur notre terre ; enfin cette femme était si complètement belle que Dieu semblait l'avoir donnée au monde comme une esquisse de ses anges.

Elle me tendit la main et me fit asseoir à côté d'elle.

— Si tôt levée, madame, lui dis-je, vous êtes imprudente.

— Non, je suis forte, me dit-elle en souriant, j'ai fort bien dormi, et d'ailleurs je n'étais pas malade.

— Vous disiez souffrir, cependant.

— Plus de la pensée que du corps, fit-elle avec un soupir.

— Vous avez un chagrin, madame ?

— Oh ! profond. Heureusement que Dieu est médecin aussi, et qu'il a trouvé la panacée universelle, l'oubli.

— Mais il y a des douleurs qui tuent, lui dis-je.

— Eh bien ! la mort ou l'oubli, n'est-ce pas la même chose ? l'une est la tombe du corps, l'autre la tombe du cœur, voilà tout.

— Mais vous, madame, dis-je, comment pouvez-vous avoir un chagrin ? Vous êtes trop haut pour qu'il vous atteigne, et les douleurs doivent passer sous vos pieds comme les nuages sous les pieds de Dieu ; à nous les orages, à vous la sérénité !

— C'est ce qui vous trompe, reprit-elle, et ce qui prouve que toute votre science s'arrête là, au cœur.

— Eh bien ! lui dis-je, tâchez d'oublier, madame ! Dieu permet quelquefois qu'une joie succède à une douleur, que le sourire succède aux larmes, c'est vrai ; et quand le cœur de celui qu'il éprouve est trop vide pour se remplir tout seul, quand la blessure est trop profonde pour se fermer sans secours, il envoie sur la route de celle qu'il veut consoler une autre âme qui la comprend ; car il sait qu'on souffre moins en souffrant à deux ; et il arrive un moment où le cœur vide se remplit de nouveau, et où la blessure se cicatrise.

— Et quel est le dictame, docteur, me dit-elle, avec lequel vous panseriez une pareille blessure ?

— C'est selon le malade, lui répondis-je ; aux uns, je conseillerais la foi ; aux autres, je conseillerais l'amour.

— Vous avez raison, me dit-elle, ce sont les deux sœurs de charité de l'âme.

Il se fit un silence assez long pendant lequel j'admirai ce visage divin, sur lequel le demi-jour qui filtrait à travers les rideaux de soie jetait des teintes charmantes, et ces beaux cheveux d'or, non plus déroulés comme la veille, mais lissés sur les tempes et s'emprisonnant eux-mêmes derrière la tête.

La conversation avait pris, dès le commencement, cette tournure triste ; aussi cette femme m'apparaissait-elle plus radieuse encore que la première fois, avec sa triple couronne de beauté, de passion et de douleur. Dieu l'avait complété par le martyre, et il fallait que celui à qui elle donnerait son âme acceptât la double mission, doublement sainte, de lui faire oublier le passé et de lui faire espérer l'avenir.

Aussi restai-je devant elle, non plus fou comme je l'étais la veille devant sa fièvre, mais recueilli devant sa résignation. Si elle se fût donnée à moi dans ce moment, je serais tombé à ses pieds, je lui aurais pris les mains, et j'aurais pleuré avec elle comme avec une sœur, respectant l'ange, consolant la femme.

Mais quelle était cette douleur à faire oublier, qui avait fait cette blessure saignante encore, c'est ce que j'ignorais, c'est ce qu'il fallait deviner, car il y avait entre la malade et le médecin assez d'intimité déjà pour qu'elle m'avouât un chagrin, mais il n'y en avait pas encore assez pour qu'elle m'en dît la cause. Rien autour d'elle ne pouvait me mettre sur la voie : la veille, personne n'était venu à son chevet s'inquiéter d'elle ; le lendemain, personne ne se présentait pour la voir. Cette douleur devait donc déjà être dans le passé, et se refléter seulement dans le présent.

— Docteur, me dit-elle tout à coup en sortant de sa rêverie, je pourrai bientôt danser ?

— Oui, madame, lui dis-je, un peu étonné de cette transition.

— C'est qu'il faut que je donne un bal depuis longtemps attendu, reprit-elle ; vous y viendrez, n'est-ce pas ? Vous devez avoir bien mauvaise opinion de ma douleur qui, tout en me faisant rêver le jour, ne m'empêche pas de danser la nuit. C'est que, voyez-

vous, il est des chagrins qu'il faut refouler au fond de son cœur pour que le monde n'en apprenne rien ; il est des tortures qu'il faut masquer d'un sourire, pour que personne ne les devine : et je veux garder pour moi seule ce que je souffre, comme un autre garderait sa joie. Ce monde, qui me jalouse et m'envie en me voyant belle, me croit heureuse, et c'est une conviction que je ne veux pas lui retirer. C'est pour cela que je danse, risque à pleurer le lendemain, mais à pleurer seule.

Elle me tendit la main avec un regard indéfinissable de candeur et de tristesse, et me dit :

— À bientôt, n'est-ce pas ?

Je portai sa main à mes lèvres, et je partis.

J'arrivai chez moi stupide.

De ma fenêtre je voyais les siennes ; je restai tout le jour à les regarder, tout le jour elles furent sombres et silencieuses. J'oubliais tout pour cette femme ; je ne dormais plus, je ne mangeais plus : le soir, j'avais la fièvre, le lendemain matin le délire, et le lendemain soir j'étais mort. »

— Mort ! nous écriâmes-nous.

— Mort, reprit notre ami avec un accent de conviction qu'on ne peut rendre, mort comme Fabien, dont voici le masque.

— Continue, lui dis-je.

La pluie battait toujours contre les vitres. Nous remîmes du bois dans le poêle, dont la flamme rouge et vive éclairait un peu l'obscurité dans laquelle l'atelier disparaissait.

Il reprit :

« À partir de ce moment, je n'éprouvai plus rien qu'une commotion froide. Ce fut sans doute le moment où l'on me jeta dans la fosse.

J'ignore depuis combien de temps j'étais enseveli, quand j'entendis confusément une voix qui m'appelait par mon nom. Je tressaillis de froid sans pouvoir répondre. Quelques instants après, la voix m'appela encore ; je fis un effort pour parler, mais mes lèvres, en remuant, sentirent le linceul qui me recouvrait de la tête aux pieds. Cependant je parvins à articuler faiblement ces deux mots :

— Qui m'appelle ?

— Moi, répondit-on.

— Qui, toi ?

— Moi.

Et la voix allait s'affaiblissant comme si elle se fût perdue dans la bise, ou comme si ce n'eût été qu'un bruissement passager des feuilles.

Une troisième fois encore mon nom frappa mes oreilles, mais cette fois ce nom sembla courir de branche en branche, si bien que le cimetière tout entier le répéta sourdement, et j'entendis un bruit d'aile, comme si ce nom, prononcé tout à coup dans le silence, eût fait envoler une troupe d'oiseaux de nuit.

Mes mains se portèrent à mon visage comme mues par des ressorts mystérieux. J'écartai silencieusement le linceul dont

j'étais recouvert, et je tâchai de voir. Il me sembla que je me réveillais d'un long sommeil. J'avais froid.

Je me rappellerai toujours l'effroi sombre dont j'étais entouré. Les arbres n'avaient plus de feuilles et tordaient douloureusement leurs branches décharnées comme de grands squelettes. Un rayon faible de la lune, qui perçait à travers de longs nuages noirs, éclairait devant moi un horizon de tombes blanches qui semblaient un escalier du ciel, et toutes ces voix vagues de la nuit qui présidaient à mon réveil étaient pleines de mystères et de terreur.

Je tournai la tête et je cherchai celui qui m'avait appelé. Il était assis à côté de ma tombe, épiant tous mes mouvements, la tête appuyée sur les mains avec un sourire étrange, avec un regard horrible.

J'eus peur.

— Qui êtes-vous ? lui dis-je en réunissant toutes mes forces ; pourquoi m'éveiller ?

— Pour te rendre un service, me répondit-il.

— Où suis-je ?

— Au cimetière.

— Qui êtes-vous ?

— Un ami.

— Laissez-moi à mon sommeil.

— Écoute, me dit-il, te souviens-tu de la terre ?

— Non.

— Tu ne regrettes rien ?

— Non.

— Depuis combien de temps dors-tu ?

— Je l'ignore.

— Je vais te le dire, moi. Tu es mort depuis deux jours, et ta dernière parole a été le nom d'une femme au lieu d'être celui du Seigneur. Si bien que ton corps serait à Satan, si Satan voulait le prendre. Comprends-tu ?

— Oui.

— Veux-tu vivre ?

— Vous êtes Satan ?

— Satan ou non, veux-tu vivre ?

— Seul ?

— Non, tu la reverras.

— Quand ?

— Ce soir.

— Où ?

— Chez elle.

— J'accepte, fis-je en essayant de me lever. Tes conditions ?

— Je ne t'en fais pas, me répondit Satan ; crois-tu donc que de temps en temps je ne sois pas capable de faire le bien ? Ce soir elle donne un bal, et je t'y mène.

— Partons, alors.

— Partons.

Satan me tendit la main, et je me trouvai debout.

Vous peindre ce que j'éprouvai serait chose impossible. Je sentais un froid terrible qui glaçait mes membres, voilà tout ce que je puis dire.

— Maintenant, continua Satan, suis-moi. Tu comprends que je ne te ferai pas sortir par la grande porte, le concierge ne te laisserait pas passer, mon cher ; une fois ici, on ne sort plus. Suis-moi donc : nous allons chez toi d'abord, où tu t'habilleras ; car tu ne peux pas venir au bal dans le costume où te voilà, d'autant plus que ce n'est pas un bal masqué ; seulement enveloppe-toi bien dans ton linceul, car les nuits sont fraîches, et tu pourrais avoir froid.

Satan se mit à rire comme rit Satan, et je continuai de marcher auprès de lui.

— Je suis sûr, continua-t-il, que, malgré le service que je te rends, tu ne m'aimes pas encore. Vous êtes ainsi faits, vous autres hommes, ingrats pour vos amis. Non pas que je blâme l'ingratitude : c'est un vice que j'ai inventé, et c'est un des plus répandus ; mais je voudrais au moins te voir moins triste. C'est la seule reconnaissance que je te demande.

Je suivais toujours, blanc et froid comme une statue de marbre qu'un ressort caché fait mouvoir ; seulement, dans les moments de silence, on eût entendu mes dents se heurter sous un frisson glacial, et les os de mes membres craquer à chaque pas.

— Arriverons-nous bientôt ? dis-je avec effort.

— Impatient ! fit Satan. Elle est donc bien belle ?

— Comme un ange.

— Ah ! mon cher, reprit-il en riant, il faut avouer que tu manques de délicatesse dans tes paroles ; tu viens me parler d'ange, à moi qui l'ai été ; d'autant plus qu'aucun ange ne ferait pour toi ce que je fais aujourd'hui. Je te pardonne encore ; il faut bien passer quelque chose à un homme mort depuis deux jours. Puis, comme je te le disais, je suis fort gai ce soir ; il s'est fait aujourd'hui dans le monde des choses qui me ravissent. Je croyais les hommes dégénérés, je les croyais devenus vertueux depuis quelque temps, mais non : ils sont toujours les mêmes, tels que je les ai créés. Eh bien, mon cher, j'ai rarement vu des journées comme celle-ci : j'ai eu depuis hier soir six cent vingt-deux suicides en Europe seulement, parmi lesquels il y a plus de jeunes gens que de vieillards, ce qui est une perte, parce qu'ils meurent sans enfants ; deux mille deux cent quarante-trois assassinats, toujours en Europe seulement ; dans les autres parties du monde, je ne compte plus : je suis pour celles-là comme les riches capitalistes, je ne peux pas énumérer ma fortune. Deux millions six cent vingt-trois mille neuf cent soixante-quinze adultères nouveaux ; ceci est moins étonnant à cause des bals ; douze cents juges qui se sont vendus ; ordinairement j'en ai davantage. Mais

ce qui m'a fait le plus de plaisir, ce sont vingt-sept jeunes filles, dont l'aînée n'avait pas dix-huit ans, qui sont mortes en blasphémant Dieu. Compte, mon cher, cela me fait une rentrée d'environ deux millions six cent vingt-huit mille âmes en Europe seulement. Je ne compte pas les incestes, les fausses monnaies, les viols : ce sont les centimes. Ainsi, calcule ; en établissant une moyenne de trois millions d'âmes qui se perdent par jour, dans combien de temps le monde tout entier sera à moi. Je serai forcé d'acheter le paradis à Dieu pour agrandir l'enfer.

— Je comprends ta gaieté, murmurai-je en hâtant le pas.

— Tu me dis cela, reprit Satan, d'un air sombre et douteux ; as-tu donc peur de moi parce que tu me vois en face ? Suis-je donc si repoussant ? Raisonnons un peu, je te prie : Qu'est-ce que deviendrait le monde sans moi ; un monde qui aurait des sentiments venus du ciel, et non des passions venues de moi ? Mais le monde mourrait du spleen, mon cher ! Qui est-ce qui a inventé l'or ? c'est moi ; le jeu ? c'est moi ; l'amour ? c'est moi ; les affaires ? c'est encore moi. Et je ne comprends pas les hommes, qui semblent tant m'en vouloir. Vos poètes, par exemple, qui parlent d'amour pur, ne comprennent donc pas qu'en montrant l'amour qui sauve, ils inspirent la passion qui perd ; car, grâce à moi, ce que vous recherchez toujours, ce n'est pas la femme comme la Vierge, c'est la pécheresse comme Ève. Et toi-même, dans ce moment, toi que je viens de tirer d'une tombe, toi qui as encore le froid d'un cadavre et la pâleur d'un mort, ce n'est pas un amour pur que tu vas chercher près de celle à qui je te conduis, c'est une nuit de volupté. Tu vois bien que le mal survit à la mort, et que si l'homme avait à choisir, il préférerait l'éternité des passions à l'éternité du bonheur, et la preuve, c'est que, pour quelques an-

nées de passions sur la terre, il perd l'éternité du bonheur dans le ciel.

— Arriverons-nous bientôt ? dis-je ; car l'horizon allait toujours se renouvelant, et nous marchions sans avancer.

— Toujours impatient, répliqua Satan, et cependant je tâche d'abréger la route le plus que je peux. Tu comprends que je ne puis pas passer par la porte, il y a une grande croix, et la croix c'est ma douane. Comme je voyage ordinairement avec des choses défendues par elle, elle m'arrêterait, je serais forcé de me signer ; et je puis bien faire un crime, mais je ne ferais pas un sacrilège ; et puis, comme je t'ai déjà dit, on ne te laisserait pas partir. Tu crois qu'on meurt, qu'on vous enterre, et qu'un beau jour on peut s'en aller sans rien dire ; tu te trompes, mon cher : sans moi il t'aurait fallu attendre la résurrection éternelle, ce qui aurait été long. Suis-moi donc, et sois tranquille, nous arriverons. Je t'ai promis un bal, tu l'auras : je tiens mes promesses, et ma signature est connue.

Il y avait dans toute cette ironie de mon sinistre compagnon quelque chose de fatal qui me glaçait ; tout ce que je viens de vous dire, je crois l'entendre encore.

Nous marchâmes encore quelque temps, puis nous arrivâmes enfin à un mur devant lequel étaient amoncelées des tombes formant escalier. Satan mit le pied sur la première, et, contre son habitude, marcha sur les pierres sacrées, jusqu'à ce qu'il fût au sommet de la muraille.

J'hésitais à suivre le même chemin, j'avais peur.

Il me tendit la main en me disant :

— Il n'y a pas de danger ; tu peux mettre le pied dessus, ce sont des connaissances.

Quand je fus auprès de lui :

— Veux-tu, me dit-il, que je te fasse voir ce qui se passe à Paris ?

— Non, marchons.

— Marchons, puisque tu es si pressé.

Nous sautâmes du mur à terre.

La lune, sous le regard de Satan, s'était voilée, comme une jeune fille sous un regard effronté. La nuit était froide, toutes les portes étaient closes, toutes les fenêtres sombres, toutes les rues silencieuses ; on eût dit que personne, depuis longtemps, n'avait foulé le sol sur lequel nous marchions ; tout, autour de nous, avait un aspect fatal. Il semblait que quand le jour allait venir, personne n'ouvrirait les portes, qu'aucune tête ne sortirait aux fenêtres, qu'aucun pas ne troublerait le silence : je croyais marcher dans une ville morte depuis des siècles, et retrouvée dans des fouilles ; enfin la ville semblait s'être dépeuplée au profit du cimetière.

Nous marchions sans entendre un bruit, sans rencontrer une ombre ; le chemin fut long à travers cette ville effrayante de calme et de repos : enfin nous arrivâmes à notre maison.

— Te reconnais-tu ? me dit Satan.

— Oui, répondis-je sourdement ; entrons.

— Attends, il faut que j'ouvre. C'est encore moi qui ai inventé le vol avec effraction : j'ai une seconde clef de toutes les portes, excepté de celle du paradis, cependant.

Nous entrâmes.

Le calme du dehors se continuait au-dedans ; c'était horrible.

Je croyais rêver ; je ne respirais plus. Vous figurez-vous rentrant dans votre chambre où vous êtes mort depuis deux jours, retrouvant toutes choses telles qu'elles étaient pendant votre maladie, empreintes seulement de cet air sombre que donne la mort ; revoyant tous les objets rangés comme ne devant plus être touchés par vous. La seule chose animée que j'eusse vue depuis ma sortie du cimetière fut ma grande pendule à côté de laquelle un être humain était mort, et qui continuait de compter les heures de mon éternité comme elle avait compté les heures de ma vie.

J'allai à la cheminée, j'allumai une bougie pour m'assurer de la vérité, car tout ce qui m'entourait m'apparaissait à travers une clarté pâle et fantastique qui me donnait pour ainsi dire une vue intérieure. Tout était réel ; c'était bien ma chambre ; je vis le portrait de ma mère, me souriant toujours ; j'ouvris les livres que je lisais quelques jours avant ma mort ; seulement le lit n'avait plus de draps, et il y avait des scellés partout.

Quant à Satan, il s'était assis au fond, et lisait attentivement la Vie des Saints.

En ce moment, je passai devant une grande glace, et je me vis dans mon étrange costume, couvert d'un linceul, pâle, les yeux

ternes. Je doutai de cette vie que me rendait une puissance inconnue, et je me mis la main sur le cœur.

Mon cœur ne battait pas.

Je portai la main à mon front, le front était froid comme la poitrine, le pouls muet comme le cœur ; et cependant je reconnaissais tout ce que j'avais quitté ; il n'y avait donc que la pensée et les yeux qui vécussent en moi.

Ce qu'il y avait d'horrible encore, c'est que je ne pouvais détacher mon regard de cette glace qui me renvoyait mon image sombre, glacée, morte. Chaque mouvement de mes lèvres se reflétait comme le hideux sourire d'un cadavre. Je ne pouvais pas quitter ma place ; je ne pouvais pas crier.

L'horloge fit entendre ce ronflement sourd et lugubre qui précède la sonnerie des vieilles pendules, et sonna deux heures ; puis tout redevint calme.

Quelques instants après, une église voisine sonna à son tour, puis une autre, puis une autre encore.

Je voyais dans un coin de la glace Satan qui s'était endormi sur la Vie des Saints.

Je parvins à me retourner. Il y avait une glace en face de celle que je regardais, si bien que je me voyais répété des milliers de fois avec cette clarté pâle d'une seule bougie dans une vaste salle.

La peur était arrivée à son comble : je poussai un cri.

Satan se réveilla.

— Voilà pourtant avec quoi, me dit-il en me montrant le livre, on veut donner la vertu aux hommes. C'est si ennuyeux que je me suis endormi, moi qui veille depuis six mille ans. Tu n'es pas encore prêt ?

— Si, répliquai-je machinalement, me voilà.

— Hâte-toi, répliqua Satan, brise les scellés, prends tes habits et de l'or surtout, beaucoup d'or ; laisse tes tiroirs ouverts, et demain la justice trouvera bien moyen de condamner quelque pauvre diable pour rupture de scellés ; ce sera mon petit bénéfice.

Je m'habillai. De temps en temps je me touchais le front et la poitrine ; tous deux étaient froids.

Quand je fus prêt, je regardai Satan.

— Nous allons la voir ? lui dis-je.

— Dans cinq minutes.

— Et demain ?

— Demain, me dit-il, tu reprendras ta vie ordinaire ; je ne fais pas les choses à demi.

— Sans conditions ?

— Sans conditions.

— Partons, lui dis-je.

— Suis-moi.

Nous descendîmes.

Au bout de quelques instants nous étions devant la maison où l'on m'avait fait appeler quatre jours auparavant.

Nous montâmes.

Je reconnus le perron, le vestibule, l'antichambre. Les abords du salon étaient pleins de monde. C'était une fête éblouissante de lumières, de fleurs, de pierreries et de femmes.

On dansait.

À la vue de cette joie, je crus à ma résurrection.

Je me penchai à l'oreille de Satan, qui ne m'avait pas quitté.

— Où est-elle ? lui dis-je.

— Dans son boudoir.

J'attendis que la contredanse fût finie. Je traversai le salon ; les glaces aux feux des bougies me renvoyèrent mon image pâle et sombre. Je revis ce sourire qui m'avait glacé ; mais là ce n'était plus la solitude, c'était le monde ; ce n'était plus le cimetière, c'était un bal ; ce n'était plus la tombe, c'était l'amour. Je me laissai enivrer, et j'oubliai un instant d'où je venais, ne pensant qu'à celle pour qui j'étais venu.

Arrivé à la porte du boudoir, je la vis ; elle était plus belle que la beauté, plus chaste que la foi. Je m'arrêtai un instant comme en extase ; elle était vêtue d'une robe d'une blancheur éblouissante, les épaules et les bras nus. Je revis, plutôt en imagination qu'en réalité, un petit point rouge à l'endroit que j'avais saigné. Quand je parus, elle était entourée de jeunes gens qu'elle écoutait à peine ; elle leva nonchalamment ses beaux yeux si pleins de vo-

lupté, m'aperçut, sembla hésiter à me reconnaître, puis, me faisant un sourire charmant, quitta tout le monde et vint à moi.

— Vous voyez que je suis forte, me dit-elle.

L'orchestre se fit entendre.

— Et pour vous le prouver, continua-t-elle en me prenant le bras, nous allons valser ensemble.

Elle dit quelques mots à quelqu'un qui passait à côté d'elle. Je vis Satan auprès de moi.

— Tu m'as tenu parole, lui dis-je, merci ; mais il me faut cette femme cette nuit même.

— Tu l'auras, me dit Satan ; mais essuie-toi le visage, tu as un ver sur la joue.

Et il disparut, me laissant encore plus glacé qu'auparavant. Comme pour me rendre à la vie, je pressai le bras de celle que je venais chercher du fond de la tombe, et je l'entraînai dans le salon.

C'était une de ces valses enivrantes où tous ceux qui nous entourent disparaissent, où l'on ne vit plus que l'un pour l'autre, où les mains s'enchaînent, où les haleines se confondent, où les poitrines se touchent. Je valsais les yeux fixés sur ses yeux, et son regard, qui me souriait éternellement, semblait me dire : « Si tu savais les trésors d'amour et de passion que je donnerais à mon amant ! si tu savais ce qu'il y a de volupté dans mes caresses, ce qu'il y a de feu dans mes baisers ! À celui qui m'aimerait, toutes les beautés de mon corps, toutes les pensées de mon âme, car je suis jeune, car je suis aimante, car je suis belle ! »

Et la valse nous emportait dans son tourbillon lascif et rapide.

Cela dura longtemps. Quand la mesure cessa, nous étions les seuls à valser encore.

Elle tomba sur mon bras, la poitrine oppressée, souple comme un serpent, et leva sur moi ses grands yeux, qui semblèrent me dire, à défaut de la bouche : « Je t'aime ! »

Je l'entraînai dans le boudoir, où nous étions seuls. Les salons devenaient déserts.

Elle se laissa tomber sur une causeuse, fermant à demi les yeux sous la fatigue, comme sous une étreinte d'amour.

Je me penchai sur elle, et lui dis à voix basse :

— Si vous saviez comme je vous aime !

— Je le sais, me dit-elle, et je vous aime aussi, moi.

C'était à devenir fou.

— Je donnerais ma vie, dis-je, pour une heure d'amour avec vous, et mon âme pour une nuit.

— Écoute, fit-elle en ouvrant une porte cachée dans la tapisserie, dans un instant nous serons seuls. Attends-moi.

Elle me poussa doucement, et je me trouvai seul dans sa chambre à coucher, éclairée encore par la lampe d'albâtre.

Tout y avait un parfum de mystérieuse volupté impossible à décrire. Je m'assis près du feu, car j'avais froid ; je me regardai dans la glace, j'étais toujours aussi pâle. J'entendais les voitures qui partaient une à une ; puis, quand la dernière eut disparu, il se

fit un silence morne et solennel. Peu à peu mes terreurs me revinrent ; je n'osais plus me retourner, j'avais froid. Je m'étonnais qu'elle ne vînt pas ; je comptais les minutes, et je n'entendais aucun bruit. J'avais les coudes sur les genoux et la tête dans mes mains.

Alors je me mis à penser à ma mère, ma mère qui pleurait à cette heure son fils mort, ma mère dont j'étais toute la vie, et qui n'avait eu que ma seconde pensée. Tous les jours de mon enfance me repassèrent devant les yeux comme un riant songe. Je vis que partout où j'avais eu une blessure à panser, une douleur à éteindre, c'était toujours à ma mère que j'avais eu recours. Peut-être, à l'heure où je me préparais à une nuit d'amour, se préparait-elle à une nuit d'insomnie, seule, silencieuse, auprès des objets qui me rappellent à elle, ou veillant avec mon seul souvenir. Cette pensée affreuse ; j'avais des remords ; les larmes me vinrent aux yeux. Je me levai. Au moment où je regardais la glace, j'aperçus une ombre pâle et blanche derrière moi, me regardant fixement.

Je me retournai, c'était ma belle maîtresse.

Heureusement que mon cœur ne battait pas, car, d'émotion en émotion, il eût fini par se briser.

Tout était silencieux, au-dehors comme au-dedans.

Elle m'attira près d'elle, et bientôt j'oubliai tout. Ce fut une nuit impossible à raconter, avec des plaisirs inconnus, avec des voluptés telles, qu'elles approchent de la souffrance. Dans mes rêves d'amour je ne retrouvais rien de pareil à cette femme que je tenais dans mes bras, ardente comme une Messaline, chaste comme une madone, souple comme une tigresse, avec des bai-

sers qui brûlaient les lèvres, avec des mots qui brûlaient le cœur. Elle avait en elle quelque chose de si puissamment attractif, qu'il y avait des moments où j'en avais peur.

Enfin la lampe commença à pâlir quand le jour commença à poindre.

— Écoute, me dit cette femme, il faut partir ; voici le jour, tu ne peux rester ici ; mais le soir, à la première heure de la nuit, je t'attends, n'est-ce pas ?

Une dernière fois je sentis ses lèvres sur les miennes, elle pressa convulsivement mes mains, et je partis.

C'était toujours le même calme dehors.

Je marchais comme un fou, croyant à peine à ma vie, n'ayant même pas la pensée d'aller chez ma mère ou de rentrer chez moi, tant cette femme entourait mon cœur.

Je ne sais qu'une chose qu'on désire plus qu'une première nuit à passer avec sa maîtresse : c'est une seconde.

Le jour s'était levé, triste, sombre, froid. Je marchai au hasard dans la campagne déserte et désolée, pour attendre le soir.

Le soir vint de bonne heure.

Je courus à la maison du bal.

Au moment où je franchissais le seuil de la porte, je vis un vieillard pâle et cassé qui descendait le perron.

— Où va monsieur ? me dit le concierge.

— Chez madame de P..., lui dis-je.

— Madame de P..., fit-il en me regardant étonné et en me montrant le vieillard, c'est monsieur qui habite cet hôtel ; il y a deux mois qu'elle est morte.

Je poussai un cri et je tombai à la renverse. »

— Et après ? dis-je à celui qui venait de parler.

— Après ? dit-il en jouissant de notre attention et en pesant sur ses mots, après je me réveillai, car tout cela n'était qu'un rêve.

q

Chapitre 1 Un dîner chez Rossini

En 1840, je retournais en Italie pour la troisième ou quatrième fois, et j'étais chargé par mon bon ami Denniée, l'inspecteur aux revues, de porter un voile de dentelle à madame Rossini, qui habitait Bologne avec l'illustre compositeur, auquel le Comte Ory et Guillaume Tell ont donné des lettres de naturalisation française.

Je ne sais si, après moi, il restera quelque chose de moi ; mais, en tout cas et à tout hasard, j'ai pris cette pieuse habitude, tout en oubliant mes ennemis, de mêler le nom de mes amis, non seulement à ma vie intime, mais encore à ma vie littéraire. De cette façon, au fur et à mesure que j'avance vers l'avenir, j'entraîne avec moi tout ce qui a eu part à mon passé, tout ce qui se mêle à mon présent, comme ferait un fleuve qui ne se contenterait pas de réfléchir les fleurs, les bois, les maisons de ses rives, mais encore qui forcerait de le suivre jusqu'à l'océan l'image de ces maisons, de ces bois et de ces fleur.

Aussi, ne suis-je jamais seul tant qu'un livre de moi reste près de moi. J'ouvre ce livre. Chaque page me rappelle un jour écoulé, et ce jour renaît à l'instant de son aube à son crépuscule, tout vivant des mêmes émotions qui l'ont rempli, tout peuplé des mêmes personnages qui l'ont traversé. Où étais-je ce jour-là ? Dans quel lieu du monde allais-je chercher une distraction, demander un souvenir, cueillir une espérance, bouton qui se fane souvent avant d'être éclos, fleur qui s'effeuille souvent avant d'être ouverte ? Visitais-je l'Allemagne, l'Italie, l'Afrique, l'Angleterre ou la Grèce ? Remontais-je le Rhin, priais-je au Colisée, chassais-je dans la Sierra, campais-je au désert, rêvais-je à Westminster, gravais-je mon nom sur le tombeau d'Archimède ou sur le rocher des Thermopyles ? Quelle main a touché la mienne ? Est-ce celle d'un roi assis sur son trône ? Est-ce celle d'un pâtre gardant son troupeau ? Quel prince m'a appelé son ami ? Quel mendiant m'a appelé son frère ? Avec qui ai-je partagé ma bourse le matin ? Qui a rompu son pain avec moi le soir ? Quelles sont depuis vingt ans les heures heureuses notées à la craie, les heures sombres marquées au charbon ?

Hélas ! le meilleur de ma vie est déjà dans mes souvenirs, je suis comme un de ces arbres au feuillage touffu, pleins d'oiseaux, muets à midi, mais qui se réveilleront vers la fin de la journée, et qui, le soir venu, empliront ma vieillesse de battements d'ailes et de chant ; ils l'égaieront ainsi de leur joie, de leurs amours et de leurs rumeurs, jusqu'à ce que la mort touche à son tour l'arbre hospitalier, et que l'arbre en tombant effarouche tous ces bruyants chanteurs, dont chacun ne sera autre chose qu'une des heures de ma vie.

Et voyez comme un seul nom vient de me faire dévier de ma route, et m'a jeté de la réalité dans le rêve. Cet ami, qui m'avait chargé de remettre ce voile est mort depuis. C'était un esprit charmant, un inépuisable et gai conteur, avec lequel j'ai passé bien des soirées chez mademoiselle Mars, autre esprit charmant sur lequel la mort a soufflé aussi, et qui s'est éteint comme se serait éteinte une étoile dans le ciel de ma vie.

J'allais à Florence, c'était le terme de mon voyage ; mais, au lieu de m'arrêter là, j'eus l'idée de pousser jusqu'à Bologne et de faire ma commission en digne messager, c'est-à-dire en remettant moi-même le voile aux belles mains auxquelles il était destiné.

C'était trois jours pour aller, trois jours pour revenir, plus un jour de halte, en tout sept jours, sept jours de travail dépensés, perdus. Mais, ma foi ! j'allais revoir Rossini, Rossini qui sans doute venait de s'exiler de peur de céder à la tentation de faire quelque nouveau chef-d'œuvre.

Je me souviens que ce fut vers le soir que j'arrivai en vue de Bologne. La ville semblait de loin noyée dans une vapeur au-dessus de laquelle s'élevait, se détachant sur le fond sombre de l'Apennin, la cathédrale de Saint-Pierre, et ces deux rivales de la tour penchée de Pise, la Garizenda et l'Asinelli. De temps en temps le soleil, au moment de se coucher, lançait un dernier rayon qui enflammait les vitres de quelques palais, comme si les chambres de ces palais étaient pleines de flammes ; tandis que la petite rivière du Reno, nuancée de toutes les couleurs du ciel qu'elle réfléchissait, se tordait dans la plaine comme un ruban de moire argentée ; mais peu à peu le soleil s'abaissa derrière la montagne ; les vitres, étincelantes d'abord, s'éteignirent peu à

peu. Le Reno prit la teinte plombée de l'étain ; puis vint la nuit rapide, enveloppant la ville dans ses voiles noirs, que trouèrent bientôt mille lumières de points aussi lumineux que ceux qui brillaient au ciel.

Il était dix heures du soir quand j'entrai avec toute ma roba dans l'auberge des Trois-Rois.

Mon premier soin fut d'envoyer ma carte à Rossini, qui me fit répondre qu'à partir de ce moment son palais était à ma disposition. Le lendemain à onze heures j'étais chez lui.

Le palais Rossini est comme tous les palais italiens, un composé de colonnes de marbre, de fresques et de tableaux. Le tout spacieux à y faire danser trois ou quatre maisons françaises, bâti pour l'été, jamais pour l'hiver, c'est-à-dire plein d'air, d'ombre, de fraîcheur, de roses et de camélias.

En Italie, on le sait, les fleurs ont l'air de pousser dans les appartements et non dans les jardins, où l'on ne voit et n'entend que des cigales.

Rossini habitait ce monde de salons, de chambres, d'antichambres et de terrasses. Toujours gai, riant, pétillant de verve et d'esprit ; sa femme, au contraire, sillonnait ces mêmes appartements, souriante aussi, mais lente, grave et belle comme la Judith d'Horace Vernet.

Elle s'inclina devant moi, et je lui jetai sur la tête ce fameux voile noir qui était cause de ma visite à Bologne.

Rossini avait déjà arrangé son dîner. Il désirait me faire trouver avec des convives qui me fussent agréables ; et, sachant que je devais un jour ou l'autre aller à Venise, il avait invité un jeune

poète vénitien nommé Luigi de Scamozza, qui venait de finir ses études à cette fameuse université de Bologne qui a donné cette devise à la monnaie de la ville : Bonomia docet.

J'avais quatre heures devant moi pour visiter Bologne, que je comptais quitter le lendemain, sauf à y revenir plus tard. Je priai Rossini de me donner congé, et je me mis en course tandis que l'illustre maestro descendait à la cuisine afin de donner tous ses soins à un plat de stuffatoaccompagné de macaroni,pour la préparation desquels Rossini a la prétention de ne pas avoir d'égal dans toute la péninsule italique depuis que le cardinal Alberoni est mort.

Plus tard, peut-être, je raconterai les merveilles de la ville universitaire. Je décrirai ce Neptune en bronze, chef-d'œuvre du célèbre enfant de ses murailles, qu'elle a baptisé de son propre nom ; sa cathédrale de Saint-Pierre, riche surtout de l'Annonciationde Louis Carrache ; son église de Sainte-Pétrone avec sa fameuse méridienne de Cassini. Je mesurerai l'inclinaison de ses deux tours, texte éternel des disputes des savants, qui n'ont pas encore pu décider si elles penchent par un caprice de l'architecte ou par l'effet d'un tremblement de terre ; si elles se sont inclinées sous la main de l'homme ou sous le souffle de Dieu. Mais aujourd'hui j'ai hâte, comme Scheherazade, d'en revenir à mon histoire, et j'y reviens.

À six heures, nous étions réunis chez le célèbre maestro, autour d'une table longue, placée au milieu d'une vaste salle à manger peinte à fresque, ventilée de tous côtés. La table, selon les habitudes italiennes, était couverte de fleurs et de fruits glacés, le tout disposé pour servir d'accompagnement au fameux stuffato, qui était la pièce magistrale du dîner.

Nos convives étaient deux ou trois savants italiens, c'est-à-dire un échantillon de ces braves gens qui discutent pendant un siècle pour savoir si l'histoire d'Ugolin est une allégorie ou un fait ; si Béatrice est un rêve ou une réalité ; si Laure a eu treize enfants ou seulement douze.

Deux ou trois artistes du théâtre de Bologne, parmi lesquels un jeune ténor nommé Roppa, qui tout à coup s'était trouvé avoir une belle voix et s'était élancé des cuisines d'un cardinal sur le théâtre de la Fenice.

Enfin ce jeune étudiant-poète dont m'avait parlé Rossini, figure triste ou plutôt mélancolique, noble rêveur au fond de l'âme duquel vivait l'espoir de la régénération italienne ; admirable soldat, qui aujourd'hui défend comme un autre Hector cette héroïque Venise qui fait revivre les merveilles impossibles de l'antiquité, en luttant comme une autre Troie, comme une autre Syracuse, comme une autre Carthage.

Enfin Rossini, sa femme et moi.

La conversation roula sur Dante, sur Pétrarque, sur le Tasse, sur Cimarosa, sur Pergolèse, sur Beethoven, sur Grimod de La Reynière et sur Brillat-Savarin, et je dois dire, à la grande louange de Rossini, que c'était sur ces deux illustres gastronomes qu'il me parut avoir les idées les plus claires et les mieux arrêtées.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il était vaillamment soutenu sur ce terrain par Roppa, qui, ignorant de théorie, mais homme de pratique, avait fait dix ans la cuisine sans connaître Carême, comme il faisait depuis quatre ans de la musique sans connaître Grétry.

Toute cette conversation m'amena à demander à Rossini pourquoi il ne faisait pas de musique.

— Mais je croyais avoir donné une raison suffisante.

— Laquelle ?

— Je suis paresseux.

— Est-ce la seule ?…

— Je crois que oui.

— De sorte que si un directeur vous attendait à l'angle d'un théâtre et vous mettait un pistolet sur la gorge…

— Et me disant : « Rossini, tu vas faire ton plus bel opéra », n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! je le ferais.

Hélas ! il y avait peut-être bien plus d'amertume que de bonhomie dans ce mot… D'ailleurs, peut-être ai-je tort, mais je n'ai jamais cru à cette bonhomie d'un puissant génie, et chaque fois que Rossini a parlé cuisine devant moi, il m'a semblé toujours que c'était pour ne point parler d'autre chose.

— Voyons, Berlioz, répondez-moi, mon grand musicien-poète, n'y a-t-il pas, comme sous Ugolin, quelque mythe insaisissable dans cet illustre Pezzarois qui divinise le macaroni et qui méprise la choucroute ?

— Ainsi, dis-je à Rossini, toute la question se réduit à une affaire de guet-apens ?

— Pas à autre chose.

— Mais si, au lieu d'un pistolet, on vous mettait un poème sous la gorge ?

— Essayez.

— Tenez, Rossini, lui dis-je, il y a une chose étrange, c'est que si je travaillais pour vous, je renverserais l'ordre habituel.

— Comment cela ?

— Oui, au lieu de vous donner un poème pour que vous en fassiez la musique, vous me donneriez une partition, et je vous en ferais les paroles.

— Tiens ! dit Rossini, expliquez-moi donc votre idée.

— Oh ! elle est bien simple… Dans l'union du compositeur et du poète, il faut que l'un absorbe l'autre ; que le poème tue la partition, ou que la partition tue le poème. Or, de quel côté doit être le dévouement ? du côté du poète, puisque, grâce aux chanteurs, on n'entend jamais les vers, et que, grâce à l'orchestre, on entend toujours la musique.

— Ainsi, vous êtes de l'avis de ceux qui pensent que les beaux vers nuisent au compositeur ?

— Certainement, cher maestro ; la poésie, la poésie comme la fait Victor Hugo, comme la fait Lamartine, a sa propre musique en elle. Ce n'est pas une sœur de la musique, c'est une rivale ; ce n'est pas une alliée, c'est une adversaire. Au lieu de prêter son aide à la sirène, l'enchanteresse lutte contre elle. C'est le combat d'Armide et de la fée Morgane. La musique reste victorieuse, mais sa victoire l'épuise.

— Alors, vous consentiriez à faire des paroles sur de la musique ?

— Sans doute, moi qui ai fait trois cents volumes et vingt-cinq drames, je consentirais à cela ; parce que, moi, je mettrais mon amour-propre à vous aider, à vous servir, parce que, moi, qui tiens le haut du pavé quand je veux, je regarderais comme une honorable courtoisie de vous le céder à vous que j'aime, à vous que j'admire, à vous mon frère en art. J'ai mon royaume comme vous avez le vôtre. Si Etéocle et Polynice avaient eu chacun un trône, ils ne se seraient pas entr'égorgés et seraient probablement morts de vieillesse, en se faisant des visites tous les premiers de l'an.

— À merveille ! je retiens votre parole.

— Pour faire des vers sur votre musique ?

— Oui.

— Je vous la donne. Seulement dites-moi d'avance quel genre d'opéra vous voudriez.

— Je voudrais un opéra fantastique.

— Vous voyez bien, mon cher Berlioz, qu'il y avait encore de la choucroute là-dessous.

— Un opéra fantastique, répondis-je, prenez garde. L'Italie, avec son ciel pur, n'est pas le pays des traditions surnaturelles ; aux fantômes, aux spectres, aux apparitions, il faut les longues et froides nuits du Nord, il faut la forêt Noire, les brouillards de l'Angleterre, les vapeurs du Rhin. Que ferait une pauvre ombre égarée au milieu des ruines de Rome, sur le rivage de Naples,

dans les plaines de la Sicile ? où se réfugierait-elle, mon Dieu ! si elle était poursuivie par l'exorciste ? Pas la plus petite vapeur où fuir, pas le plus petit brouillard où se cacher, pas la plus petite forêt où chercher un asile ; elle serait traquée, prise au collet, conduite à la lumière. Peuplez donc la nuit de rêves quand la nuit est votre jour, quand la lune est votre soleil ; quand vous vivez non pas de huit heures du matin à huit heures du soir, mais de huit heures du soir à huit heures du matin. Tandis que s'écoulent lentement nos sombres veillées à nous ; quand, à la lueur d'une lampe fameuse, nous sommes enfermés dans nos caves, où les jeunes filles tournent le fuseau, où les jeunes garçons racontent, vous courez la sérénade, vous, vous emplissez vos rues de bruits joyeux, de chants d'amour. Votre apparition est une belle jeune fille, aux yeux et aux cheveux noirs, qui se montre à son balcon, laisse tomber un bouquet de roses et disparaît. Oh ! Juliette !... vous ne vous êtes levée sur votre tombeau que parce que Shakespeare, le poète du Nord, vous a dit : « Lève-toi ! » Et à la voix de ce puissant enchanteur, auquel rien ne pouvait résister, vous avez obéi, belle fleur du printemps de Vérone ! Mais nul compatriote à vous n'avait songé auparavant, ni n'a songé depuis à vous donner un pareil ordre. Prenez garde, Rossini, prenez garde !

— Je vous ai laissé dire, n'est-ce pas ? fit en souriant mon hôte.

— Oui ; et je vous demande pardon d'avoir abusé de la permission.

— Non pas ; parlez encore, parlez toujours. Voilà mon ami Luigi Scamozza, qui est poète comme vous, qui vous écoute, et qui va se charger de vous répondre.

J'allongeai la main vers mon jeune confrère.

— J'écoute, lui dis-je.

— Savez-vous pourquoi l'illustre maestro vous renvoie à moi ? me dit Scamozza en souriant.

— Parce qu'il sait que j'aurais plaisir à vous entendre.

— Non, ce n'est point cela. Parce qu'il sait qu'un événement arrivé à l'un de mes aïeux proteste énergiquement contre ce que vous venez de dire. Est-il possible qu'un admirateur de Dante vienne vous refuser cette sublime poésie d'outre-monde dont l'exilé de Florence est l'unique modèle, et dont Milton, le poète du Nord, n'est que le faible néophyte ? Hélas ! nous avons droit à toutes les poésies, car nous avons eu tous les malheurs. Avez-vous jamais vu votre ciel gris rayé par deux ombres plus lumineuses que celles de Francesca et de Paolo ? Avez-vous vu sortir de la tombe un spectre plus terrible que celui de Farinata des Uberti ? Avez-vous marché côte à côte d'une ombre plus douce que celle du poète Sordello de Mantoue ? Ah ! vous doutez de l'Italie fantastique ! Eh bien ! que Rossini vous donne la partition. Je vous donnerai, moi, votre poème !...

— Vous ?

— Oui.. oui ; ne vous ai-je pas dit que, dans ma famille même, vivait le souvenir d'une lugubre histoire ?

— Eh bien ! racontez-la-moi.

— Non, car tout le monde la connaît ici ; mais, je le répète, que Rossini vous envoie sa partition, moi, je vous enverrai mon histoire.

— Et quand cela ?

— Demain matin.

— Bon ! dit Rossini. Ce soir, avant de me coucher, j'écris l'ouverture.

Puis, levant son verre :

— Au succès de l'opéra des Étudiants de Bologne,dit-il.

Chacun fit raison à grand renfort de chocs pendant tout le souper.

À dix heures on quitta la table, Rossini se mit au piano et

improvisa l'ouverture.

Malheureusement, il oublia de la noter.

Le lendemain, je reçus l'histoire.

Je n'ai jamais entendu parler de la partition.

Maintenant, l'histoire, la voici :

q

Chapitre 2 Le serment

Le 1er décembre de l'année 1703, sous le pontificat du pape Clément XI, vers quatre heures du soir, trois jeunes gens, qu'il était facile de reconnaître pour des étudiants, appartenant à l'université de Bologne, sortaient de la ville par la porte de Florence et

s'acheminaient vers ce charmant cimetière, qui, à la première vue, présente plutôt l'aspect d'une promenade joyeuse que d'un enclos mortuaire. Tous trois marchaient d'un pas rapide, enveloppés de grands manteaux et regardant derrière eux comme des hommes qui craignent d'être suivis.

L'un d'eux cachait quelque chose sous son manteau, et il était facile de voir que ce qu'il cachait était une paire d'épées.

Arrivés au mur du cimetière au lieu de continuer leur route jusqu'à l'entrée, les trois jeunes gens firent un à-droite et en longèrent la face méridionale ; puis, arrivés à l'extrémité de ce mur, ils tournèrent brusquement à gauche, et, appuyés à la face orientale, ils trouvèrent trois autres jeunes gens, dont deux assis et un debout ; ces trois jeunes gens semblaient les attendre.

En apercevant les derniers venus, les deux jeunes gens assis se levèrent, et celui qui était debout se détacha de la muraille. Tous trois s'acheminèrent au-devant de ceux qui arrivaient.

Tous trois aussi étaient enveloppés de leurs manteaux, et le bas d'un des manteaux était relevé par la pointe de deux épées.

Quatre des jeunes gens continuèrent leur route jusqu'à ce qu'ils se fussent joints.

Les deux autres restèrent en arrière, chacun de son côté, de façon à ce que, lorsque les quatre étudiants se furent joints et eurent formé un groupe, les deux solitaires se trouvèrent chacun à vingt pas du groupe, et, par conséquent, à quarante pas l'un de l'autre.

Les quatre jeunes gens conférèrent un instant de la façon la plus animée, tandis que des deux jeunes gens isolés, et qui pa-

raissaient étrangers à la conférence, l'un trouait la terre humide en pesant sur sa canne, l'autre faisait voler les têtes des chardons avec sa baguette.

Deux ou trois fois la conférence s'interrompit et à chaque fois le groupe du milieu se sépara pour aller former un double groupe dont les deux jeunes gens isolés devenaient momentanément les personnages principaux.

À chaque fois on put voir ceux-ci faire des signes positifs de refus, ce qui disait qu'ils ne se ralliaient pas à l'avis de leurs compagnons ou n'obtempéraient pas à leurs demandes.

Enfin les négociations traînant en longueur et ne paraissant pas présenter une solution amiable possible, les jeunes gens qui portaient les épées les tirèrent de dessous leurs manteaux et les livrèrent à l'investigation de leurs compagnons.

Les épées furent alors examinées avec le plus grand soin. Il était évident que l'on discutait sur le plus ou moins de gravité qui, pour les blessures, devait résulter de la forme des armes. Enfin, comme on ne put s'entendre sur un choix à faire, on jeta une pièce de monnaie en l'air, afin que le choix des épées fût le résultat du hasard.

Le hasard prononça, les épées non désignées furent laissées à l'écart ; on fit signe aux deux jeunes gens isolés, qui se rapprochèrent, échangèrent de la tête un léger signe de politesse, et jetèrent bas leur habit et leur veste.

Puis l'un planta sa canne en terre, l'autre jeta sa baguette sur ses habits.

Tous deux se rapprochèrent.

Alors un de leurs compagnons leur présenta à chacun une épée par la poignée, croisa les deux pointes et, se retirant en arrière, prononça le mot : « Allez ! »

Tous deux se fendirent à l'instant même, et engagèrent leurs épées jusqu'à la poignée.

Tous deux firent aussitôt un pas de retraite, et se trouvèrent en garde.

Tous deux étaient d'une force à peu près égale, mais d'une force inférieure.

Au bout de quelques secondes, l'épée de l'un d'eux disparut presque entièrement dans le corps de son adversaire.

— Touché ! dit celui qui avait porté le coup, en faisant un bond en arrière et en abaissant son épée, sans cependant se mettre hors de garde.

— Non, dit l'autre, non.

— Si fait.

Et celui qui avait parlé le dernier regarda la lame de son épée, moite et rougie jusqu'au tiers de la longueur.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le blessé en faisant un pas en avant pour se rapprocher de son ennemi.

Mais à ce mouvement un jet de sang s'élança de sa blessure, la main qui tenait l'épée se tendit, l'épée tomba à terre. Le blessé toussa péniblement et voulut cracher, mais il n'en eut pas la force, seulement une écume de sang rougit ses lèvres.

Deux des jeunes gens étaient élèves en chirurgie.

— Ah ! diable ! firent-ils en voyant ces symptômes qui indiquaient que la blessure était grave.

En effet, presque aussitôt, celui des deux combattants qui avait été frappé inclina la tête sur sa poitrine, oscilla, fit un demi-tour sur lui-même battant l'air de ses bras, et tomba en poussant un soupir.

Les deux élèves en chirurgie se précipitèrent sur le corps de leur camarade, l'un d'eux ayant déjà ouvert sa trousse et tenant sa lancette pour saigner le blessé.

Mais l'autre, qui avait retroussé la manche, laissa retomber le bras, en disant :

— C'est inutile, il est mort !

À ce mot, celui qui était resté debout pâlit affreusement, comme si lui-même allait mourir.

Il jeta son épée et fit un pas rapide vers le corps de son ennemi ; mais les deux témoins l'arrêtèrent.

— Allons, allons, dit l'un d'eux, c'est un malheur ; mais comme il est irréparable, il ne s'agit pas de se lamenter, mais de gagner la frontière. As-tu de l'argent ?

— Sept ou huit écus peut-être.

Chacun fouilla dans sa poche.

— Tiens, prends, dirent ensemble quatre voix, et sauve-toi, sans perdre une minute.

Le jeune homme revêtit sa veste, son habit et son manteau.

Et, après avoir serré la main des uns et embrassé les autres, selon le degré d'intimité où il était avec chacun, il s'élança dans la direction des Apennins, et disparut bientôt au milieu des premières ombres de la nuit.

Les regards des quatre jeunes gens l'avaient suivi jusqu'au moment de sa disparition.

— Maintenant, dit l'un d'eux, et Antonio ?

Tous les yeux se portèrent sur le cadavre.

— Antonio ?

— Oui. Qu'allons-nous en faire ?

— Le rapporter dans la ville, pardieu ! nous ne le laisserons pas là, j'espère.

— Non, sans doute ; mais que dirons-nous ?

— C'est bien simple. Nous dirons que nous nous promenions tous quatre hors des murs, quand tout à coup nous avons aperçu Antonio et Ettore qui se battaient. Nous nous sommes précipités ; mais avant que nous les eussions atteints, Antonio était tombé mort, et Ettore avait pris la fuite. Seulement, nous dirons qu'il s'est enfui vers Modène, au lieu de dire qu'il s'est enfui vers les Apennins ; l'absence d'Ettore nous donnera raison.

— Bien !

Cette version adoptée à l'unanimité, on cacha la seconde paire d'épées dans les broussailles ; on roula le mort dans son manteau, et on le rapporta vers la ville.

À la porte de la ville, les jeunes gens firent la déclaration convenue ; on prit quatre facchini ; on posa Antonio sur une litière, et on le conduisit jusqu'au logement qu'il habitait.

Au reste, la moitié de la douleur était épargnée aux jeunes gens. Antonio était vénitien, sa famille n'habitait pas Bologne ; une lettre porterait la triste nouvelle, et l'un des jeunes gens, vénitien lui-même, et qui connaissait la famille d'Antonio, fut chargé d'écrire cette lettre.

Ce jeune homme était un des trois que nous avons vu sortir par la porte de Florence ; il se nommait Beppo de Scamozza : le second était de Velletri, et se nommait Gaetano Romanoli ; le troisième était celui qui était resté sur le champ de bataille.

Nous avons dit du mort tout ce que nous avions à en dire. Suivons les vivants jusqu'à la petite chambre qu'ils habitaient au troisième étage d'une maison bourgeoise qui faisait commerce de loger les étudiants.

Sept heures du soir sonnaient à l'église Saint-Dominique comme ces deux jeunes gens, jetant leur manteau sur le lit qui leur était commun, s'assirent l'un en face de l'autre, aux deux côtés d'une table sur laquelle brûlait une de ces lampes à trois becs qui servent encore de nos jours à l'éclairage des maisons en Italie, et qui, à l'époque où se passait cette histoire, étaient bien autrement communes qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Un seul bec brûlait et jetait une lueur douteuse dans la chambre. Disons un mot de ces deux jeunes gens, sur lesquels va se concentrer l'intérêt des événements que nous racontons. L'un s'appelait, comme nous l'avons dit, Beppo de Scamozza, et était vénitien ; l'autre, Gaetano Romanoli, et était romain.

Beppo venait d'atteindre sa vingt-deuxième année. C'était le fils naturel d'un grand seigneur, qui lui avait assuré une petite fortune de six ou huit mille livres de revenu, en le faisant libre et seul dans la vie.

L'autre, au contraire, appartenait à une famille d'honnêtes marchands, qui, tout en tenant une maison de commerce à Rome, possédaient une villa à Velletri. C'est dans cette villa que Gaetano était né.

La position différente des deux jeunes gens, au milieu du monde où le hasard les avait jetés, avait fort influé sur le moral ; et je dirai presque sur le physique de chacun d'eux ; la physionomie modifie le visage ; et qu'est-ce que la physionomie ? l'expression superficielle des sentiments intérieurs. Supposez le même visage à deux enfants au moment de leur naissance, et faites que ces deux enfants entrent dans la vie, l'un par son côté triste, l'autre par son côté joyeux, entourés, l'un de malheurs, l'autre de félicités ; et, à vingt-cinq ans, ces deux visages qui avaient autrefois une expression pareille auront aujourd'hui une physionomie bien différente.

Beppo, isolé, sans famille, élevé par des étrangers, était presque exilé dans la vie. Dès son enfance, il avait mangé du pain au sel amer dont parle Dante ; il était grand, mince, pâle, mélancolique ; ses cheveux qu'il portait longs, comme c'était l'habitude à cette époque, tombaient en boucles noires sur les épaules ; il préférait aux habits élégants, que sa petite fortune lui eût permis de porter des vêtements de couleurs sombres et sans broderies ; il est vrai que leur coupe rachetait leur simplicité, et que, sous l'étoffe la moins splendide, Beppo de Scamozza sentait son grand seigneur d'une lieue.

Quant à Gaetano Romanoli, c'était un joyeux étudiant de vingt ans, qui apprenait le droit avec l'intention de se faire avocat, afin de laisser à sa sœur Bettina, qu'il adorait, tous les avantages que pouvait lui donner, à l'époque de son établissement, la cession de la maison de commerce paternelle. Élevé dans sa famille, au milieu de tous ces petits soins, dont avaient été privées l'enfance et la jeunesse de Beppo, Gaetano avait toujours envisagé l'existence sous son aspect joyeux, et souri à la vie qui lui souriait. C'était un beau jeune homme aux joues bronzées, mais pleines de fraîcheur et de jeunesse, au nez droit, à l'œil vif, aux dents blanches que découvrait un sourire franc et familier.

Comment ces deux caractères si opposés s'étaient-ils en quelque sorte soudés l'un à l'autre ? Comment l'amitié du mélancolique Beppo et du joyeux Gaetano était-elle devenue proverbiale ? Comment n'avaient-ils qu'une chambre, qu'une table, et, selon la vieille tradition des frères d'armes, qu'un lit ? C'est un de ces mystères d'attraction qui ne s'expliquent que par cette sympathie des contrastes, beaucoup plus commune que l'on ne croit, et qui réunit souvent la force à la faiblesse, la tristesse à la joie, la douleur à la violence.

Les deux jeunes gens restèrent un instant pensifs l'un en face de l'autre.

Mais soulevant le premier la tête :

— À quoi penses-tu ? demanda Beppo.

— Hélas ! répondit Gaetano, je pense à une chose terrible : c'est que ce qui vient d'arriver ce soir à ce pauvre Antonio pouvait arriver à l'un de nous, et que nous étions séparés à jamais.

— C'est étrange, dit Beppo, j'avais justement la même pensée.

— Et, continua Gaetano en tendant la main à son ami, que mon plus doux rêve était détruit.

— De quel rêve parles-tu ?

— De cette espérance dont je t'ai entretenu bien des fois, qui doit faire de nous plus que deux amis, qui doit faire de nous deux frères.

— Oh ! oui, dit mélancoliquement Beppo. Bettina !...

— Si tu savais comme elle est jolie, Beppo ! si tu savais comme elle t'aime...

— Fou ! comment m'aimerait-elle ? elle ne m'a jamais vu.

— Ne t'a-t-elle pas vu par mes yeux ? ne te connaît-elle pas par mes lettres ?

Beppo haussa les épaules.

— Écoute, dit Gaetano ; je parie une chose.

— Laquelle ?

— Elle ne t'a jamais vu, c'est vrai.

— Eh bien ! après ?

— Eh bien ! je parie que, si le hasard faisait qu'elle te rencontrât, elle te reconnaîtrait.

— Allons donc ! D'ailleurs, à quoi bon faire tous ces beaux projets ? Tu sais bien que ton père ne donnera jamais Bettina qu'à un marchand.

— Tu es bien mieux qu'un marchand, toi ; tu es un gentilhomme.

— Beau gentilhomme, qui porte une barre sur son écusson, dit Beppo, en secouant la tête. Non, mon cher Gaetano, ne faisons, crois-moi, d'autres rêves que ceux qui peuvent s'accomplir.

— Lesquels ?

— Celui de ne jamais nous quitter, d'abord. Oh ! sois tranquille, celui-là ne dérangera rien à ta vie, tant que ton amitié pour moi durera. Je puis te suivre partout ; je n'ai pas de famille ; à peine si j'ai une patrie. Que m'importent les gens avec qui je vis, les lieux que j'habite ? Si tu cesses de m'aimer, si je te deviens à charge, tu me le diras ; alors nos corps seront séparés, puisque nos cœurs ne battront plus ensemble.

— Ah, çà ! mais où diable vas-tu chercher toutes les tristesses que tu dis là ? s'écria Gaetano. Ami, une seule chose nous séparera, crois-le bien, si tu penses comme moi.

— Laquelle ?

— La mort !

— Eh bien ! si tu penses comme moi, ami, dit Beppo, la mort même ne nous séparera point.

— Explique-toi.

— Crois-tu que quelque chose de nous survive à nous ?

— La religion nous le promet, le cœur le dit.

— Crois-tu réellement à cette immortalité de l'âme ?

— J'y crois.

— Eh bien ! ami, nous n'avons qu'à nous lier par un serment, par un de ces serments qui engagent l'âme et le corps, si l'un de nous deux meurt, le corps seul aura quitté le corps, l'âme restera fidèle à son amitié, car ce qui aime en nous, ce n'est pas le corps, c'est l'âme.

— Crois-tu que ce ne soit pas un sacrilège, ce que tu me proposes ? demanda Gaetano.

— Je ne crois pas qu'on offense Dieu en cherchant à soustraire à la mort le sentiment le plus pur qu'il y ait dans l'homme, l'amitié !

— Eh bien, soit ! dit Gaetano en tendant la main à son ami. En ce monde et dans l'autre, Beppo !

— Attends, dit celui-ci.

Il se leva, alla chercher un crucifix suspendu à la tête du lit, et l'apporta sur la table.

Puis il étendit la main sur l'image sainte.

— Par le sang de notre Seigneur ! dit-il, je jure à mon frère Gaetano Romanoli, que si je meurs le premier, en quelque lieu que mon corps tombe, que mon souffle s'éteigne, que ma vie cesse, mon âme reviendra le trouver et lui dira tout ce qu'il est permis de dire de ce grand mystère qu'on appelle la mort. Et ce serment, ajouta Beppo, en levant au ciel un regard plein de croyance et de piété, ce serment, je le fais dans la conviction qu'il ne blesse en rien les dogmes de la religion catholique apostolique

et romaine, dans laquelle je suis né, et dans laquelle j'espère mourir.

Gaetano étendit la main à son tour sur le crucifix, répétant le même serment, redisant les mêmes paroles.

Au moment même où il prononçait le dernier mot du serment formulé par Beppo, on frappa à la porte.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent, puis tous deux ensemble :

— Entrez, dirent-il.

q

Chapitre 3 Les deux étudiants de Bologne

Un homme entra, tenant une lettre à la main.
Cet homme était le domestique du directeur de la poste aux lettres.
Le courrier de Rome arrivait le soir à Bologne, et, d'ordinaire, on ne recevait les lettres que le matin. Mais le maître de poste, en préparant d'avance les lettres dans les différentes cases où elles devaient attendre les personnes à qui elles étaient destinées, en avait reconnu une à sa propre adresse ; il l'avait ouverte, et, dans cette lettre, il en avait trouvé une autre qu'on le suppliait de faire passer à l'instant même à Gaetano Romanoli, étudiant à Bologne.

Le jeune homme était connu du maître de poste, lequel se hâtait de lui faire passer cette missive qui paraissait si pressée.

Gaetano la prit des mains du messager, auquel il donna une pièce de monnaie ; puis, tout chancelant, il s'approcha de la lampe.

— Qu'as-tu ? lui demanda Beppo, tu pâlis.

— Une lettre de ma sœur, murmura Gaetano en essuyant la sueur qui perlait sur son front.

— Eh bien ! y a-t-il de quoi pâlir, de quoi trembler ?

— Il est arrivé un malheur à la maison, dit Gaetano.

— Et à quoi vois-tu cela ?

— Je connais si bien Bettina, dit Gaetano, que je devine à la simple inspection de son écriture sous l'impression de quel sentiment elle m'écrit. Je n'ai pas besoin d'ouvrir la lettre pour savoir si elle est triste, joyeuse ou calme. L'adresse me dit tout.

— Et, cette fois, l'adresse te dit ?... reprit Beppo en jetant un regard inquiet sur la lettre.

— Cette fois l'adresse me dit que Bettina m'a écrit en pleurant. Tiens, vois les deux premières lettres de notre nom de famille, un sanglot les a interrompues.

— Oh ! tu te trompes, dit Beppo.

— Lis toi-même, répondit Gaetano en donnant la lettre à son ami, en s'essuyant et en laissant tomber avec un soupir sa tête entre ses deux mains.

Beppo ouvrit la lettre ; mais, aux premières lignes, sa main trembla, et ses yeux s'abaissèrent tristement sur Gaetano.

Il était facile de voir que celui-ci pleurait dans ses mains.

— Du courage, ami ! dit Beppo d'une voix sourde, et en posant sa main sur l'épaule de son compagnon.

Gaetano releva son front. Des larmes coulaient le long de ses joues.

— J'en ai, dit-il. Qu'est-il arrivé ? Parle.

— Ton père est très mal et désire te voir avant de mourir.

— Il n'est pas mort, alors ? s'écria Gaetano, avec un éclair de joie.

— Non.

— Tu ne me trompes pas ?

– Lis plutôt.

Gaetano prit la lettre et lut.

— Quand partons-nous ? dit Beppo.

— Tu me demandes quand je pars, ami, car toi tu restes.

— Pourquoi resterais-je si tu pars ?

— Parce que dans trois jours tu passes ton examen de docteur, parce que ta thèse est imprimée, parce que tes présents sont envoyés aux professeurs.

— Eh bien ! nous remettrons tout cela à notre retour.

— Non, car, s'il plaît à Dieu, tu ne reviendras pas, Beppo.

— Ainsi, tu veux que je te laisse partir seul.

— Aussitôt la thèse passée, tu viendras me rejoindre. Si nous avons le bonheur de sauver mon pauvre père, tu nous aideras à le soigner, et, à la fin de sa convalescence, il te regardera comme de la famille ; s'il meurt, tu en es déjà ; regarde, Bettina ne dit-elle pas, à la fin de sa lettre : « Mille tendresses à notre cher frère Beppo. »

— Je ferai comme tu voudras, Gaetano. Cependant, réfléchis.

— Mes réflexions sont faites, moi, je pars ce soir, à l'instant même ; toi, tu pars dans trois jours ; seulement viens m'aider à trouver une voiture, afin que nous ne nous quittions que le plus tard possible.

— Allons ! dit Beppo.

Gaetano jeta du linge et un habit dans un sac de nuit prit tout l'argent qu'il avait, fourra ses pistolets dans ses poches, et, muni de sa carte d'étudiant comme passeport, descendit pour se mettre à la recherche d'une voiture.

Le jeune homme trouva ce qu'il cherchait, à l'hôtel même de la poste. Gaetano devait laisser la chaise chez le maître de la poste aux chevaux de Rome, lequel était un parent de celui de Bologne.

Au bout de dix minutes, les chevaux étaient attelés. En voyant son ami monter en voiture, Beppo insista de nouveau pour partir avec lui, mais Gaetano fut inébranlable. Il objecta la thèse, répéta dix fois à Beppo que c'était une séparation de trois jours, voilà tout, puisque, le troisième soir, il partirait à son tour.

Beppo céda.

La chaise s'ébranla, le postillon fit claquer son fouet, les chevaux partirent, les deux amis échangèrent encore un adieu.

Beppo attendit que la chaise eût disparu, et quand le bruit des roues, qui semblait encore prolonger la présence de Gaetano près de lui, se fut éteint, il poussa un soupir et revint à la maison, les bras pendants, la tête inclinée.

Ce fut une sensation dont nous n'essaierons pas de peindre la tristesse que celle qui s'empara de Beppo en rentrant dans cette chambre solitaire, où tout attestait la présence récente de l'ami qui venait de la quitter.

Il s'assit à cette table, près de laquelle était encore la chaise vide sur laquelle était assis, une heure auparavant, Gaetano ; puis, ayant résolu de ne pas se coucher, il alla chercher ses livres, son encre et son papier, et se mit à travailler.

Mais, chose singulière, pendant son travail, trois fois la lampe s'éteignit, non point tout à coup, non point par accident ; mais d'elle-même, comme une bouche qui cesse de respirer, comme une âme qui s'envole.

Trois fois Beppo la ralluma, s'assurant chaque fois qu'elle ne s'était pas éteinte à défaut d'huile ; car, au point du jour, le récipient était encore à moitié plein.

Beppo était superstitieux, comme le sont toutes les âmes mélancoliques. Son regret d'avoir quitté Gaetano devint presque un remords, sa tristesse presque un désespoir.

D'ailleurs, par une coïncidence étrange, ces trois agonies de la lampe avaient eu lieu tandis que Beppo, qui, ainsi que nous

l'avons dit, s'était chargé de leur apprendre cette triste nouvelle, écrivait aux parents d'Antonio.

Le jour parut, sans que Beppo se fût couché, Beppo avait compté sur le jour pour s'isoler de ses idées sombres, mais le jour était triste lui-même comme un jour d'hiver, et quoique le jeune homme s'efforçât pour travailler, le travail ne put un instant le distraire de cette pensée incessante que Gaetano courait quelque danger.

En effet, la route est longue de Bologne à Rome, et n'est pas encore bien sûre aujourd'hui pour les voyageurs qui courent la poste la nuit, à plus forte raison à l'époque où se passent les événements que nous racontons. Quelque diligence que fit Gaetano, son ami ne pouvait guère espérer qu'il ferait la route de Bologne à Rome en moins de soixante heures, et comme il était parti ce soir, comme il ne devait pas s'arrêter, comme Beppo savait que, sous aucun prétexte, il ne s'arrêterait, c'étaient trois nuits de dangers à affronter.

La journée s'écoula pleine de tristesse, et se termina plus tristement encore. L'enterrement d'Antonio était fixé pour le soir ; il eut lieu aux flambeaux, comme c'est l'habitude en Italie, et toute l'université de Bologne, moins son meurtrier et Gaetano, suivit le convoi.

Vers les onze heures, Beppo rentra si fatigué dans sa chambre, qu'il n'essaya même pas de lutter contre le sommeil, et, s'étant couché, il s'endormit presque aussitôt.

Mais à peine sa lampe était-elle éteinte, à peine ses yeux étaient-ils fermés, à peine sa pensée avait perdu sa lucidité, que

Beppo jeta un cri, s'élança hors de son lit, et, à tâtons, courut à son épée.

Onze heures sonnaient à l'église Saint-Dominique.

Cependant, après un instant de réflexion, Beppo ralluma sa lampe, et s'assit, pâle et pensif sur son lit, mais sans quitter son épée.

Il venait de rêver que Gaetano, arrêté au tournant d'une route, se débattait au milieu d'une douzaine d'hommes à visages sinistres. Il avait cru entendre la double détonation de ses deux pistolets ; et, tout éveillé qu'il était maintenant, une voix bruissait encore à son oreille, qui criait : Au secours.

Cependant, au bout de quelques instants, sa raison parut l'emporter sur cette terreur, que rien ne motivait ; il se recoucha et se rendormit.

Mais son rêve continua, comme une action commencée et qui s'accomplit.

Il vit Gaetano étendu sur le bord du chemin, frappé d'une blessure au cœur.

Puis enfin, au milieu d'un paysage isolé, dans des montagnes couvertes de neige, une fosse fraîchement refermée, et dont la bosselure noire tachait seule le blanc manteau de l'hiver.

Lorsque Beppo se réveilla après ce troisième rêve, le jour était venu.

Ce jour était celui où il devait subir son examen ; mais, au lieu de lui laisser sa destination arrêtée, le jeune homme se leva, revêtit ses habits de voyage, prit à son tour ses armes et sa bourse,

acheta le plus vigoureux cheval qu'il put trouver, et partit pour rejoindre Gaetano, ou tout au moins pour avoir de ses nouvelles. Il résolut à marcher jour et nuit, suivant la route qu'il avait suivie. Quand son cheval ne pourrait plus le porter, il en achèterait ou en louerait un autre.

En vertu de cette résolution, il marcha depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir, sans autre interruption qu'une halte d'une demi-heure, à Lojono ; le soir, il eût bien voulu continuer sa route, mais son cheval s'y refusa. Il avait fait cinquante milles et avait besoin de quelques heures de repos.

Force fut donc à Beppo de faire halte, comme nous l'avons dit, à dix heures du soir, à Monte-Carelli, petit village situé au milieu des Apennins.

Il s'arrêta dans une pauvre auberge qui ne logeait d'ordinaire que des muletiers. Et après avoir donné tous les soins nécessaires au bien-être de son cheval, dont il s'occupait avant toute chose, il songea à lui, et demanda à souper.

Comme on vit facilement que le jeune homme appartenait à une classe de voyageurs supérieure à celle qui s'arrêtait d'habitude à l'auberge de Porta-Rossa, on lui servit son souper dans une chambre à part.

Cette chambre à part était une salle basse, à peine éclairée par une mauvaise lampe, où une vieille femme avait fait entrer Beppo, tandis que devant lui on apprêtait un couvert qui devait se terminer par deux côtelettes et une omelette à la mortadelle.

Pendant que tous ces préliminaires s'accomplissaient, le jeune homme, anxieux, marchait de long en large, écoutant le bruit de

son épée qui battait ses jambes. Enfin, les deux plats attendus arrivèrent. La vieille acheva son œuvre en mettant un verre et une bouteille sur la table, demanda à Beppo s'il avait besoin d'autre chose, et, sur sa réponse négative, sortit, laissant le voyageur seul en face de son repas.

Beppo avait hâte d'en finir avec cette maigre collation, pendant laquelle il espérait bien que son cheval, qu'on avait, de son côté, mis en face d'une crèche pleine d'avoine, reprendrait des forces pour continuer sa route. Il détacha donc son épée, la posa sur un bahut, et alla s'asseoir.

Mais à peine avait-il pris place, que, de l'autre côté de la table, en face de lui, il vit sans savoir par où il était entré, ni comment il était venu là, Gaetano assis les bras croisés, et qui lui souriait tristement en hochant la tête.

Quoique cette expression ne fût pas celle qui rayonnait d'ordinaire sur le visage de son ami. Beppo le reconnut et poussa un cri de joie.

— Ah ! c'est donc toi, cher Gaetano, s'écria-t-il en se levant pour l'embrasser.

Mais il ne saisit que l'air. Ses bras ouverts se rejoignirent sans avoir rien touché. Trois fois l'apparition échappa comme une vapeur aux embrassements du jeune homme désolé. Et cependant le spectre demeurait visible, et toujours assis à la même place.

Beppo commença de comprendre qu'il avait affaire à une ombre ; mais comme c'était à celle de l'homme qu'il avait le plus aimé au monde, il ne s'en effraya point, et commença de l'interroger.

Non seulement il ne reçut point de réponse, mais encore peu à peu la vision pâlit, s'effaça et disparut.

Cette fois, la vision venait confirmer le rêve. Beppo ne songea plus qu'à Gaetano. Quelque grave accident devait être arrivé à son ami pour que Dieu lui envoyât ce double avertissement. Il appela son hôtesse, paya le souper qu'il n'avait pas mangé, et, allant à l'écurie, il sella son cheval, et partit.

On eût dit que quelque chose de surnaturel soutenait le cheval comme le cavalier. Beppo marcha tout le reste de la nuit, toute la journée du lendemain, et, le soir, après trois haltes habilement ménagées à sa monture, il arriva à Assise à sept heures du soir.

Là, quelque envie qu'eût Beppo de continuer sa route, force lui fut de s'arrêter. Son cheval ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre.

Lui-même avait besoin de repos. Pendant une nuit et deux jours, il avait marché presque sans faire halte. Il demanda une chambre et se coucha sans souper.

Cependant, quelle que fût la fatigue du corps chez Beppo, le trouble de l'esprit était encore plus grand. Il en résulta que quoiqu'il se fût couché, quoiqu'il eût éteint sa lampe, il ne s'endormit pas.

La fenêtre de sa chambre n'avait ni rideaux ni jalousies ; la lueur de la lune pénétrait à travers les vitres, d'autant plus claire qu'elle s'augmentait du reflet de la neige que Beppo avait trouvée quelques lieues en avant d'Assise. Beppo était donc accoudé sur son lit, les yeux fixés sur ce rayon de pâle lumière qui sillonnait sa chambre, lorsque tout à coup il entendit un pas dans l'escalier

qui craquait. Ce pas s'approchait de sa porte. Sa porte s'ouvrit, Beppo saisit un des pistolets posés sur sa table de nuit, et en dirigea le canon vers la porte.

Mais sur le seuil apparut un jeune homme enveloppé d'un manteau brun tout moucheté de neige. Le jeune homme s'avança vers le lit, rabattit le manteau qui lui couvrait une portion du visage, et Beppo reconnut son ami.

Beppo jeta son pistolet, poussa un cri, et voulut s'élancer hors du lit, mais Gaetano lui fit de la main un signe à la fois triste et impératif.

Beppo resta sans voix, sans haleine, sans mouvement, les yeux effroyablement dilatés dans cette nuit pâle comme une aurore boréale.

Pour Beppo, il était évident que c'était la même vision qui lui était déjà apparue à Monte-Carelli.

Le spectre dépouilla d'abord son manteau, puis ses habits, en faisant signe de la main à Beppo de lui livrer dans le lit sa place accoutumée.

Puis il se coucha près de lui.

Beppo était tout à la fois ému et si effrayé qu'il demeura immobile, étendu le long de la ruelle, appuyé sur une de ses mains, regardant son ami.

Puis, après un instant :

— Gaetano, dit-il à voix basse, est-ce toi ? Parle, réponds.

Gaetano garda le silence.

— Si Dieu, continua Beppo, permet que les lois ordinaires de la nature soient troublées, Dieu a un but. Dis-moi ce que tu veux, ami, et sur notre amitié en ce monde ! je le ferai.

Gaetano ne répondit point.

— Es-tu mort, continua Beppo, et reviens-tu en vertu du serment que nous nous sommes fait de ne pas nous quitter, même après notre mort ? En ce cas, ami, vois, je ne te fuis pas.

En prononçant ces paroles, Beppo se rapprocha de son ami, les bras ouverts ; mais il jeta un cri, il lui sembla avoir touché une statue de glace.

Quelque chose de semblable à un frisson mortel venait de passer dans le corps du vivant.

Quant au mort, avec ce même sourire triste que Beppo avait déjà recueilli sur ses lèvres, il se leva, reprit l'un après l'autre ses vêtements, et sortit de la chambre la tête constamment tournée vers son ami, et lui faisant de la main un geste d'adieu.

Au moment où Gaetano franchissait le seuil de la porte, Beppo crut entendre s'exhaler un long soupir.

Puis le bruit des pas s'éloigna dans l'escalier avec une diminution pareille au bruit qu'ils avaient fait en se rapprochant.

— Oh ! décidément, murmura le jeune homme en laissant retomber sa tête sur son oreiller, Gaetano est mort !... bien mort !

Soit évanouissement, soit fatigue, Beppo ne se réveilla qu'au point du jour. Une nuit entière avait suffi à son cheval pour le reposer. Il était frais et dispos. Beppo se mit en selle et continua sa route.

Jusque-là il s'était, à toutes les postes, informé avec soin pour savoir si, vingt-quatre heures auparavant, un jeune homme de vingt à vingt et un ans, seul dans une chaise, suivant la route de Bologne à Rome, n'avait pas relayé.

Jusque-là, il avait eu des nouvelles positives de Gaetano. À Foligno et à Spolette, même réponse : partout on avait vu le jeune homme voyageant avec sa carte d'étudiant ; il était bien portant, et paraissait fort pressé d'arriver à Rome.

Cependant, à cause de la neige, la route, déjà mauvaise pendant l'été, était devenue presque impraticable ; il en résulta que tout ce que put faire Beppo dans cette journée, ce fut de gagner Terni. À Strettura, c'est-à-dire deux lieues avant Terni, le voyageur avait fait sa question habituelle, là encore Gaetano avait été vu.

Il était cinq heures du soir lorsque Beppo arriva à Strettura. Et lorsque après s'être assuré du passage de son ami, il apprit qu'il avait continué sa route vers Terni, il s'apprêta à en faire autant ; mais alors le maître de poste auquel il s'adressait secoua la tête, et lui donna le conseil de ne pas aller plus loin : la route, resserrée entre deux chaînes des Apennins, était infestée par une troupe de bandits, et chaque jour on entendait raconter quelque exploit terrible accompli par ces misérables.

Mais Beppo n'avait jamais craint les vivants, et cette idée que c'était le spectre de Gaetano qui lui était apparu lui avait donné une force suprême ; il déclara donc qu'il était, lui aussi, fort pressé d'arriver à Rome, et qu'il ne savait pas de dangers capables de l'arrêter dans son chemin.

En conséquence, il renouvela l'amorce de ses pistolets, s'assura que son épée ne tenait pas au fourreau, piqua son cheval des deux, et s'engagea dans la vallée qui conduit de Strettura à Terni.

En effet, aucune localité n'était plus favorable à une embûche : des portions de bois, touffus comme des maquis corses, s'étendaient jusqu'à la route ; d'énormes blocs de granit s'étaient détachés de la montagne et avaient roulé jusqu'au bord du chemin. On eût dit cette voie désolée dont parle Dante, qui traverse le Chaos et qui conduit à l'Enfer.

Beppo s'attendait à être attaqué à chaque minute ; mais, indifférent à son propre sort, il envisageait d'un œil calme et froid chaque accident de terrain qui semblait le menacer d'un guet-apens. À peine, en approchant de l'endroit menaçant, Beppo faisait-il le mouvement d'un homme qui se penche sur ses fontes. L'endroit traversé sans accident, il se relevait avec le sourire du mépris pour ce danger qui semblait n'oser venir à lui.

Enfin, il aperçut les lumières de la ville, se rendit droit à la poste et fit sa question habituelle.

Mais là s'interrompaient les renseignements ; non seulement, on ne pouvait pas lui donner de nouvelles, mais encore, depuis près de quinze jours, aucune espèce de chaise de poste n'avait passé à Terni ; le bruit des ravages exercés par cette bande de voleurs dont Beppo avait entendu parler à Strettura, faisait que tous les voyageurs raisonnables rebroussaient chemin et prenaient la route d'Aquapendente.

Ainsi Gaetano, venu jusqu'à Strettura, n'avait pas paru à Terni. Sa trace se perdait sur la route qui conduit de la première à la seconde de ces deux villes.

Beppo avait remarqué, en dehors de Terni, sur la route qu'il venait de suivre, une auberge qui semblait une sentinelle perdue sur cette route maudite. Il pensa que, cette auberge le rapprochant de l'endroit où selon toute probabilité avait été arrêté Gaetano, il aurait plus sûrement de ses nouvelles dans cette auberge isolée que dans la ville.

En conséquence, il revint sur ses pas et entra dans cette auberge, qui avait pour enseigne : À la Cascade de Terni.

Une chaise de poste était rangée dans un coin de la cour. Il crut la reconnaître et s'informa aussitôt ; mais il apprit qu'elle appartenait à une jeune dame de Rome, qui venait au-devant de son frère ou de son mari, et qui s'était arrêtée là, il y avait deux heures, sur l'observation qui lui avait été faite du danger qu'elle courait à traverser la nuit un pareil défilé.

Là, Beppo s'informa de nouveau de son ami, mais quoiqu'il s'adressât à toutes les personnes de l'hôtel, depuis le maître jusqu'au garçon d'écurie, il n'en eut aucune nouvelle.

Beppo craignait et désirait à la fois le moment où il allait se retrouver seul. Les deux apparitions qui s'étaient succédé en deux nuits, l'une à Monte-Carelli, l'autre à Assise, s'étaient complètement emparées de son esprit ; il était convaincu que la nuit ne s'écoulerait pas sans qu'il revît encore une fois Gaetano.

Il mangea un morceau dans la salle commune, but un coup, tout en écoutant ce qui se disait, espérant toujours qu'il apprendrait quelque chose de Gaetano ; mais quoique la conversation roulât entièrement sur les voleurs, aucun détail ne parut se rapporter au sujet qui seul intéressait le voyageur.

Alors il se retira dans sa chambre. Là étaient sa dernière crainte et sa dernière espérance. Les moyens humains lui manquaient ; sans doute les ressources surnaturelles allaient venir à son secours.

Beppo ne fit rien pour provoquer une nouvelle apparition ni pour s'en défendre : il se déshabilla, se coucha, éteignit sa lampe et s'endormit en s'en remettant à Dieu du soin de son corps et de son âme.

À onze heures il s'éveilla en sursaut. Quelques secondes s'écoulèrent pendant lesquelles s'effacèrent de son esprit ces légers nuages qui survivent un instant au sommeil ; puis, il entendit le même bruit qu'il avait entendu la veille à Assise, c'est-à-dire celui d'un pas faisant craquer un escalier. Ce pas, comme la veille, se rapprocha de la chambre, la porte s'ouvrit, et Gaetano reparut.

Beppo crut que, comme la veille, le spectre allait se déshabiller et se coucher près de lui. Il trouvait une sombre douceur à cette cohabitation avec un ami mort, et se reculait déjà pour lui céder sa place, quand le spectre lui fit signe de se lever.

Soit qu'il n'eût pas compris, soit qu'il hésitât, Beppo tardait à obéir.

Alors, Gaetano écarta son manteau couvert de neige. Comme la veille, il était nu sous le manteau, et, à sa poitrine, était une plaie saignante qu'il montra du doigt à son ami. Beppo, désespéré, comprit tout, s'élança de son lit et s'habilla à la hâte.

Debout au pied du lit, le spectre attendait immobile.

Lorsque Beppo fut prêt :

— Me voilà, dit-il, qu'ordonnes-tu ?

Sans lui répondre, Gaetano lui fit signe de s'armer.

Beppo boucla son épée, et au ceinturon passa ses deux pistolets.

— Est-ce bien ainsi ? demanda Beppo.

Le spectre fit un signe de la tête, et, tout en regardant son ami pour voir s'il le suivait, il s'achemina vers la porte, souriant tristement comme pour encourager Beppo à n'avoir point peur de lui.

Ils sortirent ainsi de l'auberge, toutes les portes s'ouvrant devant eux, ou plutôt le spectre faisant partout où il passait une trouée, qui servait à la fois pour lui et pour son compagnon, et qui se refermait derrière eux.

Après avoir suivi la route un quart d'heure à peu près, le spectre prit un sentier resserré à travers les broussailles et les pierres. Beppo venait derrière lui, l'épée à la main, remarquant avec terreur que les pas du fantôme ne s'imprimaient pas dans la neige, mais qu'en échange son sang laissait une longue trace derrière lui. Deux ou trois fois, dans l'espérance que son ami répondrait à ses questions, Beppo lui adressa quelques tendres paroles ; mais à chaque fois comme s'il eût craint que le bruit de ces paroles ne dénonçât la présence d'un être vivant, Gaetano porta son doigt à ses lèvres, invitant Beppo à se taire.

Bientôt, au reste, cette recommandation fut inutile. Au fur et à mesure que l'on s'enfonçait dans la montagne, on se rapprochait de la cascade, et le bruit de la chute d'eau était tel que deux personnes n'eussent pu s'entendre, si haut et de si près qu'elles se parlassent.

Mais une chose frappait surtout Beppo, c'est qu'au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans la montagne, il reconnaissait le paysage qu'il avait vu dans son rêve : enfin, ce paysage fut complété par l'aspect de la fosse nouvellement retournée, qui tachait ce vaste manteau de neige qui couvrait la terre.

Beppo n'avait plus besoin d'explication. Le spectre de Gaetano l'avait conduit à l'endroit où il avait été inhumé, il s'agenouilla devant le tertre funéraire en priant pour son ami. Pendant ce temps, le spectre était resté debout, et il semblait à Beppo qu'il s'unissait à lui par la prière.

Ce pieux devoir accompli, Beppo étendit son épée sur la tombe de son ami, et jura de venger sa mort ; puis, avec son épée, ayant coupé deux branches de chêne, il les attacha en croix et planta cette croix sur la fosse.

À l'aide de cette traînée de sang et de cette croix, il ne pouvait manquer de reconnaître la tombe et le chemin qui y conduisait.

Sans doute en ce moment le spectre jugea que Beppo avait fait tout ce qu'il avait à faire, car ne s'inquiétant pas de la route suivie, il en prit une autre à travers les rochers, regardant si Beppo continuait à le suivre.

Le jeune homme, qui se sentait poussé par une force surnaturelle suivit le spectre pour l'interroger sur ce qu'il devait faire. Le spectre avait disparu.

Un instant après, il entendit un bruit de pas et de voix venant dans la direction opposée à celle qu'il suivait.

Beppo s'écarta de la route, et se cacha derrière un rocher. Là, il attendit pour savoir quelles étaient les personnes qui se hasar-

daient la nuit dans un pareil endroit.

Au fur et à mesure que ces personnes se rapprochaient, il lui semblait entendre une voix de femme.

Il ne se trompait pas. Au milieu d'un groupe de cinq personnes qui suivaient le sentier qu'il venait de quitter et qui se dirigeaient du côté de la tombe de Gaetano, était une femme.

Les autres personnes étaient : une espèce de facchino portant une torche, un homme vêtu à la façon des montagnards des environs de Rome, et deux autres hommes qui semblaient des domestiques.

La femme était une jeune fille de dix-neuf à vingt ans à peine, toute vêtue de noir ; un air de résolution étrange était répandu sur son visage ; elle tenait un pistolet à la main.

Les deux laquais qui semblaient être de sa suite étaient armés chacun d'un tromblon et de deux pistolets.

Ni le montagnard ni le guide n'étaient armés.

Arrivée à quelques pas de l'endroit où était caché Beppo, la petite troupe s'arrêta.

La jeune femme refusait d'aller plus loin.

— Malheureux ! dit-elle en s'adressant au paysan qui semblait servir de guide à la petite troupe, j'ai consenti à te suivre, car tu m'as promis de me conduire à l'endroit où était mon frère ; voilà deux heures que nous marchons, où est-il ?

— Ayez patience, signora, répondit l'homme, nous arrivons.

Et il regardait autour de lui en homme qui cherche une voie de salut.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit, reprit la jeune fille d'un ton ferme et en levant son pistolet à la hauteur de la poitrine de cet homme, si tu essaies de fuir tu es mort.

— Oh ! je n'en ai nulle envie, signora.

Et ses mouvements inquiets démentaient ses paroles.

— S'il fait un pas en arrière, dit la jeune fille en s'adressant aux deux laquais, tuez-le.

— Mais où sont-ils donc, où sont-ils donc ? murmura l'homme, au désespoir.

— Oui, tes complices te manquent, dit la jeune fille. Écoute, ce n'est pas si tu essaies de fuir que tu es mort maintenant, c'est si tu ne réponds pas. Tu es venu à Rome, tu m'as apporté cette lettre de mon frère : il était prisonnier. Les bandits avaient fixé sa rançon à vingt mille écus : dix mille devaient t'être remis, dix mille t'ont été remis, dix mille devaient, dans le délai de trois jours, être rapportés par une personne qui ne pût pas inspirer de crainte à tes compagnons, et à cette personne mon frère devait être remis vivant, sain et sauf ; cette personne, c'est moi ; les dix mille écus, les voici. Où est mon frère ?

À ces dernières paroles, Beppo avait tout compris, il sortit de sa cachette et marcha droit au groupe.

La jeune fille crut à une surprise, et sans paraître éprouver le moindre effroi, elle fit un mouvement de menace contre le bandit.

Mais Beppo étendit la main :

— Vous êtes Bettina Romanoli, sœur de Gaetano Romanoli, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui, répondit la jeune fille ; puis, le regardant avec attention ; et vous, dit-elle, vous êtes Beppo de Scamozza.

— Hélas ! oui, madame, et j'arrive de Bologne espérant arriver à temps pour porter secours à mon ami.

— Et moi de Rome, avec le reste de la somme qu'exigeaient les brigands qui l'avaient enlevé. Cet homme, qui avait apporté la première partie, devait m'attendre à l'hôtel de Porta-Rossa pour recevoir la seconde, mais, avant de la lui remettre, j'ai exigé que mon frère me fût rendu. Alors il m'a offert de me conduire où m'attendait Gaetano ; j'y ai consenti, mais en me faisant suivre de ces deux fidèles serviteurs. Depuis deux heures nous courons dans la montagne ; enfin je viens de m'arrêter, convaincue que cet homme nous trahit.

— C'est bien ; veillez sur cet homme avec plus de soin que jamais, dit Beppo aux deux serviteurs.

Puis, se retournant vers Bettina :

— C'est moi qui vais vous servir de guide, dit-il, vous fiez-vous à moi ?

— N'êtes-vous pas le meilleur ami de mon frère ? dit Bettina tendant la main à Beppo.

— Marchons ! dit celui-ci.

Beppo reprit le chemin qu'il venait de suivre, et conduisit Bettina à la tombe fraîche.

Puis la lui montrant du doigt :

— Bettina, ma sœur, du courage, dit-il ; voilà où est notre frère Gaetano.

Bettina jeta un cri et tomba à genoux.

L'homme profita de ce moment de trouble pour essayer de fuir, mais il était trop bien gardé par les deux serviteurs pour que cette tentative eût quelque chance de réussite.

Tous deux levèrent en même temps leurs pistolets et le menacèrent.

En ce moment, Beppo tressaillit, il venait de revoir l'ombre de Gaetano.

Elle se tenait à dix pas de la fosse et faisait signe à Beppo de la suivre.

Beppo s'inclina en signe d'obéissance.

Puis, s'adressant aux deux serviteurs :

— Gardez cet homme, dit-il, je reviens dans un instant.

Et il suivit le spectre, qui s'éloigna dans la direction de la cascade.

Au bout de cinq minutes, tous deux suivirent un sentier si proche de la cascade qu'ils étaient tout baignés par le rejaillissement de l'eau.

Au bout de cinq autres minutes, ils avaient atteint le sommet de la montagne, là où la rivière, qui fait cascade, roule rapide et bruyante, encaissée dans une espèce de canal de douze ou quinze pieds de large.

Ce torrent est infranchissable à la nage. Quiconque s'y hasarderait serait entraîné par le torrent, lancé comme une flèche et précipité de cinq cents pieds de hauteur.

Il isole une partie de la montagne, taillée à pic de tous côtés, et à laquelle on ne peut parvenir que par un pont jeté sur l'abîme roulant.

Le spectre s'arrêta sur le pont.

Il se composait de trois troncs de sapin. Il avait fallu la force de vingt hommes réunis pour apporter chacun de ces sapins au haut de la montagne, et pour les coucher sur le torrent.

Beppo cherchait à lire aux yeux du spectre dans quelle intention il l'avait amené là.

Le spectre fit monter Beppo sur le mamelon le plus élevé de la montagne, et, de là, il lui montra l'ouverture sombre d'une caverne gisant à cinq ou six cents pas de l'autre côté du torrent.

De temps en temps, l'ouverture de cette caverne s'éclairait : puis, dominant le grondement de la cascade, des cris d'orgie et des éclats de rire en sortaient.

C'était dans cette caverne que les bandits qui avaient tué Gaetano étaient venus chercher un asile pour la nuit.

Beppo ne comprenait pas le but qu'avait eu le spectre en l'amenant où il était ; car, selon toute probabilité, avant qu'il fût

retourné à Terni, qu'il en eût ramené une troupe suffisante pour combattre les bandits, le jour serait venu. et les bandits auraient changé de retraite.

Gaetano devina ce qui se passait dans le cœur de son ami et secoua la tête.

— Parle, demanda Beppo, dois-je aller à eux et les attaquer seul sur ton ordre ? J'obéirai sans hésiter, sans craindre.

Gaetano secoua encore la tête, descendit du mamelon et s'achemina vers le torrent.

Arrivé au pont, il fit signe à Beppo de soulever les sapins et de les jeter dans le fleuve.

— Mais, dit Beppo. il faudrait vingt hommes de ma force pour accomplir une pareille œuvre ; à un seul homme, elle est impossible.

Le spectre fit un signe qui voulait dire : Essaie.

Beppa se courba ; il venait de se rappeler ces paroles de l'Évangile :

« Crois, et avec la foi tu soulèveras des montagnes. »

Il crut fermement, se baissa, saisit un des sapins par son extrémité, le souleva ; et, sans plus de difficulté que n'en eût offert une solive ordinaire, il laissa retomber le sapin dans le fleuve, qui l'emporta comme un brin d'herbe.

Il en fit autant du second, puis du troisième.

Puis il écouta.

Et successivement, comme trois coups de canon, il entendit, dominant le bruit de la cascade, le bruit de la chute des trois géants.

Le pont était détruit, les bandits étaient prisonniers.

Peut-être, au milieu de leur orgie, eux aussi entendirent-ils ce bruit sourd et menaçant, mais sans doute ils le prirent pour quelqu'un de ces bruits accidentels qui éveillent pendant la nuit l'écho des montagnes.

Alors Gaetano reprit le chemin qu'il avait suivi, et qui le ramenait vers la tombe. Au bout de dix minutes, Beppo, qui marchait derrière lui, revit le groupe au même endroit où il l'avait laissé.

La torche du facchino éclairait Bettina priant toujours, et les deux serviteurs gardant le bandit.

Beppo se retourna du côté du spectre pour savoir de lui ce qu'il devait faire, mais sans doute l'œuvre surnaturelle était accomplie. Gaetano fit un geste d'adieu et ouvrit les bras comme pour appeler son ami ; Beppo se précipita dans ses bras ouverts, mais le spectre lui échappa comme une vapeur, poussa un soupir et disparut.

Alors Beppo redescendit tristement jusqu'à Bettina.

— Madame, lui dit-il, vous savez tout maintenant, n'est-ce pas ? regagnons Terni, et demain nous ferons exhumer le corps de notre malheureux ami pour lui rendre les derniers devoirs.

— Mais, demanda la jeune fille, est-ce assez, pour la consolation de son âme que son corps repose en terre sainte, et ne songerons-nous pas à le venger ?

— La vengeance est accomplie, madame, dit Beppo.

Et il raconta ce qu'il venait de faire.

– Mais c'est impossible, s'écria le bandit qui avait écouté ce récit avec la terreur d'un condamné ; il faudrait vingt hommes pour soulever chacun de ces sapins qui forment le pont.

— Dieu m'a aidé, répondit simplement Beppo.

Et, reprenant la route indiquée par la traînée de sang que Gaetano avait laissée sur la neige, et que lui seul voyait, il ramena la petite troupe à l'hôtel de Porta-Rossa.

Là, le bandit, remis aux mains de la justice, avoua qu'au moment de son retour avec les premiers dix mille écus, une querelle s'était élevée parmi les bandits sur la répartition de cette somme ; alors un de ces misérables, se trouvant moins bien partagé que les autres, avait, pour priver le capitaine de la seconde partie de la somme, poignardé Gaetano.

C'est alors que, pour ne pas perdre cette seconde partie, le bandit s'était offert de guider la jeune fille jusqu'à l'endroit où, croyant retrouver son frère, elle tomberait dans une embuscade où elle laisserait sa vie et son argent. Mais le courage de Bettina, l'attitude menaçante des deux serviteurs avaient changé la marche du drame. Le bandit, sentant que la mort serait le paiement immédiat de sa trahison, au lieu d'aller rejoindre ses compagnons à la caverne, avait erré une partie de la nuit, espérant toujours trouver une occasion de s'échapper.

L'apparition subite de Beppo lui avait enlevé ce dernier espoir.

Le lendemain, l'exhumation du corps de Gaetano eut lieu en présence du clergé de Terni et d'une partie de la force armée.

Le cadavre avait à la poitrine cette large et profonde blessure que le spectre avait montrée à Beppo.

Quant aux bandits, comme on savait qu'ils n'avaient d'autre issue que le pont de sapins, et que ce pont était détruit, on ne chercha même pas à s'emparer d'eux. La terre était couverte de neige et ne leur présentait aucune ressource, ils moururent de faim.

Les corps de trois d'entre eux, qui avaient essayé de traverser le torrent à la nage, furent retrouvés broyés sur les rochers de la cascade.

Quant au corps de Gaetano, il fut ramené à Rome, escorté par Bettina, par Beppo et par les deux fidèles serviteurs.

Un an après, selon le désir de Gaetano, Beppo devenait l'époux de Bettina.

q

Causerie en manière d'explication

Chers lecteurs,
Pour peu que vous m'ayez suivi avec quelque intérêt dans ma vie littéraire et dans ma vie privée, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai habité la ville de Bruxelles en Brabant du 11 décembre 1851 au 6 janvier 1854.

Les quatre volumes de Conscience l'Innocent, les six volumes du Pasteur d'Ashbourn, les cinq volumes d'Isaac Laquedem, les dix-huit volumes de la Comtesse de Charny, les deux volumes de Catherine Blum, et douze ou quatorze volumes de mesMémoires datent de là.

Ce sera un jour une matière difficile à explorer, un problème difficile à résoudre pour mes biographes, que de découvrir quels collaborateurs anonymes ont fait ces cinquante volumes.

Car, vous le savez, cher lecteur, il est connu (des biographes bien entendu) que je n'ai pas fait un seul de mes douze cents volumes.

Dieu fasse paix à mes biographes comme il veut bien, dans sa miséricorde infinie, me faire paix à moi-même !

Aujourd'hui, chers lecteurs, je vous apporte un nouveau conte.

La véritable date de celui qui surgit à vos yeux sous le titre un peu excentrique mais qui sera pleinement justifié, du Lièvre de mon grand-père, doit en réalité remonter à la période de ses frères belges.

Mais comme je ne veux pas qu'à l'endroit de son véritable auteur plane sur lui la fâcheuse obscurité qui plane sur les autres, j'entreprends de raconter aujourd'hui dans cette causerie-préface la façon dont il voit le jour, et, tout en me réservant le titre du parrain qui le tient sur les fonts de baptême de la publicité, de faire connaître son véritable père.

Son véritable père a nom : M. de Cherville.

M. de Cherville pour vous, chers lecteurs ; Cherville tout court pour moi.

Le temps passait vite et doucement, pour moi surtout qui étais exilé volontaire dans cette bonne ville de Bruxelles. Un grand salon situé rue de Waterloo, 73, réunissait tous les soirs, ou à peu près, quelques bons amis, des amis de cœur, des amis de vingt ans :

Victor Hugo, – à tout seigneur tout honneur, – Charras, Esquiros, Noël Parfait, Hetzel, Péan, Cherville.

Les naturels du pays venaient peu à ces sortes de soirées toutes parisiennes ; à l'exception du savant André van Hasselt et de sa femme, de l'excellent Bourson et de sa femme, et de mon vieil ami Paul Bouquier, nous étions entre Français.

Il est vrai que, si je ne craignais pas de les compromettre aux yeux de leurs compatriotes, je dirais que van Hasselt est cosmopolite, que Bourson et sa femme sont de vrais Français, et que Bouquier est non seulement un Français, mais un Parisien.

On restait ainsi jusqu'à une heure ou deux heures du matin autour d'une table à thé, causant, bavardant, riant, pleurant quelquefois.

Pendant ce temps, en général, je travaillais ; seulement, deux ou trois fois, d'habitude, dans la soirée, je descendais de mon second et venais jeter un mot au milieu de la conversation générale, comme un voyageur qui arrive au bord d'une rivière jette une branche au courant.

Et la conversation emportait le mot comme le courant emporte la branche.

Puis je remontais travailler.

Enfin un jour, pendant que je travaillais, on fit un complot :

C'était de m'arracher quatre ou cinq jours à mon travail, et de m'entraîner à la chasse.

Notre ami Joigneaux avait écrit de Saint-Hubert-en-Luxembourg pour nous dire qu'il y avait cette année, dans les forêts ardennaises, force lièvres, chevreuils et sangliers.

Vous connaissez Joigneaux, n'est-ce pas ? C'est l'ex-représentant du peuple qui publiait en France, et qui continue de publier à l'étranger, le meilleur journal d'agriculture qui existe.

Il y avait deux tentations presque irrésistibles dans cette lettre ; un vieil ami à revoir ; des lièvres, des chevreuils, des sangliers à tuer.

La partie fut résolue entre Cherville, le colonel C… et Hetzel.

Hetzel, non chasseur, causerait avec Joigneaux de la publication de son almanach, tandis que l'on saint-barthélemyserait lièvres, chevreuils et sangliers.

On résolut que, bon gré, mal gré, je serais de la partie.

Il en résulta qu'à une de mes apparitions habituelles, je vis étalés sur la table mon Lefaucheux-Devisme, mon carnier et un nombre indéfini de cartouches n° 4, double zéro et à balles.

Il y en avait pour tous les goûts.

— Qu'est-ce que cette exhibition ? demandai-je.

— Vous le voyez bien, cher ami : c'est votre fusil, que l'on a tiré du fourreau, votre carnier que l'on a tiré de l'armoire, et vos cartouches que l'on a tirées du carnier.

— Et tout cela, dans quel but ?

— Nous sommes au 1er novembre.

— C'est possible.

— C'est après-demain le 3.

— C'est probable.

— Eh bien ! le 3, c'est la Saint-Hubert.

— Ce qui veut dire que nous vous débauchons, que nous vous emmenons, et que, de gré ou de force, nous vous faisons chasser.

Il y a toujours un reste de flamme au fond de mon cœur quand on me parle de chasse.

Avant que je fusse condamné aux travaux forcés de la littérature, la chasse était mon grand, mon principal, je dirai presque mon unique amusement.

Je n'ai en réalité que deux souvenirs dans la vie.

La chasse en est un.

— Ah ! diable, fis-je, c'est bien tentant, ce que vous me proposez là !

— Joigneaux nous a écrit à l'ouverture de la chasse, ou plutôt il a écrit à Hetzel. Hetzel ne lui a pas répondu, naturellement : nous irons le surprendre.

— Chez Joigneaux, je voudrais bien…

— Qui vous empêche ?

J'étais descendu en tenant ma plume.

Je regardai tristement cet artisan de bien et de mal que notre civilisation a fait d'acier, dans la prévoyance sans doute de ce que j'en userais si l'on n'inventait pas quelque matière : –re perennius, – comme dit Horace.

— Hélas ! répondis-je, voilà mon arme désormais ; je chasse aux idées, et de jour en jour le gibier devient plus rare.

— Jetez donc votre plume par-dessus la porte de Hall, et venez avec nous. C'est l'affaire de trois jours : un jour pour aller, un jour pour chasser, un jour pour revenir.

— C'est bien tentant !

— Allez donc ! allez donc ! répéta-t-on en chœur.

— Ma foi, si d'ici à demain il n'arrive rien de nouveau…

— Que voulez-vous qu'il arrive ?

— Je ne sais ; mais il y a un fait : c'est que depuis tantôt dix-huit mois que je suis ici, le prince de Ligne a voulu m'emmener chasser à Belœil, les MM. Lefèvre ont voulu m'emmener chasser à Tournay, Bouquier a voulu m'emmener chasser à Ostende ; j'ai pris deux ports d'armes de trente francs chacun, cinq francs de plus qu'en France. Eh bien ! je n'ai été ni à Ostende, ni à Tournay, ni à Belœil, et mes deux ports d'armes ne m'ont pas servi une seule fois…

— Parce que ?

— Parce qu'il est toujours arrivé quelque incident imprévu qui m'a empêché d'utiliser mes ports d'armes et de profiter de l'invitation.

— Mais si, d'ici à demain, cet incident imprévu ne se présente pas ?

— Je suis des vôtres, et avec grand plaisir.

— Allons, prions saint Hubert de nous préserver des incidents imprévus.

C'était Cherville qui adressait cette invocation au saint.

Or, comme si le saint n'eût attendu que le dernier mot de la phrase pour manifester sa puissance, à peine Cherville avait-il prononcé ce dernier mot que l'on sonna à la porte du boulevard.

— Aïe ! aïe ! aïe ! mes enfants, m'écriai-je, c'est justement l'heure de la poste.

Joseph passa pour aller ouvrir.

Joseph était mon domestique.

Un domestique belge dans toute la force du terme, c'est-à-dire regardant tout Français comme son ennemi naturel.

Or, vous connaissez le proverbe du soldat en campagne et de l'écolier en maraude :

Autant de pris sur l'ennemi.

C'était la maxime favorite de Joseph.

Joseph passa donc pour aller ouvrir.

— Joseph, dit Hetzel, si c'est une lettre de Paris, déchirez-la.

Joseph, cinq minutes après, reparut, une large enveloppe à la main.

— Eh bien, dit Hetzel, que vous avais-je recommandé ?

— Ce n'est pas une lettre, monsieur, répondit Joseph, c'est une dépêche télégraphique.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, c'est bien pis !

— Allons ! au diable notre chasse ! dit Cherville.

— Ouvrez vous-mêmes, chers amis, et vous déciderez de mon sort.

Joseph remit la dépêche à Hetzel.

La dépêche fut ouverte.

Elle contenait ces trois lignes :

Paris, vendredi. Cher Dumas, si je n'ai pas reçu laConscience-pour le 5 courant, je suis averti par Royer et Vaz qu'on met le 6 en répétition je ne sais quelle tragédie de je ne sais pas qui. C'est clair, n'est-ce pas ?

Laferrière.

Cherville et Hetzel se regardèrent, consternés.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? demandai-je.

— Où en êtes-vous de votre drame ?

— Il me reste à faire la moitié du cinquième, et le sixième tableau tout entier.

— Alors, pas moyen.

— Pas moyen pour moi du moins ; mais allez, vous, mes enfants. Cherville me racontera la chasse, Hetzel brodera sur le récit de Cherville, et, moins le plaisir d'être avec vous, ce sera exactement comme si j'y avais été.

Je repris ma plume, déposée un instant sur la cheminée, je recommandai de remettre les cartouches dans le carnier, le carnier dans l'armoire, le fusil dans son fourreau, et je remontai mon deuxième étage avec un gros soupir.

Ah ! si j'avais eu quelqu'un pour faire mon drame, comme j'aurais été à la chasse !

Le 5 au soir, mon drame complet de la Conscience partit pour Paris ; le 6 au matin, un commissionnaire apporta à la maison un cuissot de chevreuil, accompagné de cette lettre :

Mon cher Dumas,

Je vous envoie du chevreuil de Saint-Hubert. Ce soir nous irons prendre, Hetzel et moi, une tasse de thé chez vous, et je vous promets de vous raconter une chasse comme vous n'en avez pas entendu raconter depuis celle de Robin des Bois.

Joigneaux vous embrasse tendrement, Hetzel et moi vous serrons la main.

Tout à vous,

De Cherville.

Je donnai à ma cuisinière la recette d'une marinade de mon ami Willemot, l'un des propriétaires de la Cloche et de la Bouteille à Compiègne, et je me remis à mon travail.

Le soir, à neuf heures, on annonça MM. de Cherville et Hetzel.

Les triomphateurs entrèrent au bruit d'une fanfare.

Les premières questions furent pour demander des nouvelles de Joigneaux.

Joigneaux mariait sa fille au fils du bourgmestre.

Les chasseurs étaient arrivés au beau milieu de la noce.

Au bout d'un instant, Hetzel, qui paraissait jouir d'avance de l'effet qu'allait produire le narrateur, secoua la sonnette qui était destinée à appeler Joseph, et dit :

— Cherville a la parole.

— Mon cher Dumas, dit Cherville, je crois que je vous apporte un volume assez amusant.

— Allons, part à nous deux, mon cher ami.

— Ma foi, oui ! Écoutez-moi cela.

— C'est à vous que l'aventure est arrivée ?

— Non, c'est tout simplement au grand-père de maître Denis Palan, propriétaire de l'auberge des Trois-Rois, à Saint-Hubert.

— Et quel âge a maître Denis Palan ?

— Dame ! c'est un homme de quarante-cinq à cinquante ans.

— Alors la scène se passe vers la fin du dix-huitième siècle ?

— Justement.

— Nous écoutons.

— Je dois d'abord vous dire, n'est-ce pas ? comment Denis Palan a été amené à nous raconter cette aventure ?

— Mon cher ami, je crois que vous tirez à la ligne.

— Non, parole d'honneur ! la chose est nécessaire ; vous ne comprendriez rien à l'événement si j'entrais en matière sans préparation.

— Prépare donc, mon ami, prépare ; c'est le grand art des romanciers et des auteurs dramatiques ; seulement, pas de longueur !

— Soyez tranquille.

— Allez !

— Mes enfants, dit Hetzel, il est permis de dormir, mais il est malhonnête de ronfler. Va, Cherville.

Cherville commença.

— La circonstance de la noce de la fille de Joigneaux avait fait qu'au lieu de loger chez lui, nous avions, malgré ses invitations réitérées, insisté pour loger à l'auberge des Trois-Rois.

À peine y fûmes-nous entrés que nous reconnûmes la faute que nous avions commise. Au point de vue de l'égoïsme, mieux eût valu être indiscrets et loger chez Joigneaux.

Je ne sais si jamais trois rois, en logeant chez Denis Palan, lui ont donné le droit de dresser au-dessus de sa porte son aristocratique enseigne ; mais si jamais trois rois, fût-ce des rois mages, comme Balthazar, Gaspard et Melchior, ont été pris à ce traquenard, c'est une charité, mon cher Dumas, tout républicain que vous êtes, de prévenir les têtes couronnées qui passeraient par Saint-Hubert de ne pas se laisser séduire par ce tableau qui représente les trois souverains dans leurs costumes royaux. À tout prendre, les rois sont des hommes, quoique M. de Voltaire ait dit : Pour être plus qu'un roi, te crois-tu quelque chose ?

Or à l'hôtellerie des Trois-Rois, tenez-vous cela pour dit, et bien dit, on ne fait ni noces ni festins, on ne loge ni à pied ni à cheval.

On mange sur le pouce et on dort sur sa chaise.

Il faut dire aussi, à la louange du digne hôtelier, qu'il ne promet pas plus qu'il ne tient.

Au-dessus de la flamboyante portraiture des rois mages qui lui servent d'enseigne, le peintre chargé de cette œuvre d'art s'est contenté, pour toute réclame, de faire figurer un petit verre et une tasse de café.

Maintenant vous me demanderez comment nous avions, le colonel, Hetzel et moi, choisi un pareil logis.

C'est ce à quoi je vous répondrai que nous ne sommes pas, au bout du compte, aussi niais que nous en avons l'air au premier abord.

Nous avions choisi celui-là, cher ami, parce qu'il n'y en avait pas d'autre.

Permettez-moi d'entrer dans la topographie de l'auberge.

La description ne sera pas longue.

L'intérieur se compose de trois pièces.

La première est la cuisine, et sert en même temps de chambre à coucher à l'aubergiste et à sa famille.

La seconde est une salle basse et enfumée, meublée de deux tables et de quelques escabeaux de chêne, polis par l'usage plutôt que par le rabot du menuisier.

Cette salle est destinée aux consommateurs.

La troisième est une espèce de hangar-écurie où l'on parque pêle-mêle les chevaux, les ânes, les bœufs et les cochons.

Or, quand, le matin, on nous avait montré cette salle comme la chambre unique où il nous faudrait dîner et coucher, nous avions dit, avec le laisser-aller habituel à des chasseurs :

— Bon ! avec un grand feu, un bol de punch et trois matelas, une nuit est bientôt passée.

Ce n'est que lorsque la nuit est venue que l'on s'aperçoit combien certaines nuits sont longues.

Ce fut une chose dont nous nous aperçûmes dès onze heures du soir, – quand notre feu commença de s'éteindre, quand notre bouteille de genièvre fut vidée, et quand il nous fut positivement démontré qu'il n'y avait pas d'autres matelas dans l'auberge que celui qui était au lit de l'aubergiste, et sur lequel grouillaient sa femme et ses trois enfants.

Quant à lui, il était resté debout pour contenter,autant qu'il était possible, messieurs les Parisiens.

Tant que le souper avait duré, bon ou mauvais, la gaieté avait survécu.

Tant qu'il était resté une goutte de schiedam dans la bouteille, la conversation avait surnagé.

Tant que le feu avait duré, l'esprit français avait, comme le foyer, jeté de temps en temps des éclairs.

Puis il s'était fait de grands silences.

Puis chacun, en regardant autour de soi, avait essayé de s'accommoder de son mieux pour dormir.

Puis, enfin, un instant on avait pu croire que tout le monde dormait.

On n'entendait plus que le tic-tac monotone d'une grande horloge de bois qui ornait un des coins de la salle.

Il n'en était rien.

Chacun faisait ce qu'il pouvait pour cela, mais personne n'y réussissait.

Tout à coup la grande horloge vacilla depuis son piédestal jusqu'à son cadran.

Un grand bruit de chaînes, un atroce grincement de rouages en sortit, et le marteau tomba onze fois sur le timbre.

En supposant que tout le monde eût dormi, un pareil bruit suffisait bien à réveiller tout le monde.

— Sacrebleu ! ronfla le colonel.

— Ce qui signifie ?… demandai-je.

— Que nous allons passer une jolie petite nuit, dit Hetzel, sans compter qu'il ne fait pas chaud. Voyons, Cherville, toi qui es le plus jeune et le plus joli de la société, appelle l'aubergiste.

— Pour quoi faire ?

— Pour qu'il nous donne du bois. On ne peut pas toujours manger, on ne peut pas toujours boire ; on peut toujours se chauffer.

Je me levai, j'allai à la porte et j'appelai l'aubergiste.

Dans ce mouvement, je remarquai un tableau auquel, je dois le dire, je n'avais fait jusque-là aucune attention, et qui me fût resté complètement indifférent dans une position moins précaire que ne l'eût été la nôtre.

Mais l'homme qui se noie, soit dans l'eau, soit dans l'ennui, se raccroche à tout.

Je me noyais dans l'ennui, je me raccrochai au tableau.

J'en approchai, j'allai dire la bougie, fat que je suis ! j'en approchai la chandelle.

C'était une espèce de gouache peinte sur bois de Spa. Elle était enfermée dans un cadre doré autrefois ; mais dont la pâte boursouflée avait pris une teinte noirâtre, qu'elle devait à la poussière et à la fumée qui, pendant de longues années, s'étaient fixées sur elle.

Ce tableau représentait un saint Hubert dans les nuages.

Le saint était reconnaissable à son cor de chasse, l'un de ses emblèmes les plus habituels, et surtout à son cerf à la croix lumineuse agenouillé devant lui.

Le saint occupait l'angle droit du haut du tableau.

Le cerf occupait l'angle gauche du bas du tableau.

Le lointain représentait un paysage.

Dans ce paysage, un homme, vêtu d'une veste verte, d'une culotte de velours à côtes et chaussé de grandes guêtres de chasse, fuyait, poursuivi par un animal qui pouvait indifféremment représenter ou un petit âne ou un lièvre gigantesque.

— Ma foi ! messieurs, dis-je, en décrochant le tableau et le déposant sur la table, ce n'est pas bien amusant de deviner des rébus, mais enfin, quand on n'a rien à faire, mieux vaut deviner les rébus que de dire du mal de son prochain.

— Je ne trouve pas, moi, dit Hetzel.

— Eh bien ! dis du mal de ton prochain, et tâche de le bien dire ; le colonel et moi nous allons deviner le rébus.

— Ah ! quant à moi, je vous déclare que je ne devine rien ; devine tout seul.

— Voyons : un lièvre ou un âne qui court après un chasseur, avec la date du 5 novembre 178…

— Bon, dit l'aubergiste en entrant, c'est le tableau de mon grand-père que vous tenez là.

— Comment, demanda Hetzel, vous êtes le petit-fils de saint Hubert ?

— Non, je suis le petit-fils de Jérôme Palan.

— Qu'est-ce que c'est que Jérôme Palan ?

— Jérôme Palan, c'est le chasseur que vous voyez dans le paysage, fuyant à toutes jambes et poursuivi par un lièvre.

— Jusqu'à présent… mon brave homme, nous avions vu des lièvres poursuivis par des chasseurs ; nous voyons aujourd'hui un chasseur poursuivi par un lièvre. Je ne demande pas mieux.

— Vous, parce que vous êtes de composition commode, mon cher ami ; mais moi, il me faut à toute chose la raison du pourquoi.

— Dame ! si c'est le grand-père de notre hôte que ce tableau représente, notre hôte doit connaître l'histoire de son grand-père.

— Qu'il nous la dise, alors.

— Vous entendez, mon brave homme ? du feu et l'histoire de votre grand-père.

— Je vais d'abord aller vous chercher du bois…

— Parfaitement raisonné.

— Attendu que l'histoire de mon grand-père est longue.

— Et…amusante ?

— Terrible, monsieur.

— Ah ! mon brave homme, dit Hetzel, comme c'est bien là ce qu'il nous faut : du bois, et l'histoire ! l'histoire !

— Vous allez être servis à la minute, messieurs, dit l'aubergiste.

Et, en effet, il sortit, mais pour reparaître, cinq secondes après, avec une charge de bois, dont le sixième à peu près fut déposé sur le feu et le reste mis en réserve dans l'angle de la cheminée.

— Ainsi, dit notre hôte, vous voulez absolument que je vous raconte l'histoire à laquelle ce tableau de famille fait allusion ?

— Avez-vous quelque chose de plus amusant à nous offrir ? demanda Hetzel.

L'aubergiste parut chercher un instant dans son esprit.

— Non, dit-il, ma foi non !

— Eh bien alors, narrez, mon ami.

— Narrez, dit le colonel.

— Narrez, répétai-je après eux.

L'aubergiste commença.

q

Chapitre 1

— Si jamais, dit l'aubergiste, vous écrivez ou racontez à votre tour cette histoire, vous pourrez l'intituler :

Le lièvre de mon grand-père

— Peste ! je n'y manquerai pas, répondis-je au digne homme ; par le temps qui court, où souvent on se préoccupe plus du titre que du roman, ce titre-là en vaut bien un autre, Nous vous écoutons, mon cher ami,

Nous fîmes tous silence, comme trois mille ans auparavant avaient fait les auditeurs d'Énée.

L'aubergiste commença.

— Mon grand-père, sans être riche, exerçait une profession qui est lucrative, ou qui, s'il faut en croire certain proverbe, passe pour l'être : il était ce que l'on appelle aujourd'hui pharmacien, et ce que l'on appelait autrefois apothicaire.

Autrefoiscorrespondra, si vous le voulez bien, à l'année 1788.

Il habitait la petite ville de Theux, située à six milles de Liège.

— Trois mille habitants, interrompit Hetzel ; nous la connaissons comme si nous l'avions bâtie, allez.

Le narrateur reprit :

— Son père exerçait la même profession que lui, et comme mon grand-père était fils unique, il avait laissé à ce fils une boutique parfaitement achalandée et quelques milliers de francs qu'il avait amassés à acheter des herbes pour du cuivre et à les revendre pour de l'argent, car un remords me prend, et je dois dire que mon aïeul n'était pas précisément apothicaire, mais herboriste.

Mon grand-père eût pu bien certainement arrondir cette somme en lui faisant faire la boule de neige, mais il avait deux abominables défauts.

Il était chasseur et savant.

— Holà ! maître ! m'écriai-je, faites attention à ce que vous dites. Personne de nous n'a la prétention d'être savant, Dieu merci ! mais nous avons tous celle d'être chasseurs.

— Vous m'excuserez, monsieur, reprit l'aubergiste ; et si vous m'aviez laissé achever ma phrase, ou plutôt la compléter par quelques mots, vous m'eussiez vu établir ce fait, que l'amour de la chasse est une vertu chez l'homme qui n'a rien à faire, puisque, n'ayant rien à faire, il pourrait faire du mal à ses semblables, au lieu d'en faire aux animaux ; mais que c'est un grand vice, un abominable vice, le plus fatal de tous les vices, pour l'homme que le travail de ses mains doit nourrir.

Or, ces deux vices produisirent chez mon grand-père un double résultat :

L'un tua son corps, – la science.

L'autre perdit son âme, – la chasse.

— Voyons, dis-je, cher hôte, il ne s'agit pas de s'improviser romancier pour venir avancer de pareilles théories, ou, quand on les avance, on les explique.

— C'est ce que j'allais faire cette fois encore, monsieur, si vous ne m'aviez pas interrompu.

— Mais, tais-toi donc, animal ! dit Hetzel. Nous étions dans cette douce période qui précède le sommeil, quand le changement d'intonation nous a réveillés. Continuez, mon brave homme, continuez.

— Si cependant ces messieurs préfèrent dormir ? répliqua l'aubergiste, plus piqué encore de l'interruption de Hetzel que de la mienne.

— Mais non ! mais non ! me hâtai-je de répondre. Ne faites pas attention à ce que dit mon camarade ; il appartient à une classe particulière de nos compatriotes que les naturalistes ont rangée dans une catégorie spéciale, genus humo, species blagueur.Continuez, nous vous écoutons. Vous en étiez à la mort du corps et à la perte de l'âme de votre grand-père.

Le narrateur avait bonne envie de s'arrêter là.

Cependant, sur mon insistance, il reprit :

— Je disais donc qu'à force de lire, mon grand-père douta de tout, même des saints, même de Dieu, et qu'à force de chasser, il entama la petite fortune que ma pauvre grand-mère amassait ou plutôt conservait avec tant de soin ; car, nous l'avons déjà dit, la meilleure part de cette fortune venait de mon aïeul.

Au fur et à mesure que mon grand-père s'enfonçait dans l'irréligion, – plus il étudiait, plus il devenait savant, et plus il s'y enfonçait, – le malheureux état de son âme se manifestait au-dehors par des signes visibles.

D'abord il défendit à ma grand-mère d'aller à la messe les autres jours que le dimanche, et encore ne lui permit-il que la messe basse.

Il l'invita à parler de qui elle voudrait dans ses prières, excepté de lui, prétendant qu'aux grands du ciel comme aux grands de la terre, il faut, autant que possible, faire oublier son existence, at-

tendu que le plus souvent ils ne se souviennent de nous que pour nous faire du mal.

Ensuite il défendit à elle et à ses enfants de s'agenouiller le soir autour de son lit et de faire la prière en commun, comme, depuis un temps immémorial, il était dans les habitudes patriarcales de la famille de le faire.

Enfin on n'eut plus la liberté, quand tintait la sonnette de l'extrême-onction, de sortir, de se mettre à la suite du saint sacrement et de l'accompagner dans la maison où il était appelé par la religion des fidèles, qui croyaient qu'il n'existe de bonne mort que dans les bras du Seigneur.

Pendant quelque temps, il est vrai, mon grand-père permit encore qu'au tintement sacré, la grand-mère et ses deux enfants, qui étaient mon père et ma tante, sortissent et s'agenouillassent sur le seuil de la porte, tandis que le saint sacrement passait.

Mais bientôt cette dernière démonstration religieuse leur fut elle-même interdite.

Il est vrai que mon grand-père était si souvent dehors, sortait de si bonne heure et rentrait si tard, les dimanches surtout, que ma grand-mère était parfaitement libre ces jours-là d'entendre, non seulement la messe basse, mais la grand-messe, les vêpres et le salut, et, les autres jours, de suivre le saint sacrement partout où il allait.

Elle ne manquait pas de le faire, comme vous le comprenez bien, car elle espérait qu'elle serait pardonnée par le Seigneur à cause de la bonne intention.

Mais tout en accomplissant ces actes de piété, comme sa crainte pour son époux était grande, elle ne manquait pas de dire aux voisines :

— Ne dites pas à mon mari que je suis sortie pour aller à la messe ou pour suivre le saint sacrement.

Et à ses connaissances qu'elle trouvait dans l'église ou dans la maison mortuaire :

— Ne dites pas à Jérôme que vous m'avez vue ici.

De sorte que cette recommandation, faite dans la vue de la paix intérieure, paix à laquelle ma grand-mère eût tout sacrifié, donnait à toute la ville de Theux la mesure des sentiments religieux ou plutôt des sentiments irréligieux de mon grand-père.

— Pas mal ! pas mal ! murmura Hetzel ; un peu prolixe, mais si nous imprimons cela, nous ferons d'habiles coupures.

— Tiens, lui dis-je, ton malheur à toi, cher ami, c'est d'avoir lu les livres que tu imprimais, et de ne pas t'en être rapporté à l'étiquette du sac. Quant à moi, je trouve l'histoire charmante ; et vous, colonel ?

— Oui, dit le colonel ; cependant je voudrais voir le narrateur entrer dans le sujet.

— Ah ! colonel, pour un guerrier, pour un faiseur de sièges, pour un preneur de villes, ne savez-vous donc pas que c'est un hasard quand les citadelles s'emportent par une escalade, par un coup de main ? Que diable ! avant d'ouvrir 1a tranchée, il faut ouvrir des parallèles, creuser des boyaux. Eh bien ! mais notre hôte creuse ses boyaux, trace ses parallèles !

Rappelez-vous que le siège de Troie a duré neuf ans, et celui d'Anvers trois mois. Continuez, maître, continuez.

Malgré mon encouragement, mon hôte secoua la tête ; et comme il tenait sans doute à me montrer clairement le peu de cas qu'il faisait de mes compagnons comme auditeurs :

— Oui, monsieur, me dit-il, je continue ; mais vous pouvez bien vous vanter que c'est pour vous, et pour vous seul.

Et il appuya sur ce dernier mot, comme pour ne laisser aucun doute à mes compagnons.

Après quoi il continua en effet :

— J'ai dit que les absences de mon grand-père, qui s'étaient peu à peu étendues des dimanches aux autres jours de la semaine, laissaient toute facilité à ma grand-mère de demeurer bonne chrétienne, malgré les injonctions de son mari.

Mais si elles ne portaient point atteinte à la vie future et spirituelle de leurs âmes, ces absences faisaient un tort inouï à la vie matérielle et présente.

D'abord, mon grand-père n'avait consacré à la chasse que le dimanche, et jusque-là, pourvu qu'il ne chassât pas sur les terres du prince-évêque, ou sur celles des seigneurs de Theux ou des environs, personne n'avait rien à dire, et en effet personne ne disait rien.

Mais bientôt mon grand-père posa cet axiome, que ce n'était pas trop (puisqu'il restait assis dans son magasin – les six autres jours de la semaine) de se donner un peu de distraction, non seulement le dimanche, mais encore le jeudi.

En vertu de cet axiome, que personne, pas même ma grand-mère, ne chercha à contester, le jeudi fut adjoint au dimanche.

Puis le mardi.

Puis enfin les autres jours, comme entraînés à la suite des premiers, passèrent par le laminoir de cette affreuse passion.

De sorte qu'il arriva un moment où, au lieu que ce fût un jour que mon grand-père allât à la chasse, et six jours qu'il restât à la maison, ce fut un jour qu'il resta à la maison et six jours qu'il alla à la chasse.

Et encore le septième jour finit-il par y passer comme les autres.

De manière que mon grand-père se détacha de plus en plus, non seulement de ses devoirs envers Dieu, mais encore de ses devoirs envers sa femme et ses enfants.

Car non seulement il passait les journées dans les bois, dans les champs, dans les marais, bravant la pluie, les tempêtes et les neiges, qui, dans nos pays, sont plus terribles que les tempêtes, mais encore les soirées, au lieu de rentrer à la maison, de se réchauffer au coin du feu, de se restaurer à la table de la famille ; les soirées, il les passait à boire au cabaret, à trinquer avec ses compagnons et à raconter ses prouesses au premier venu.

Et il racontait, non seulement ses prouesses de la veille, non seulement ses prouesses du jour, mais encore celles qu'il comptait faire le lendemain.

Et ces veillées, arrosées d'abord de bière, puis de vin du pays, puis de vin du Rhin, se prolongèrent de telle façon, qu'il arriva

souvent qu'il ne rentrait même plus à la maison pour donner de ses nouvelles à ma grand-mère et à ses enfants.

Il repartait le lendemain au point du jour, quelquefois même avant, de l'auberge où il était entré la veille au soir.

Mais comme les malheurs s'enchaînent les uns aux autres et que les passions ont en elles, non seulement le germe du mal, mais encore ses développements, voici ce qui arriva tout naturellement.

Nous avons établi que personne n'avait rien à dire tant que mon grand-père ne sortait que le dimanche et ne chassait que sur les terres où il avait le droit de chasser.

Mais vous avez vu que peu à peu il était sorti tous les jours, et même qu'à force de sortir, il en était venu à ne plus rentrer.

Bientôt il arriva bien pis.

— Diable ! diable ! diable ! murmura Hetzel, qu'arriva-t-il ? Je commence à trouver que l'histoire est du plus haut intérêt. Et toi, colonel ?

— Tais-toi donc, maudit bavard, dit le colonel ; si l'intérêt faiblit, c'est grâce à tes éternelles interruptions ; Télémaque lui-même n'y résisterait pas. Continuez, mon brave, continuez.

Je joignis mes instances à celles du colonel, et notre hôte continua.

q

Chapitre 2

— Il arriva que mon grand-père chassa tant, chassa tant, que le gibier commença à devenir rare, rare sur les terres et dans les bois de la commune où il avait permission, et dans les propriétés particulières où on le tolérait.

Aussi, peu à peu en arriva-t-il à faire des excursions dans les domaines seigneuriaux qui les entouraient.

Excursions timides d'abord, et qui se bornèrent à des affûts, à des pointes dans les lisières et à d'autres bagatelles semblables.

Or, dans le temps où vivait mon grand-père, ces sortes de bagatelles étaient déjà des tentatives plus que hasardeuses. La justice ne plaisantait pas avec les délits de chasse ; les seigneurs étaient encore tout-puissants, leur volonté faisait jugement, et ils vous envoyaient, sans broncher, un pauvre diable aux galères pour un lapin. Mais comme mon grand-père était ce que l'on appelle un bon vivant, qu'il avait toujours dans sa cave, à côté d'une tonne de lambic ou de faro, une barrique de vin du Rhin, et, sur sa table, à côté de son verre plein, un verre vide qui n'attendait qu'un camarade pour se remplir et se vider à son tour ; comme il n'était jamais plus heureux que lorsqu'un des gardes du voisinage venait s'asseoir à côté de lui sous la haute cheminée et trinquer en devisant de faits de chasse, ceux-ci ne lui étaient ni durs ni sévères. Autant qu'il était en leur pouvoir, ils fermaient les yeux sur ses méfaits, et quand ils entendaient la détonation de son fusil ou l'aboi de ses chiens d'un côté, ils allaient de l'autre.

Cependant, comme il n'y avait pas de règle sans exception, il y avait une exception, parmi les forestiers, à cette bienveillance gé-

nérale que l'on portait à mon grand-père.

Un des gardes du seigneur-évêque ne pouvait le souffrir.

Il s'appelait Thomas Pichet.

D'où venait cette haine ?

D'une de ces antipathies instinctives dont on ne peut pas plus se rendre compte que de certaines sympathies.

— Oui, dit Hetzel, c'est ce que nous autres savants appelons la force centrifuge et la force centripète.

— Plaît-il, monsieur ? demanda l'aubergiste.

— Rien, rien ; continuez, mon ami.

L'aubergiste reprit :

— Il se nommait Thomas Pichet.

Tout enfants qu'ils étaient et si enfants qu'ils fussent, le petit Thomas et le petit Jérôme n'avaient jamais pu se souffrir. À l'école, ils se battaient comme deux coqs de combat ou comme deux dogues de barrière ; et comme ils étaient de force égale, quoique de complexion différente, ces combats n'avaient de fin que lorsque la force manquait aux combattants.

Peut-être, au reste, cette antipathie dont nous avons parlé tenait-elle plus encore à des dissemblances physiques qu'à des oppositions morales.

Thomas était court, roux, trapu.

Jérôme était grand, brun et mince.

Thomas louchait légèrement, était plutôt laid que beau.

Jérôme avait les yeux exactement pareils, et était plutôt beau que laid.

Thomas avait été amoureux de ma grand-mère.

Ma grand-mère avait épousé Jérôme.

Toutes ces circonstances et une foule d'autres avaient donc amené entre Jérôme et Thomas une véritable haine.

Cependant, devenus hommes, ils étaient devenus plus raisonnables, mon grand-père surtout.

Cela tenait à ce qu'en toute circonstance, tantôt le hasard, tantôt la bonne éducation, lui avaient donné la supériorité sur son rival.

Enfin Thomas s'était lassé de cette supériorité qui l'écrasait, et avait quitté le pays.

Il était passé garde dans le Luxembourg, justement dans le pays où nous sommes.

Mais le malheur voulut que le seigneur chez lequel il servait en cette qualité mourut.

Le malheur voulut encore qu'un de ses camarades lui écrivît qu'une place pareille à celle qu'il venait de perdre était vacante chez le prince-évêque.

Enfin le malheur voulut toujours qu'ayant demandé cette place, il l'obtint et revint habiter Franchimont, qui, comme vous le savez ou ne le savez pas, est à peu de distance de Theux.

De sorte que Jérôme et Thomas se retrouvèrent voisins.

On verra plus tard si la haine s'était éteinte dans le cœur de mon grand-père. Mais dès ce moment, je crois pouvoir dire, sans crainte de nuire à l'intérêt de la narration, qu'elle était plus vivante que jamais dans le cœur de Thomas Pichet.

Aussi, apprenant par la voix publique que mon grand-père était devenu aussi grand chasseur devant Dieu que feu Nemrod, et qu'entraîné par une passion désordonnée pour la chasse, il fermait presque toujours les yeux lorsqu'il se trouvait en face des fossés ou des bornes qui servaient à marquer la limites des biens de la commune et le commencement des terres des seigneurs, il se promit, à la première occasion qui lui en serait fournie par mon grand-père, de lui prouver que si deux montagnes ne se rencontrent pas, il n'en est pas de même de deux hommes.

Mon grand-père ignorait la chose. Quand il avait appris que Thomas Pichet revenait dans le pays, il en avait éprouvé une vive contrariété ; puis, au bout du compte, comme il était brave homme au fond, la première fois qu'assis à une table, en face d'une bonne bouteille de vin, il avait vu passer Thomas Pichet, il s'était levé, et allant à la porte :

— Hé ! Thomas ! avait-il dit.

Thomas s'était retourné, et devenait pâle comme un mort :

— Quoi ? avait-il demandé.

Jérôme était rentré, avait rempli deux verres, et, revenant sur le seuil de la porte, un verre à chaque main :

— Le cœur t'en dit-il, Thomas ? avait-il demandé.

Mais Thomas avait répondu en secouant la tête :

— Pas avec toi, Jérôme.

Et il avait passé.

Mon grand-père était venu reprendre sa place, avait bu les deux verres l'un après l'autre, et avait secoué la tête en disant :

— Ça finira mal, Thomas ; ça finira mal !

Hélas ! pauvre grand-père, il ne croyait pas dire si juste !

On comprend qu'avec la disposition d'esprit des deux individus, l'un comme chasseur, l'autre comme garde-chasse, une catastrophe ne pouvait manquer d'éclater, un jour ou l'autre.

C'était l'avis de tout le monde, et encore éclata-t-elle plus vite qu'on ne s'y attendait.

Nous avons dit que, grâce aux sympathies des gardes du prince, évêque de Liège et des seigneurs des environs, tous les petits méfaits de mon grand-père étaient restés impunis.

Mais cette impunité l'enhardit au point qu'il ne se contenta plus de pénétrer dans les seigneuries ou principautés riveraines quand ses chiens l'y entraînaient, mais qu'il en arriva, lorsqu'il faisait buisson creux dans les bois de ta commune, à aller bravement attaquer le gibier jusque dans les propriétés du prince-évêque, trouvant un malin plaisir à brayer du même coup l'autorité spirituelle et temporelle du prélat souverain.

Vous comprenez que les choses ne pouvaient durer ainsi.

Or, un jour que monseigneur chassait avec de jeunes seigneurs et de belles dames dans ce qu'on appelle les haies de

Franchimont, – les princes-évêques de Liège avaient toujours été des princes fort galants, – monseigneur l'évêque se trouva être de très maussade humeur, malgré la belle compagnie, et peut-être même à cause de la belle compagnie dans laquelle il se trouvait.

Et cette mauvaise humeur, on va le voir, était suffisamment justifiée par les circonstances.

Les chiens de monseigneur le prince évêque avaient pris change trois fois dans la matinée.

La première, d'un dix-cors sur une deuxième tête.

La Seconde, de la deuxième tête sur une biche.

Enfin, – il y a des jours de malheur, – ils avaient laissé la biche se forlonger.

On sonnait la retraite manquée, et le prélat, qui avait promis à sa compagnie le spectacle d'un hallali, était furieux.

Tout à coup, et au moment où l'on tournait bride pour regagner le palais, un magnifique dix-cors traversa d'un bond l'allée que les chasseurs désappointés suivaient l'oreille basse.

— Ah ! voyez donc, monseigneur, cria une des dames en calmant de la voix et de la main son cheval, que la brusque irruption du cerf avait fait cabrer ; voyez donc, on dirait le cerf du lancer.

— Par saint Hubert, madame, répondit l'évêque, non seulement vous êtes une admirable écuyère, car toute autre que vous eût été désarçonnée par un pareil écart, mais encore une habile chasseresse. Champagne, voyez donc si c'est notre dix-cors.

Le piqueur interpellé était en train de coupler les chiens lorsqu'il reçut cette invitation du prince-évêque. Il appela un de ses camarades, lui remit les laisses et se courba sur les fumées de l'animal.

— Ma foi ! oui, monseigneur, dit-il, c'est lui-même.

— Vous êtes sûr ?

— Parfaitement sûr ; j'avais fait remarquer à Votre Grandeur qu'il avait la pince usée jusqu'au talon, et voilà bien mon affaire ; voyez plutôt.

Le prince poussa son cheval vers l'endroit indiqué et se pencha pour examiner la passée de l'animal.

C'était bien le même.

Tout à coup il releva la tête et prêta l'oreille.

— Mais, Champagne, dit-il, ce cerf est chassé.

En effet, la brise commençait d'apporter jusqu'à la troupe de chasseurs le bruit d'un aboi lointain.

— Ce sont quelques-uns de nos chiens qui rabâchent, dit un novice.

— Point du tout, point du tout, dit l'évêque ; ce sont des chiens qui chassent, pardieu ! bel et bien.

Les piqueurs écoutèrent, se regardèrent et échangèrent un signe.

— Eh bien ! qu'est-ce ? demanda l'évêque.

— Ce sont, en effet, des chiens, non pas qui rabâchent, mais qui sont en pleine voie.

— À qui ces chiens ? demanda le prince-évêque, pâlissant de colère.

Tout le monde se tut.

— Morbleu ! continua-t-il, voyant qu'on ne lui répondait pas, je voudrais bien savoir qui se permet de chasser sur mes apanages.

— D'ailleurs, nous verrons bien, continua l'évêque, où le cerf a passé les chiens passeront.

Puis, comme il se faisait un mouvement parmi les gardes forestiers, et que l'un d'entre eux, justement un des amis de mon grand-père, s'apprêtait pour rentrer dans le bois :

— Que personne ne bouge ! dit le prince-évêque en fronçant le sourcil.

Personne ne bougea.

On attendit..

— Vous avez déjà deviné, n'est-ce pas, messieurs, dit l'aubergiste en s'interrompant, que ces chiens qui chassaient le dix-cors dont les chiens du prince-évêque avaient perdu la piste, étaient les chiens de mon grand-père ?

— Notre intelligence va jusque-là, répondit Hetzel. Continuez, mon cher ami.

Et l'aubergiste continua.

Chapitre 3

L'aubergiste continua ainsi :
— Disons quelques mots des chiens de mon grand-père, qui vont jouer un si grand rôle dans l'histoire que j'ai l'honneur de vous raconter.

C'étaient d'admirables chiens, de magnifiques bêtes, dont chacune valait son pesant d'or, au manteau d'un noir de jais, au poitrail et au ventre couleur de feu, au poil sec et dur comme celui d'un loup, à la patte longue, mince et sèche ; des chiens qui chassaient un animal, lièvre, daim ou cerf, huit ou dix heures de suite, qui, par un bon temps, ne faisaient jamais un défaut, et qui, quand la voie était fraîche, eussent tenu tous les quatre sur cette table.

Enfin, des merveilles de chiens, comme je vous en souhaiterais, messieurs, si l'on en rencontrait encore comme ceux-là.

Bientôt ils apparurent, et, sans le moins du monde s'embarrasser de l'évêque, de sa compagnie et de sa meute, ils sautèrent du taillis dans le chemin, flairèrent la place où le cerf avait posé ses pieds et s'enfoncèrent dans le taillis opposé en redoublant leurs abois.

— À qui ces houzets ? s'écria monseigneur.

Les gardes se turent comme s'ils ne connaissaient ni les chiens ni le maître.

Par malheur, Thomas Pichet était là.

Il pensa que le moment était bon de satisfaire sa rancune contre mon grand-père, tout en faisant sa cour à monseigneur.

— À Jérôme Palan, l'apothicaire de Theux, monseigneur, répondit-il.

— Qu'on tue les chiens, dit le prince-évêque, et que l'on garrotte le maître !

L'ordre était précis ; il n'y avait pas deux façons de le comprendre.

— Bon, dit Pichet à ses camarades, chargez-vous du maître, moi, je me charge des chiens.

Quoique cela fit gros cœur aux braves forestiers d'arrêter Jérôme Palan, ils préférèrent la mission que leur déférait Thomas Pichet à celle qu'il se réservait à lui-même.

Et, en effet, pas un qui ne sût que mon grand-père garderait une bien autre rancune à celui qui tirerait sur ses chiens qu'à ceux qui l'arrêteraient et qui même tireraient sur lui.

Ils tournèrent donc les talons et s'enfoncèrent dans le taillis à droite, tandis que Thomas Pichet, s'enfonçant dans une haie à gauche, partait à toutes jambes dans la direction qu'avaient suivie les chiens de son ennemi.

Les gardes se consultèrent un instant lorsqu'ils furent hors de la portée de la vue du prince-évêque.

Ils étaient cinq en tout.

Trois qui étaient célibataires.

Deux qui étaient mariés.

Les trois garçons furent d'avis de prévenir mon grand-père au lieu de l'arrêter. Mon grand-père, prévenu, gagnerait au pied, et ils diraient qu'ils ne l'avaient pas vu, et que sans doute les chiens s'étaient échappés du chenil et chassaient seuls.

Mais les deux hommes mariés secouèrent la tête.

— Eh bien, quoi ? dirent les autres.

— Que le prince-évêque sache cela, et nous perdons nos places, en supposant même qu'il ne nous arrive pas pis que cela.

— Mieux vaut s'exposer à perdre sa place et même à aller en prison, répondirent les gardes célibataires, que de dénoncer un bon camarade comme Jérôme Palan.

— Nous avons femme et enfants, objectèrent les hommes mariés.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Le salut de la femme et des enfants passe avant celui des étrangers..

Malgré la bonne volonté des trois célibataires, la raison des hommes mariés l'emporta donc.

Mon grand-père, une fois cette résolution prise, ne fut pas difficile à rejoindre, car il avait l'habitude de toujours suivre ses chiens, trouvant, disait-il, plus d'occasions de tirer en agissant de la sorte, qu'en prenant les devants.

Les gardes n'avaient pas fait trois cents pas, qu'ils se trouvèrent nez à nez avec lui, et force leur fut, à leur grand regret, cé-

libataires comme hommes mariés, de l'empoigner, de le désarmer, de le garrotter et de l'entraîner du côté de Liège.

Pendant ce temps, Thomas Pichet courait comme un homme à qui le diable souffle un mauvais conseil.

Lui, tout au contraire de Jérôme Palan, avait résolu de prendre les devants. Guidé par la voix des chiens, il était allé se poster, en conséquence, sur le versant d'un petit monticule surmonté d'un moulin.

C'était une passée bien connue. D'ailleurs, il reconnut sur la terre la trace toute fraîche du cerf ; il n'y avait pas de doute que les chiens ne suivissent le même chemin.

Il s'abaissa derrière une haie.

À la voix rapprochée des chiens, Thomas comprit qu'il était temps. Ils commençaient à malmener le dix-cors, tout dix-cors qu'il était, et il était probable qu'avant une heure ils l'eussent forcé.

Les voix s'approchaient toujours. Jamais, à l'affût d'un gibier quelconque, le cœur n'avait battu à Thomas Pichet comme il lui battait en ce moment.

Les chiens parurent.

Thomas ajusta celui qui tenait la tête, et fit feu.

Du premier coup, il abattit Flambeau.

Du second, Ramette.

Flambeau était le meilleur des chiens de mon grand-père, Ramette était la lice.

Les deux autres étaient deux chiens, Ramoneau et Spiron.

Thomas avait méchamment tué la chienne, de préférence à tout autre, pour que mon grand-père ne pût plus jamais avoir de la même race.

Ce bel exploit consommé, Thomas laissa Flambeau et Ramette gisant sur le sol, et tandis que Ramoneau et Spiron continuaient de chasser le cerf, il regagna sa demeure.

Les autres gardes, comme nous l'avons dit, avaient arrêté mon grand-père et le conduisaient à Liège, où étaient les prisons seigneuriales, et, chemin faisant, ils causaient non pas comme un prisonnier avec ses gendarmes, mais comme de bons amis qui regagneraient la ville après une promenade dans les bois.

Au reste, mon grand-père semblait complètement oublieux de sa situation personnelle et, chemin faisant, il ne se préoccupait que de ses chiens et du cerf qu'ils chassaient.

— C'était, par ma foi ! un bel animal, disait-il au garde Jonas Deshayes qui marchait à sa gauche, une noble tête et bien faite, je vous le dis, pour tenter un chasseur.

— Oui, mais plût au ciel qu'elle vous eût tenté un autre jour qu'aujourd'hui, monsieur Palan ! répondit Jonas. Comment diable êtes-vous donc venu vous fourrer dans la gueule du loup ? N'avez-vous donc pas entendu nos chiens qui chassaient ?

— Bon ! dit mon grand-père, ils chassaient si mal, vos malheureux briquets, que je les ai pris pour des chiens de bergers ralliant un troupeau. Écoutez, écoutez. À la bonne heure ! voilà ce qui s'appelle chasser !

Et mon grand-père écoutait avec ravissement le bruit de ses chiens, qui menaient le cerf que c'était merveille.

— Voyons, franchement, comment cela s'est-il fait ? demanda le garde de droite, qui se nommait Luc Thévelin.

— Vous voulez le savoir ? demanda mon grand-père.

— Oui, répondirent les gardes, cela nous fera plaisir.

— Eh bien ! voilà les faits. Mes chiens menaient un lièvre ; moi, je l'attendais blotti dans un fossé. Tout à coup, je vois venir votre dix-cors ; à cent pas de moi, il entre dans le taillis. Dix minutes après, je l'en vois sortir chassant devant lui à grands coups d'andouillers un pauvre daguet qu'il forçait de se donner à sa place à vos chiens. C'était un vieux rusé, comme vous voyez, que votre dix-cors. Pendant que le daguet allait se faire chasser à sa place, lui allait prendre la sienne à la reposée. Ma foi ! cela m'a semblé amusant de ne pas laisser jouir ce drôle-là du fruit de sa ruse. J'ai été enlever mes chiens et je les ai mis sur sa piste. Ah ! eux n'ont pas fait fausse voie comme les vôtres. Il est vrai que Flambeau tenait la tête. Sais-tu, Thévelin, qu'il y a trois heures qu'ils le chassent ? Tiens, les entends-tu, les entends-tu ? Quelle gorge !

— Pardieu ! dit Jonas, c'est connu que ce sont les meilleurs chiens du pays ; mais c'est égal, voilà une affaire qui va vous les manger, monsieur Palan. Mauvaise affaire ! mauvaise affaire !

Mais mon grand-père n'écoutait pas Jonas Deshayes, il écoutait ses chiens.

— Oh ! ils ne le lâcheront que quand il sera forcé. Les entends-tu, Jonas ? les entends-tu, Luc ? Ils sont sur Royaumont. Bravo,

Flambeau, bravo, Ramette ! bravo, Ramoneau ! bravo, Spiron ! Tayaut ! tayaut !

Et mon grand-père, oubliant qu'il était prisonnier, se frottait les mains en sifflant de toute la vigueur de ses poumons son plus joyeux bien-aller.

Dans ce moment-là, on entendit deux coups de fusil.

— Tiens, dit mon grand-père, voilà vos chasseurs qui n'ont pas la patience d'attendre l'hallali et qui envoient du plomb au dix-cors.

Puis, comme on continuait d'entendre aboyer les chiens :

— Ah çà ! dit mon grand-père, quelle est donc la mazette qui vient de tirer et qui a manqué un pareil animal ? Je lui conseille de tirer la première fois sur un éléphant.

Les gardes se regardèrent avec inquiétude, car eux se doutaient d'où venaient les deux coups de fusil.

Tout à coup la figure de mon grand-père changea d'expression et devint soucieuse.

— Luc, Jonas ! s'écria-t-il en s'adressant à ses deux voisins, combien entendez-vous de chiens ?

— Je ne sais, répondirent-ils ensemble.

— Attendez donc, attendez donc, fit-il en les arrêtant, je n'en entends plus que deux, moi, Ramoneau et Spiron. Où est donc Flambeau ? Où est donc Ramette ? Oh ! oh !

— Vous les confondez les uns avec les autres, maître Jérôme, dirent les deux gardes.

— Moi ? allons donc ! Je connais la voix de mes chiens comme un amoureux celle de ses maîtresses. Mordieu ! je le répète, il n'y a plus sur le cerf que Ramoneau et Spiron. Serait-il arrivé quelque chose aux deux autres ?

— Allons donc ! maître Jérôme, reprit Jonas, que voulez-vous qu'il leur soit arrivé, à vos chiens ? Vous êtes un grand enfant de dire des choses pareilles. Flambeau et Ramette ont mis bas, ou bien ont pris change sur quelque lièvre qui les a emportés avec lui après leur avoir sauté à la vue.

— Mes chiens, dit mon grand-père, ne mettent bas que quand je les rappelle, entends-tu, Jonas ? et ils ne prennent pas change sur un lièvre quand ils chassent un cerf, le lièvre leur sautât-il non seulement à la vue, mais aux yeux. Bien sûr, il leur est arrivé quelque chose, et c'est à Ramette et à Flambeau encore !

Et mon pauvre grand-père, un instant auparavant si joyeux, se sentit tout prêt à pleurer.

De dix en dix pas, il s'arrêtait et écoutait. Puis, toujours plus désolé :

— Il n'y a plus, vous avez beau dire, que Spiron et Ramoneau ! s'écriait-il. Que sont devenus les autres, que sont-ils devenus ? je vous le demande.

Ses amis les gardes le réconfortaient de leur mieux et essayaient de lui persuader que les deux chiens, ne se sentant plus appuyés, avaient regagné la maison. Mais lui ne se donnait plus même la peine de répondre.

Il se contentait de secouer la tête en disant avec de gros soupirs :

— Je vous dis qu'il leur est arrivé malheur, je vous le dis.

Ce fut ainsi que se fit le trajet de Franchimont à Liège, où les gardes de monseigneur le prince-évêque remirent leur prisonnier entre les mains de la maréchaussée.

On jeta mon pauvre grand-père dans une cellule de huit pieds carrés, située dans la partie du palais qui servait de prison.

La porte se referma sur lui avec un grand bruit de verrous ; mais l'horreur de ce gîte lui eût été bien indifférente s'il eût été rassuré sur le sort de Flambeau et de Ramette.

q

Chapitre 4

Le lendemain, tout en pensant encore à ses deux chiens favoris, Jérôme Palan ne tarda pas à sentir tout le poids de son infortune personnelle, et comme il n'avait pas la foi qui donne la résignation, il ne tarda point à y succomber.

Accoutumé à la vie active, habitué au grand air des montagnes, à l'exercice quotidien, à la vie joyeuse et en communauté, il ne put résister à l'isolement de la claustration.

En vain montait-il sur son escabeau, en vain se suspendait-il aux barreaux de sa prison pour humer au passage une bouffée de l'air que le vent lui apportait des Ardennes ; en vain cherchait-il à l'horizon perdu dans la brume, bien loin au-delà de la Meuse, qui se déroulait autour de la ville comme un immense ruban d'argent, ses chers bois de Theux ; en vain s'y transportait-il en ima-

gination ; en vain retrouvait-il dans ses souvenirs leurs fraîches senteurs, leurs cascatelles de lumière perçant le feuillage, les bruits confus des branches agitées par la brise et murmurant dans la nuit, bientôt la sombre réalité souillait sur ses songes dorés et les chassait comme le vent chasse les feuilles d'automne, et mon grand-père se retrouvant tout à coup dans sa chambre froide et nue, aux murs humides et gris, se désespérait et se lamentait.

Il se désespéra et se lamenta si bien qu'il tomba malade.

Un médecin reçut l'autorisation de le venir visiter.

Par esprit de corps, ce médecin s'intéressa naturellement à un apothicaire.

Il exagéra l'intensité de la maladie et lui fit donner un cachot moins triste que le premier, une nourriture plus abondante que celle qu'il avait eue jusque-là ; et comme mon grand-père s'ennuyait beaucoup, il lui promit de lui apporter des livres clandestinement.

En même temps il entreprit des démarches pour obtenir du prince-évêque que mon grand-père en fût quitte pour une forte amende, et fût, l'amende payée, rendu à la liberté.

Comme, d'après les sollicitations de ma grand-mère, le bourgmestre et les échevins de la ville de Theux avaient présenté la même requête à monseigneur, au bout d'un mois de captivité mon grand-père apprit de son ami le médecin que, moyennant la somme de deux mille florins, il serait libre incessamment.

Une lettre fut promptement écrite à ma grand-mère pour lui apprendre cette heureuse nouvelle et lui enjoindre d'apporter

cette somme, qui faisait à peu près le total des économies du ménage.

La lettre disait dans un post-scriptum,que plus tôt ma grand-mère viendrait, plus tôt son mari serait libre.

Ma grand-mère répondit par un exprès que le lendemain, à deux heures, elle serait au palais épiscopal.

Cette bonne nouvelle rendit mon grand-père si joyeux, qu'il ne put fermer l'œil de la nuit.

Il allait donc revoir sa maison, retrouver son grand fauteuil au coin de l'âtre, son fusil pendu à la cheminée, ce bon fusil avec lequel il était si rare qu'il manquât son coup ; il allait entendre saluer sa bienvenue par les jappements joyeux de ses chiens que, dans ce moment, il comptait bien retrouver tous les quatre, se rangeant à l'avis de Luc et de Jonas, pensant comme eux qu'ils avaient peut-être bien pris le change, en disant, pour se consoler de leur faute, comme ce président du tribunal de Toulouse au roi Louis XV : Il n'y a si bon cheval qui ne choppe ;enfin, il songeait aussi, et ce n'était pas sa moindre joie, qu'il allait pouvoir embrasser sa femme et ses enfants.

Mais, si riantes que fussent ses idées, elles n'empêchaient pas que mon grand-père ne trouvât le temps horriblement long ; aussi, pour l'abréger, eut-il la fatale idée de sortir de leur cachette un des livres que le médecin lui avait prêtés et ayant allumé sa petite lampe, il se mit à lire.

Le malheur voulut, si intéressant que fût le livre que mon grand-père lisait, qu'il s'endormit dessus, et cela si profondément, qu'un guichetier, ayant vu de la lumière dans la cellule du

prisonnier, put entrer et lui enlever tout doucement, et sans qu'il se réveillât, le volume des mains.

Le guichetier ne savait point lire, et ce fut un malheur de plus.

Il porta le livre au trésorier de monseigneur le prince-évêque, qui avait l'intendance du palais.

Le trésorier trouva le cas grave.

Il remit le volume à monseigneur le prince-évêque, qui, sur la seule inspection du titre, jeta le livre au feu et décida immédiatement que l'apothicaire de Theux payerait double amende, c'est-à-dire l'une pour son délit de chasse, et l'autre pour ses lectures antichrétiennes.

Ce n'était plus seulement le sacrifice de sa petite fortune qui était exigé de mon grand-père, c'était celui de sa profession, car, pour réaliser la somme de quatre mille florins, il fallut vendre la pharmacie.

Cela prit du temps.

Pendant ce temps, mon grand-père restait toujours en prison.

Enfin, ma grand-mère, étant parvenue à réaliser cette vente et à en toucher le prix, vint délivrer le pauvre prisonnier, qui, bien qu'il sût à quelle condition la liberté allait lui être rendue, ne l'en trouva pas moins longue à venir, quoique avec elle, et par la main, elle amenât sa ruine complète.

Et mon grand-père était d'autant plus pressé de sortir, que, depuis qu'il avait été pris en flagrant délit de lecture irréligieuse, il avait été réintégré dans son ancien cachot.

Un jour les verrous de la triste prison grincèrent, la porte massive roula sur ses gonds, et ma grand-mère se laissa tomber dans les bras de son mari.

— Enfin ! enfin ! te voilà donc libre, mon pauvre Jérôme ! criat-elle, en couvrant de baisers le visage amaigri de son mari ; tu es libre ! il est vrai que nous sommes ruinés, sans ressource.

— Bah ! répondit mon grand-père tout joyeux, si nous sommes ruinés, je suis libre : je travaillerai, sois tranquille, femme ; et cette fortune que j'ai détruite, eh bien ! je la reconstruirai. Mais hâtons-nous de sortir d'ici, femme, car j'y étouffe.

On compta les espèces au trésorier de monseigneur.

Pendant tout le temps que dura l'opération, Jérôme Palan ne put s'empêcher de le regarder de travers.

Puis il écouta, en frémissant intérieurement de rage, la petite mercuriale dont l'abbé jugea à propos d'accompagner le reçu de l'amende, et une fois ce récépissé entre les mains, prenant le bras de ma grand-mère, il se hâta de sortir de la prison et de quitter la ville.

Chemin faisant, ma grand-mère, sans adresser aucun reproche à son mari, parla beaucoup du dénuement dans lequel allaient se trouver leurs enfants.

Il était facile de voir qu'elle désirait que mon grand-père entrât chez lui bien pénétré de la gravité de la situation et songeât à ne plus donner à un exercice aussi coûteux que la chasse une si large part de sa vie.

Mais mon grand-père, à mesure qu'il se rapprochait de Theux, était de moins en moins à ce que disait sa femme, et, tout préoccupé d'une pensée incessante, semblait écouter à peine.

En humant l'air de la rue, auquel avait succédé bientôt celui de la campagne, il avait repris les inquiétudes qu'il avait laissées au seuil de la prison.

C'est-à-dire qu'il tremblait de nouveau qu'il ne fût arrivé quelque chose de fâcheux aux deux chiens qu'il avait cessé d'entendre le jour où les forestiers l'emmenaient captif dans les cachots de Liège.

Et cependant, si inquiet qu'il fût, pas une fois il ne demanda à sa femme des nouvelles de ses chiens.

Seulement, en rentrant au logis, il ne jeta pas un seul coup d'œil sur sa pharmacie vide et sur son laboratoire désert qui, dans quelques jours, après avoir été, de père en fils, plus de cent ans dans la famille, allaient passer aux mains d'un étranger.

Il embrassa ses deux petits enfants, qu'il trouva sur son chemin l'attendant.

Puis, après les avoir arrachés de son cou, où ils s'étaient jetés, il courut droit à son chenil.

Quelques instants après, il rentrait l'œil hagard, les traits bouleversés, le visage pâle comme celui d'un mort.

— Mes chiens ! cria-t-il, où sont mes chiens ?

— Quels chiens ? demanda ma grand-mère toute tremblante.

— Flambeau et Ramette, pardieu !

— Mais ne sais-tu donc pas ?… hasarda ma grand-mère.

— Réponds ! où sont-ils ? les as-tu vendus pour grossir l'escarcelle de ce maudit évêque ? Sont-ils morts ? réponds !

Mon père, c'était l'enfant gâté, répondit pour ma grand-mère, que la colère de son mari rendait muette de terreur et de désespoir :

— Ils sont morts, papa.

— Morts ! et comment ?

— Ils ont été tués.

Mon père aimait beaucoup Flambeau, avec lequel il jouait d'habitude, de sorte que ce fut en pleurant à chaudes larmes qu'il apprit à mon grand-père la mort de son bon ami.

— Ah ! ils sont morts ! ah ! ils sont tués ! dit mon grand-père en attirant l'enfant sur ses genoux et en le baisant au front.

— Oui, papa, répéta l'enfant, en éclatant en sanglots.

— Mais comment sont-ils morts, mon petit ami ? qui les a tués ?

L'enfant se taisait.

— Voyons, qui ? s'écria mon grand-père, qui commençait à s'emporter, et qui jusque-là avait à grand-peine conservé une apparence de sang-froid.

— Mon Dieu ! mon pauvre homme, hasarda alors ma grand-mère, je croyais que tu savais que monseigneur avait ordonné qu'on tuât tes chiens.

Mon grand-père devint livide.

— Il a ordonné cela ? dit-il.

— Oui.

— Et qui a osé obéir ?

Tout à coup un éclair passa dans son esprit.

— Il n'y a qu'un homme, dit-il, il n'y en a qu'un au monde qui ait pu commettre une si méchante action.

— Oh ! il le regrette bien, va !

— Ainsi, interrompit mon grand-père, c'est Thomas Pichet ?

— Depuis ce temps, tout le monde dans le bourg, continua ma grand-mère, se détourne de lui comme d'un pestiféré.

— Ah ! l'évêque, je ne sais pas qui me vengera de lui ! s'écria mon grand-père ; mais, quant à Thomas Pichet, c'est moi qui lui réglerai son compte, aussi vrai que je ne crois pas en Dieu !

Ma grand-mère frissonna de la tête aux pieds, encore moins de la menace que du blasphème.

— Oh ! mon homme, mon pauvre ami, mon cher Jérôme, ne dis pas de pareilles choses, je t'en prie, si tu ne veux pas te faire maudire, toi, ta femme et tes enfants !

Mais mon grand-père ne répondit point.

Il s'assit tout pensif à sa place ordinaire.

Il soupa sans demander un seul détail sur un événement qui cependant avait paru lui être bien sensible.

Jamais il n'en reparla depuis.

Dès le lendemain, comme il l'avais promis à sa femme, il se mit à chercher de l'ouvrage.

Or, comme je vous l'ai déjà dit, mon grand-père était un homme très savant ; il n'eut pas de peine à en trouver.

La société Leviez, de Spa, lui confia ses comptes à régler, et comme elle payait largement, l'aisance commença peu à peu de rentrer dans la maison.

q

Chapitre 5

Mais le caractère de mon grand-père était bien changé. Autant il était autrefois gai et insouciant, autant il était devenu triste et morose. Il ne riait jamais, lui, le joyeux rieur ; il ne parlait plus, lui, le conteur interminable ; il rudoyait mon père, lui qui n'avait jamais eu un mot désagréable, même pour un enfant étranger.

Ce n'était point tout. Parfois, et sans aucune raison, il s'emportait en paroles violentes et amères contre l'humanité en général et contre ses voisins en particulier.

Aussi, ceux-ci peu à peu se retirèrent-ils de lui, sans que mon grand-père dît un mot, fit un signe pour les retenir.

Quant à son irréligion, elle avait grandi encore.

Autrefois elle ne se manifestait guère que par des plaisanteries, par les couplets qu'il chantait à ses soirées de chasse ; il trin-

quait alors volontiers avec le curé de Theux, et faisait même enrager ma grand-mère, lui disant que c'étaient les beaux yeux de la nièce du pasteur qui l'attiraient au presbytère.

Mais, après sa sortie de prison, il cessa même de saluer M. le doyen.

La vue d'une soutane le mettait en fureur.

S'il passait devant un crucifix et qu'à cause de la chaleur il tînt son chapeau à la main, il le remettait avec affectation sur sa tête, et non seulement il se répandait en invectives contre les ministres du Seigneur, mais encore contre toutes les croyances divines, qu'il attaquait en blasphémant.

Ce qui attristait surtout ma pauvre grand-mère, c'est que comme, depuis son retour à Theux, mon grand-père n'avait pas été une seule fois à la chasse, elle n'avait pas été une seule fois à la messe.

Elle recommandait bien à ses enfants, lorsqu'ils allaient à l'école, ou qu'ils en revenaient, ou qu'ils sortaient simplement jouer, d'entrer à l'église et de prier pour eux, pour elle, et surtout pour leur père.

Les enfants disaient bien qu'ils le faisaient, mais ses inquiétudes n'en étaient pas moins grandes ; ses enfants disaient-ils à Dieu tout ce qu'elle lui eût dit elle-même, si elle eût pu entrer dans son saint temple ?

Il est vrai qu'aussitôt qu'elle était seule à la maison ou dans sa chambre, elle se hâtait de dire au Seigneur toutes les prières qu'elle savait.

Mais ces prières dites ainsi à la maison et à bâtons rompus avaient-elles la valeur qu'elles eussent eue dans une église ?

Aussi ma pauvre grand-mère pleurait-elle sans cesse ; mais elle était forcée de dévorer même ses larmes.

Leur vue, comme celle des robes noires, avait le don d'exaspérer son mari.

— Que me reproches-tu, voyons ? disait-il, quand il la surprenait ainsi. Je travaille, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas cela, mon cher Jérôme, répondait la pauvre femme.

— Tu ne manques de rien, ni tes enfants non plus ?

— Non, Dieu merci ! mais ce n'est pas cela.

— Je ne chasse plus, continuait mon grand-père ; je n'ai pas touché à mon fusil, ni lâché mes chiens depuis mon retour.

— Je le sais, je le sais, disait ma grand-mère ; mais, je le répète, Jérôme, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc, alors, et que veux-tu ? Parle, explique-toi clairement. Tu sais bien que je ne te mangerai pas.

— Eh bien ! répondait la pauvre femme, je voudrais que tu ne te fisses pas des ennemis de tous tes anciens amis ; je voudrais que tu reprisses un peu de ta gaieté d'autrefois, quitte à chasser, non pas tous les jours comme tu faisais, le Seigneur nous en garde ! mais les fêtes et les dimanches ; je voudrais enfin, et cela c'est mon suprême désir, je voudrais que tu ne blasphémasses plus ni Dieu, ni les saints.

— Pour ce qui est de nos amis, répondit mon grand-père, je les oblige en me détournant d'eux, car nul d'entre eux ne se soucie de l'amitié d'un homme pauvre.

— Jérôme !

— Je sais ce que je dis, femme ; quant à ma gaieté, elle a été tuée dans les bois de Franchimont, et rien ne peut la ressusciter.

— Mais… murmura ma grand-mère, et elle n'osa achever.

— Oui, je comprends, dit en s'assombrissant Jérôme Palan, tu veux parler de Dieu et des saints.

— Hélas ! mon bon Jérôme, je vois avec douleur…

– La façon dont je parle d'eux, n'est-ce pas ?

La bonne femme fit de la tête un signe affirmatif.

— Eh bien ! reprit mon grand-père, si la façon dont je parle d'eux les contrarie, qu'ils me le fasse savoir eux-mêmes.

Ma grand-mère frémit de la tête aux pieds.

— Pourtant, se hasarda-t-elle à dire, il en est un dans lequel tu avais toute dévotion, au temps jadis, tu te le rappelles ?

— Non, je ne me le rappelle pas, répondit mon grand-père.

— Saint Hubert.

— Bon ! je l'aimais comme mes amis m'aimaient, à cause des bons dîners dont il était le prétexte ; seulement, dans ces dîners-là, c'était moi qui payais l'écot, et quoique l'on ne manquât jamais de boire à la santé du saint, il a toujours oublié, lui, de demander la carte ; aussi j'ai rompu avec lui comme avec les autres.

Puis, avec un mouvement bien visible d'impatience :

— Tiens, femme, continua-t-il, cessons de plaisanter ; je t'aime, toi et nos enfants, mais je n'ai pas besoin d'aimer autre chose, et, en effet, je n'aimerai que vous. Je travaillerai rudement, et c'est doublement méritant, car je n'en avais pas l'habitude ; je travaillerai pour vous faire la vie douce ; mais écoute-moi, c'est à une condition.

— Laquelle ?

— C'est à condition que tu laisseras ma conscience en repos, et que tu ne me rompras plus la cervelle de tes momeries.

Il n'y avait rien à répondre.

Ma grand-mère connaissait son mari.

Elle soupira et se tut.

Mon grand-père alors prit son fils et sa fille sur ses genoux, et se mit à les faire sauter en imitant le mouvement du cheval.

Ma grand-mère releva la tête et le regarda avec étonnement.

Jamais, depuis six mois, son mari n'avait été de si belle humeur.

— Femme, dit-il, voyant l'étonnement de ma grand-mère, c'est demain dimanche, jour de chasse, comme tu le disais tout à l'heure. Eh bien ! sur ce point du moins, tu me verras suivre tes conseils. Quant à la gaieté, que veux-tu ? faut espérer qu'elle reviendra à son tour.

Et il se frottait les mains.

— Tu vois, tu vois, disait-il, je m'égaye.

Ma grand-mère ne savait point ce que voulait dire cette espèce de surexcitation.

— Tiens, femme, lui dit mon grand-père, donne-moi une goutte de genièvre, il y a longtemps que je n'en ai bu.

Ma grand-mère lui apporta un petit verre pareil à ceux où d'habitude on boit les liqueurs.

— Qu'est-ce que cela ? qu'est-ce que cela ? s'écria mon grand-père ; un verre à vin de Bordeaux ! je veux rattraper le temps perdu.

Et comme sa femme hésitait, il déposa les enfants à terre, se leva et alla chercher le verre, qu'il choisit de la taille qui lui convenait.

Puis il le tendit à sa femme.

Ma grand-mère le lui remplit bord à bord, sur son ordre trois fois réitéré.

— Femme, dit-il, c'est demain dimanche, et de plus, c'est demain le 3 novembre ; par conséquent, c'est demain la Saint-Hubert. Je suis décidé à me conformer entièrement à tes instructions ; en conséquence, je vide ce verre à la santé du saint, à sa gloire éternelle en ce monde et dans l'autre, et nous verrons un peu quel gibier sa reconnaissance nous enverra. Celui-là, femme, quel qu'il soit, nous ne le vendrons pas ; nous le mangerons en famille, n'est-ce pas, les enfants ? Voyons, qu'aimez-vous le mieux, mes mioches ?

— Moi, dit le garçon, je voudrais un lièvre, avec une de ces bonnes sauces au sirop comme maman sait si bien les faire.

— Oh ! oui, oui, papa, dit la petite fille, qui était fort gourmande ; c'est cela, un lièvre au sirop, il y a si longtemps que nous n'en avons mangé !

— Eh bien ! de par le diable ! vous aurez votre lièvre, enfants ! s'écria le grand-père en embrassant les deux mioches, comme il les appelait ; et voilà Liégeois, qui est là-haut, – il montrait son fusil suspendu à la cheminée, – voilà Liégeois, qui saura bien en dénicher un. Tu entends, grand saint Hubert ? un lièvre ! un lièvre ! Il nous faut un lièvre ; les enfants le demandent, et sacrebleu ! j'en rapporterai un, dussé-je aller relancer jusque entre tes deux jambes celui qui y est caché !

En effet, au-dessous du fusil de mon grand-père était un portrait de saint Hubert ayant un lièvre au gîte entre ses jambes.

On comprend que la fin de l'oraison de mon grand-père avait gâté le commencement.

Rentrée dans sa chambre, ma grand-mère se mit à genoux pour réciter sa prière, plus dévotement encore que de coutume.

Mais sans doute l'insolence du blasphème de son mari empêcha le doux murmure qui s'échappait de ses lèvres de monter jusqu'à Dieu.

Le lendemain, fidèle à sa parole, mon grand-père était levé avant le soleil, et, suivi des deux chiens qui lui restaient, c'est-à-dire de Ramoneau et Spiron, il battait la campagne.

Bien qu'on ne fût qu'au 3 novembre, comme aujourd'hui, la terre était couverte de neige.

Les chiens enfonçaient jusqu'au poitrail et ne pouvaient courir.

En outre, comme c'était pendant la nuit précédente que cette neige était tombée, les lièvres n'avaient pas bougé et n'avaient point, par conséquent, laissé de traces.

Mon grand-père alors essaya d'en découvrir au gîte.

Mais quoique d'habitude fort habile à cet exercice, il fit cinq ou six lieues et battit la campagne une partie de la journée sans en apercevoir un seul.

Il rentra donc à la maison le carnier vide.

Il était néanmoins d'assez bonne humeur encore, grâce à ses bonnes dispositions de la veille.

Après souper, il alla renfermer ses chiens, décrocha de nouveau son fusil, embrassa sa femme et ses deux enfants.

— Que vas-tu donc faire, Jérôme ? lui demanda ma grand-mère tout étonnée.

— Ce que je vais faire ?

— Oui, je te le demande.

— Aller à l'affût, femme, n'ai-je pas promis un lièvre aux enfants ?

— Tu le tueras dimanche prochain, Jérôme.

— Je le leur ai promis pour aujourd'hui et non pas pour dimanche prochain, femme. Eh bien ! ce serait joli que je leur manquasse de parole, n'est-ce pas, les petiots ?

Les enfants lui sautèrent au cou en criant :

— Oh ! oui, papa, un lièvre ! un lièvre !

— Un lièvre gros comme Ramoneau, ajouta le garçon en riant.

— Un lièvre gros comme l'ânon de Simone, amplifia la petite fille en riant plus fort.

— Soyez tranquilles, dit Jérôme en les embrassant tendrement, vous aurez votre lièvre : ils vont remuer ce soir, les drôles ! et, au clair de la lune, je les verrai sur la neige, gros comme des éléphants.

Et mon grand-père sortit, le fusil sur l'épaule.

Il sifflait en sortant ce même bien-aller qu'il sifflait le jour où Thomas Pichet lui tua ses chiens.

q

Chapitre 6

Mon grand-père prit le chemin de Remouchamps.
Comme il pensait que, la neige persistant, les lièvres descendraient dans les bas-fonds, il alla se poster entre la vallée qui s'étend de Remouchamps à Sprimont.

Arrivé à un carrefour, il s'arrêta.

La place était bien choisie.

Aujourd'hui un chasseur ne s'y posterait pas, attendu qu'il y a une croix.

Mais à cette époque il n'y avait encore que des buissons.

Il était là depuis un quart d'heure à peu près, et neuf heures venaient de sonner, lorsqu'il entendit, venant dans la direction d'Aywaille à Louveignez, une voix qui chantait un refrain bachique.

— Ah ! diable ! fit mon grand-père, voilà un drôle qui va effaroucher le lièvre, en supposant qu'il y en ait un dans les environs.

La voix se rapprochait de plus en plus.

Le bruit de la neige qui craquait sous les pas du chanteur arriva bientôt distinctement à l'oreille de mon grand-père, qui ne bougea point de sa cachette.

La lune était dans son plein.

La réverbération de la neige qui couvrait la terre en redoublait l'éclat.

Aussi mon grand-père reconnut-il facilement l'homme qui venait à lui.

C'était Thomas Pichet.

Il était allé faire la veillée chez le magister d'Aywaille et rentrait à Franchimont. Le magister d'Aywaille était le beau-père de Thomas Pichet.

Tant que Jérôme Palan douta encore que ce fût Thomas Pichet qui s'avançait vers lui, il retint son haleine, perçant du regard l'obscurité de la nuit.

Mais lorsqu'il fut bien certain que c'était l'assassin de Flambeau et de Ramette qui allait passer dans ce carrefour près duquel il était embusqué, son cœur battit à lui briser les côtes, son regard commença de se troubler, et il serra convulsivement de ses doigts crispés le canon et le bois de son fusil.

Cependant, au fond, mon grand-père n'était point méchant, et n'avait point le cœur au mal.

Il était donc décidé à laisser passer Thomas Pichet, si Thomas Pichet passait sans rien dire.

Thomas Pichet passa sans rien dire.

Il n'avait pas même aperçu mon grand-père.

Mais le malheur voulut qu'il prît pour s'en aller le même chemin que mon grand-père avait pris pour venir.

Or, il vit les pas de mon grand-père marqués sur la neige.

La trace était fraîche.

Il ne l'avait pas vue de l'autre côté du carrefour.

Il se retourna, aperçut les buissons, et soupçonna un affûteur d'être caché dans ces buissons.

Il en résulta que, désirant savoir quel était cet affûteur, il revint sur ses pas.

En revenant sur ses pas, il revenait sur mon grand-père.

Celui-ci se sentit découvert.

Ne voulant pas donner à son ennemi la satisfaction de le prendre dans sa cachette, il se dressa tout debout.

Thomas Pichet n'avait aucunement pensé à lui.

Mais, du premier coup d'œil, il vit bien à qui il avait affaire.

Alors, agité sans doute par le remords de la méchante action qu'il avait commise, il sembla tout déconcerté.

— Eh bien ! monsieur Palan, dit-il d'une voix presque caressante, nous voilà donc à l'affût ?

Mon grand-père ne répondit pas.

Seulement, il s'essuya le front avec sa manche.

La sueur lui coulait du front.

— J'aime mieux que vous y soyez que moi, continua Thomas Pichet, car la bise est aigre cette nuit à roussir le cuir d'un loup.

— Passez au large ! cria mon grand-père pour toute réponse.

— Comment ! passez au large ? demanda Thomas Pichet. Et pourquoi dois-je passer au large, et de quel droit me l'ordonnez-vous ?

— Passe au large, te dis-je ! répéta mon grand-père en frappant la terre de la crosse de son fusil ; je te dis de passer au large !

— Oui, reprit Thomas, que je passe au large ! Je comprends, je dois passer au large parce que je vous trouve en contravention en

vous mettant à l'affût, en faisant le métier de braconnier, en chassant dans la neige.

— Encore une fois, s'écria mon grand-père, passe au large, Thomas Pichet ! C'est un conseil que je te donne, passe au large !

Celui-ci hésita un instant.

Mais sans doute il eut honte de céder.

— Eh bien ! non, dit-il, je n'y passerai pas ! Quand je vous ai reconnu, j'ai été sur le point de m'éloigner, attendu que depuis votre prison vous êtes toqué, à ce que l'on assure, et qu'aux fous comme aux enfants, il faut bien leur passer quelque chose. Mais puisque vous le prenez sur ce ton, je vous arrêterai, monsieur Jérôme Palan, et vous montrerai une seconde fois que je sais faire mon devoir.

Et il marcha droit sur mon grand-père.

— Par le diable ! Thomas, ne fais pas un pas de plus ! Thomas, ne me tente pas ! s'écria mon grand-père d'une voix fiévreuse.

— Bon ! tu crois me faire peur, Jérôme Palan, dit Thomas en secouant la tête, mais je ne suis point si facile à effrayer que cela !

— Pas un pas de plus, je te dis ! s'écria mon grand-père d'une voix qui devenait de plus en plus menaçante ; il y a déjà du sang entre nous, prends garde ou la neige boira le tien comme la terre a bu celui de mes pauvres chiens !

— Des menaces ! s'écria le garde ; c'est par des menaces que tu crois m'arrêter !... Oh ! oh ! oh ! il faut autre chose que des menaces et un autre homme que toi pour cela, mon bel ami.

Et faisant tournoyer son bâton sur sa tête, il avança sur mon grand-père.

— Tu le veux ! tu le veux donc ? dit celui-ci, eh bien ! que le sang qui va couler retombe sur celui de nous deux qui sera véritablement coupable !

Et portant rapidement son fusil à son épaule, il fit feu des deux coups à la fois.

Les deux coups n'en firent qu'un seul.

Et encore l'explosion fut-elle si faible, que mon grand-père qui, en ce moment, ne réfléchissait pas que la neige avait la propriété d'amortir complètement les sons, crut que l'amorce seulement avait brûlé.

Il saisit donc son fusil par le canon pour s'en faire une massue et recevoir son ennemi.

Tout à coup, il le vit lâcher son bâton, battre l'air de ses mains, pivoter sur lui-même, et tomber la face dans la neige.

Son premier mouvement fut de courir à lui.

Thomas Pichet était mort !

Il était mort sans pousser une plainte.

La double charge lui avait traversé la poitrine.

Mon grand-père resta quelques instants debout, muet, immobile à côté de cet homme, dont en une seconde il venait de faire un cadavre.

Il pensa alors que Thomas Pichet avait une femme et des enfants qui attendaient son retour.

Il les voyait anxieux, courant au moindre bruit vers la porte, et devant l'immense douleur qu'il prévoyait pour ces innocents, il sentait la haine qu'il avait eue pour Thomas vivant s'effacer et disparaître.

Alors il lui sembla qu'une simple manifestation de sa volonté serait suffisante pour rendre Thomas à la vie, puisque c'était lui qui l'en avait privé.

— Allons ! Thomas, lui dit-il, allons, Thomas, relève-toi !

Il va sans dire que non seulement le cadavre ne se releva point, mais encore ne répondit point une parole.

— Mais relève-toi donc ! dit mon grand-père.

Et il se baissa pour le prendre par-dessous les épaules et l'aider à se relever.

Seulement alors, le sang qui s'échappait de la poitrine du garde, et qui, teignant la neige autour de lui, entourait le corps d'une auréole rougeâtre, seulement alors, ce sang, dis-je, ramena mon grand-père à l'effroyable réalité.

Il pensa à sa femme à lui, à ses enfants, et pour eux, pour ne pas faire deux femmes veuves et quatre orphelins, il désira de vivre.

Mais pour vivre, il fallait dérober à tous les yeux ce cadavre, qui allait attirer sur lui la vengeance des hommes.

Il prit sa course du côté de Theux.

Il longea les haies de la ville, entra dans son jardin en escaladant une muraille, et, sans réveiller personne, après avoir mis son fusil en bandoulière, prit une pioche et une pelle et revint à grands pas vers le carrefour.

En s'approchant du théâtre du meurtre, il tremblait comme si, à côté du cadavre, il devait trouver le juge et le bourreau.

Quand il ne fut plus qu'à une centaine de pas, la lune, qui depuis quelques instants était voilée, se dégagea des nuages bas et sombres dans lesquels elle était ensevelie, et éclaira vivement le tapis blanc qui couvrait la campagne.

Tout était muet, désert, désolé.

Alors mon grand-père, tout frissonnant, ramena son regard sur le carrefour.

À l'endroit qu'il ne connaissait que trop bien, une forme noire se détachait sur le sol.

C'était le cadavre de Thomas Pichet.

q

Chapitre 7

Or, chose inouïe, chose incompréhensible, chose inexplicable, continua l'aubergiste, sur cette masse noire, sur ce cadavre, un objet, un être inanimé, un quadrupède semblait être assis et reposer.

Le pauvre Jérôme Palan était inondé d'une sueur froide.

Ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Il se disait à lui-même qu'il était le jouet de son imagination, la dupe d'une hallucination quelconque ; il voulait continuer sa route.

Ses pieds semblaient attachés à la terre.

Cependant les moments étaient précieux.

Pendant cette nuit de la Saint-Hubert, où abondent les réunions de chasseurs, quelqu'un de ces chasseurs pouvait passer et découvrir le cadavre.

Jérôme Palan fit donc un effort surhumain.

Il rassembla tout son courage pour surmonter la terreur qui l'accablait, et fit quelques pas en avant, chancelant comme un homme ivre.

Mais quand il ne fut plus qu'à cinq ou six enjambées du cadavre, les formes confuses de l'objet qu'il apercevait grimpé sur ce corps devinrent plus distinctes.

À ces longues oreilles oscillantes, à ces pattes de devant plus courtes que celles de derrière, il reconnut que c'était un lièvre.

Seulement, ce qui faisait hésiter sa vieille expérience de chasseur, c'est que, non seulement l'animal, qui appartenait à la race des êtres les plus craintifs de la terre, paraissait n'avoir peur ni du mort ni du vivant, mais encore paraissait avoir trois ou quatre fois la taille d'un lièvre ordinaire.

Un vague souvenir lui passa dans l'esprit.

Le petit garçon lui avait dit de lui rapporter un lièvre de la taille de Ramoneau.

La petite fille lui avait dit de lui rapporter un lièvre de la taille de l'ânon de la mère Simone.

Est-ce que, comme dans les contes de fées, le souhait des enfants se trouvait exaucé ?

Tout cela paraissait si absurde à Jérôme Palan, que l'idée lui vint qu'il faisait un rêve, et qu'il se mit à rire.

Mais un écho terrible répondit à ce rire.

C'était le lièvre qui riait de son côté, en se renversant sur ses pattes de derrière, et en se tenant les côtes avec les pattes de devant.

Mon grand-père cessa de rire.

Il se secoua, se regarda, se pinça.

Il était bien éveillé.

Ses yeux se reportèrent sur l'étrange vision.

Elle était toujours présente : contre terre, le cadavre couché ; sur le cadavre, le lièvre ; le lièvre, nous l'avons dit, trois fois gros comme un lièvre ordinaire ; le lièvre couvert d'un pelage presque blanc ; le lièvre avec des yeux qui, dans l'obscurité, brillaient comme des yeux de chat ou de panthère.

Malgré ces apparences surnaturelles, la certitude qu'il n'avait affaire qu'à un animal d'ordinaire fort inoffensif calma la frayeur de mon grand-père.

Il pensa qu'en le voyant plus près de lui, le lièvre prendrait la fuite.

Il s'approcha donc jusqu'à toucher le cadavre.

Le lièvre tint bon.

Mon grand-père touchait du pied le corps de Thomas Pichet.

Le lièvre ne bougeait pas.

Seulement ses yeux miroitaient plus que jamais aux rayons de la lune, et miroitaient de préférence quand ils rencontraient ceux de mon grand-père..

Mon grand-père se mit à tourner autour du cadavre.

Le lièvre pivota sur lui-même et suivit toutes ses évolutions, de façon que mon grand-père ne pût perdre un seul des regards fascinateurs que lançaient ses ardentes prunelles.

Mon grand-père cria, agita les bras, fit des brrrrou, brrrrou ! au bruit desquels, fût-ce l'Alexandre, l'Annibal ou le César des lièvres, aucun n'eût tenu dans son gîte.

Tout fut inutile.

Alors la terreur du misérable assassin fut plus profonde que jamais.

Il voulut se jeter à genoux et prier.

Son pied glissa et il tomba sur ses mains.

Il se redressa et tenta de faire au moins le signe de la croix.

Mais, en approchant ses doigts de son front, il s'aperçut que sa main était rouge de sang.

On ne fait point le signe de la croix avec une main sanglante.

Alors cette bonne pensée de s'humilier devant Dieu l'abandonna.

Une fièvre furieuse s'empara de mon grand-père.

Il jeta loin de lui pelle et pioche.

Il arracha son fusil qu'il avait mis en bandoulière, l'arma, ajusta le lièvre et fit feu.

Des milliers d'étincelles jaillirent de l'acier, mais le coup ne partit point.

Mon grand-père alors se rappela qu'il avait déchargé les deux coups sur Thomas Pichet, et, dans sa terreur, avait oublié de les recharger.

Alors il saisit l'arme par le canon, et, la levant sur le lièvre toujours impassible, il lui assena un coup de crosse à toute volée.

L'animal se contenta de faire un bond de côté.

La masse de bois, tombant sur le cadavre, rendit un son mat et sourd.

Puis le grand lièvre se mit de lui-même à décrire des cercles autour du meurtrier et de la victime.

Ces cercles allaient toujours s'élargissant.

Et, chose bizarre, plus l'animal qui les traçait s'éloignait, plus il semblait grandir aux yeux de mon grand-père, qui, incapable

de supporter plus longtemps de si terribles émotions, s'évanouit près du cadavre.

q

Chapitre 8

Lorsque mon grand-père revint à lui, la neige tombait à flocons épais et serrés.
Il souleva la tête, comme ferait un mort hors de son linceul.
Son premier regard se porta sur le cadavre de Thomas.

La neige qui tombait le couvrait de son blanc suaire. Il avait déjà à peu près disparu, et sous les plis de l'enveloppe on ne faisait plus que deviner à peu près des formes humaines.

Mais, il faut le dire, ce n'était pas dans le cadavre de Thomas Pichet qu'était la plus grande terreur de Jérôme Palan.

C'était dans le grand lièvre blanc.

Par bonheur, il avait disparu.

Mon grand-père, voyant que de ses deux ennemis le plus terrible n'était plus là, se releva comme mû par un ressort.

Il avait déjà renoncé à ensevelir le corps de Thomas.

Il n'en avait plus ni la force ni le courage.

Plus que tout cela, il avait hâte de s'éloigner. S'il restait, le grand lièvre ne pouvait-il pas revenir ?

Il regarda autour de lui, ramassa son fusil, sa pelle et sa pioche, et, chancelant comme un homme ivre, la tête basse, le dos courbé, il reprit le chemin de Theux.

Cette fois, il rentra par la porte, déposa pelle, pioche et fusil dans la cuisine, gagna sa chambre à tâtons, et se fourra dans son lit, où une fièvre horrible le tint éveillé toute la nuit.

Le lendemain, à travers les carreaux, il vit la neige qui continuait de tomber.

La fenêtre donnait sur le jardin.

Au-delà du jardin s'étendait la plaine.

La neige couvrait la terre à plus d'un pied d'épaisseur.

Cela dura ainsi pendant quarante-huit heures.

La neige atteignit trente-six pouces de haut.

Pendant tout ce temps mon grand-père gardait le lit. Il n'avait pas besoin d'inventer un prétexte pour ne pas quitter sa chambre ; et quoique sa fièvre se fût un peu calmée, il était facile de voir qu'il était loin d'être, comme on dit vulgairement, dans son assiette ordinaire.

Cependant, en y réfléchissant, en songeant combien ce qui lui était arrivé rentrait dans les choses impossibles, il avait fini par mettre sa vision de la nuit du meurtre sur le compte de son effroi.

Dès lors, il restait seulement en face de son crime, et, à l'endroit de son crime, je dois dire que la conscience troublée de mon grand-père s'efforçait de lui fournir des excuses.

Puis, tout le servait.

Il se leva et alla à la fenêtre.

Sans la neige qui était tombée, on eût déjà su que Thomas Pichet était mort, et la mort de Thomas Pichet était encore inconnue.

Mon grand-père faisait donc des vœux pour que cette neige providentielle continuât de couvrir la terre.

Mais cependant il comprenait que, si bien servi qu'il fût par cette neige, elle finirait par disparaître un jour ou l'autre.

En attendant, comme il gelait, la neige tenait. On en avait jusqu'au dégel.

Avant le dégel, on ne retrouverait pas le cadavre de Thomas Pichet.

Mon grand-père eut bien l'idée de fuir, mais il se trouvait complètement dépourvu d'argent, et d'ailleurs la misérable existence qu'il eût dû mener à l'étranger, loin de sa femme et de ses enfants, lui faisait encore plus peur que l'échafaud.

Puis, la chose s'était passée dans la nuit, au milieu des champs, par la solitude la plus complète ; le meurtre n'avait eu aucun témoin, le meurtrier en était bien sûr.

Pourquoi le soupçonnerait-on, lui plutôt qu'un autre ?

Selon toute probabilité même, on le soupçonnerait moins ; on l'avait vu sortir dans la matinée du dimanche, et on l'avait vu rentrer à la tombée de la nuit.

Mais personne ne l'avait vu sortir pour la seconde fois ; et, à sa seconde rentrée, personne ne l'avait vu revenir.

Il est vrai qu'il avait eu la fièvre toute la nuit, qu'il avait été malade toute la journée du lundi. Mais parce qu'on est malade, parce qu'on a eu la fièvre, on n'est pas absolument obligé d'avoir assassiné son prochain.

Mon grand-père s'en remit donc au hasard du soin de le soustraire aux conséquences de son crime. Il est bien entendu que le mouvement de faiblesse qui s'était emparé de lui quand il avait voulu prier, quand il avait essayé de faire le signe de la croix, ne s'était jamais représenté. En tout cas, il se prépara une fable pour le cas où les soupçons se porteraient sur lui, et il attendit.

Un jour, en s'éveillant, – le premier regard de mon grand-père, depuis cette nuit terrible, était toujours pour interroger le ciel, un jour, en s'éveillant, il s'aperçut que les nuages étaient bas et sombres.

Il alla à sa fenêtre et l'ouvrit.

Une bouffée d'un air épais et chaud lui vint au visage, puis la pluie se mit à tomber, d'abord fine et serrée, ensuite en gouttes larges et multiples.

C'était le dégel.

Le moment terrible approchait.

Malgré la fable qu'il avait préparée, la perplexité de mon grand-père était si grande que sa fièvre le reprit et que force lui fut de se recoucher.

De temps en temps il se demandait s'il ne ferait pas mieux de devancer l'heure où son crime serait découvert, et d'aller lui-même se dénoncer à la justice.

Le lendemain du jour où le dégel avait commencé, la neige avait presque disparu.

De son lit, mon grand-père voyait la campagne, et ses yeux ne pouvaient s'en détacher.

Or, partout dans la campagne, de larges plaques de terre noire surgissaient au milieu de la neige comme des îles sur l'océan.

En ce moment même il se fit un grand bruit dans la rue.

Le cœur de mon grand-père se serra de belle façon, et la sueur perla à la racine de ses cheveux avec une telle violence, qu'il n'eut point de doute qu'il se passât quelque chose de nouveau, et que ce quelque chose eût trait à la mort de Thomas Pichet.

Mon grand-père eut bien l'idée d'aller regarder avec précaution par une ouverture du rideau. Il se leva même pour accomplir ce dessein.

Mais, au premier pas qu'il fit, les jambes lui manquèrent.

Il mourait d'envie d'interroger quelqu'un sur ce bruit qui allait croissant et qui passait juste en ce moment sous ses fenêtres.

Mais il sentait bien que sa voix tremblerait si fort, que ce tremblement ne paraîtrait aucunement naturel.

C'était ma grand-mère qui venait au-devant de sa curiosité.

Elle ouvrit la porte brusquement.

Mon grand-père jeta un cri ; il crut qu'on l'enfonçait.

— Ah ! mon ami, s'écria ma grand-mère, excuse-moi !

— Je dormais, femme, dit mon grand-père, et tu m'as réveillé.

— C'est que j'ai pensé que la nouvelle t'intéressait, vois-tu, Jérôme.

— Quelle nouvelle ?

— Tu sais que Thomas Pichet avait disparu depuis quelques jours ?

— Oui… non… c'est-à-dire…

Et mon grand-père essuya avec le drap son front inondé de sueur.

— Eh bien, continua ma grand-mère, sans voir le mouvement de son mari, on rapporte son corps.

— Ah ! murmura le malade d'une voix étouffée.

— Oh ! mon Dieu, oui !

Mon grand-père avait bien envie de demander ce que l'on disait à l'endroit de la mort de Thomas Pichet, mais il n'osa.

Cette fois encore, sa femme alla au-devant de son désir.

— Voilà, dit-elle. Il paraît qu'il a été pris par le froid et qu'il a misérablement péri dans la neige.

— Et… et… son cadavre ? demanda mon grand-père avec un effort.

— À moitié dévoré par les loups, répondit la femme.

— Hein ? s'écria Jérôme.

— Oui.

— À moitié dévoré !... Pauvre Thomas ! la tête, les jambes, sans doute ?

— Presque tout le corps ; on n'a réellement retrouvé qu'un squelette.

Mon grand-père respira. Il pensa que si l'on n'avait retrouvé qu'un squelette, la trace de ses deux coups de fusil avait sans doute disparu avec les chairs.

Ma grand-mère continua d'un ton sentencieux :

— Tu vois, Jérôme, la justice de Dieu est lente, et ses voies sont inconnues des hommes. Mais tôt ou tard sa main s'appesantit sur le coupable et va le chercher au milieu du calme et de l'impunité pour le punir.

Mon grand-père poussa un gémissement.

— Qu'as-tu, Jérôme ? demanda ma grand-mère tout effrayée.

— Donne-moi un verre d'eau, femme ; je ne me sens pas bien.

— En effet, tu es livide.

— C'est cette nouvelle, à laquelle je ne m'attendais pas.

— Tiens, mon homme, tiens, bois.

Mon grand-père porta le verre à ses lèvres, ses dents claquaient le long du bord, et sa main tremblait de manière que la moitié de l'eau tomba sur ses draps.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! cria ma grand-mère, mais tu es peut-être plus malade que tu ne crois, Jérôme. Si j'allais chercher M. Desprez, le médecin ?

— Non, non ! s'écria mon grand-père, n'en fais rien.

Et il arrêta sa femme par le poignet.

Sa main était humide de sueur.

Elle le regarda avec plus d'inquiétude que jamais.

Mais lui :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il ; je suis dans l'accès de la fièvre ; mais c'est le dernier, et je sens que je vais me guérir.

Et en effet, à partir de ce moment, grâce à la satisfaction que lui causait cet heureux dénouement, comme un malade qui vient d'avoir une crise terrible, mais salutaire, Jérôme Palan alla de mieux en mieux ; et le soir, ayant appris que le corps de Thomas Pichet avait été pieusement déposé dans le cimetière de la ville et qu'on avait jeté sur lui six bons pieds de terre, il se trouva tellement soulagé qu'il ordonna à sa femme de faire monter ses enfants, et qu'il les embrassa ainsi que leur mère, ce qui ne lui était pas arrivé depuis la terrible nuit du 3 novembre.

Mais la joie de la pauvre famille fut bien plus grande encore quand mon grand-père déclara qu'il se sentait si bien qu'il allait descendre.

On voulut le soutenir. Ma mère lui offrit le bras ; mais il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille.

— Pour quoi faire ? dit-il. Ah çà ! mais on me croyait donc mort ?

Et, en effet, il descendit l'escalier sans broncher.

La table était mise pour la mère et les enfants.

— Eh bien ! demanda-t-il gaiement en voyant qu'il n'y avait que trois couverts, et moi, je ne soupe donc pas ?

Ma grand-mère se hâta de mettre un quatrième couvert et d'approcher une chaise de la table.

Mon grand-père s'assit et se mit à tambouriner une marche sur son assiette avec sa fourchette et son couteau.

— Ma foi ! puisqu'il en est ainsi, dit ma grand-mère, il reste à la cave une vieille bouteille de vin de Bourgogne que je réservais pour une grande occasion. Voilà l'occasion venue.

Et la bonne femme descendit à la cave pour y prendre sa bouteille de vin de Bourgogne.

On se mit à souper.

Ma grand-mère était si joyeuse qu'elle versait rasades sur rasades à mon grand-père.

Tout à coup, elle le vit pâlir et frissonner à la fois.

Puis courir à son fusil dans le coin de la cheminée.

Puis ajuster quelque chose dans l'angle le plus sombre de la maison.

Mais, sans faire feu, mon grand-père releva son arme d'un air découragé et la jeta dans un coin de la salle à manger.

Il se rappelait que son fusil n'avait pas été rechargé depuis la nuit du 3 novembre.

Ma grand-mère interrogea son mari sur les motifs de cette singulière action.

Mais mon grand-père refusa de répondre.

Il se promena pendant plus d'une demi-heure de long en large dans l'appartement.

Puis il remonta dans sa chambre et se coucha sans prononcer une seule parole.

Pendant la nuit, son sommeil fut sans doute agité par quelque affreux cauchemar, car il se réveilla plusieurs fois en sursaut, en poussant des cris d'angoisse et en agitant ses bras comme pour chasser quelqu'un ou quelque chose qui l'importunait.

Jérôme Palan avait revu le grand lièvre !

q

Chapitre 9

Ainsi, continua l'aubergiste, le meurtre de Thomas Pichet n'était point resté, comme mon grand-père l'espérait, un secret entre lui et Dieu.
Ainsi, vainement le corps de la victime avait été déposé dans la fosse et la terre de l'oubli avait roulé sur le cadavre.

Le terrible animal venait, à chaque instant du jour et de la nuit, reprocher à Jérôme Palan qu'il était en tiers, et que la tombe qui se refermait sur la victime n'enfermait pas avec elle le remords de l'assassin.

Cette vie de mon grand-père, à laquelle, le soir de l'enterrement de Thomas Pichet, il s'était repris avec une si grande joie,

était, grâce à l'étrange apparition qui à chaque instant surgissait sur ses pas, devenue un supplice.

Tantôt mon grand-père voyait cet abominable lièvre au coin du feu, se chauffant avec lui à l'âtre, et lui envoyant de ces regards de flamme dont, si esprit fort qu'il fût, mon grand-père ne pouvait ni supporter la vue ni perdre le souvenir.

Tantôt, pendant qu'il mangeait, le grand lièvre se glissait sous la table et lui grattait les jambes de ses griffes acérées.

S'il voulait se mettre à son bureau pour écrire, il le sentait derrière lui, appuyant ses pattes sur les bâtons de sa chaise.

Pendant la nuit, la tête monstrueuse de l'animal apparaissait dans la ruelle, éternuant et secouant ses oreilles.

Mon grand-père avait eu beau se tourner et se retourner du côté gauche sur le côté droit, et du côté droit sur le côté gauche, le grand lièvre était toujours là, en face de lui.

Enfin, quand le pauvre homme parvenait à surmonter les angoisses de la terrible vision et finissait par s'endormir, il se réveillait au bout de quelques instants, suffoqué par un poids énorme qui lui pesait sur la poitrine.

Et c'était encore le grand lièvre qui était accroupi sur l'estomac de Jérôme Palan, et qui, assis sur son derrière, se débarbouillait tranquillement le museau avec ses pattes de devant.

Ma grand-mère et les enfants ne voyaient rien. Et comme le pauvre homme paraissait se débattre contre des persécutions imaginaires, on crut qu'il était en train de devenir fou.

De sorte qu'il se répandit une grande affliction dans le logis. Un matin enfin, après avoir été cauchemardé toute la nuit, mon grand-père se leva avec le calme de l'homme qui a pris un parti définitif.

Il chaussa ses souliers ferrés, boucla ses grandes guêtres de cuir, prit son fusil, le nettoya, souffla dans les canons, le flamba, le chargea avec une attention particulière, s'assurant d'abord que la poudre était bien sèche, l'introduisant dans le canon de son arme de façon à n'en pas laisser tomber un grain dehors, mettant pardessus une bourre de feutre dont il graissa les bords, l'assujettissant fortement à l'aide de la baguette, versant dessus une copieuse charge de plomb, dont les grains, du numéro trois, étaient d'une rondeur et d'une égalité parfaites, enfin, bourrant le tout avec la même attention de détail qu'il avait mise à cette besogne depuis le commencement.

Puis il amorça les bassinets de son fusil et établit la communication de la poudre au bassinet avec celle du canon au moyen de l'épinglette.

Enfin, jetant son fusil sur son épaule, il alla détacher les chiens, qui bondirent tout joyeux hors de la niche, et s'achemina avec eux vers Remouchamps.

Le lecteur se rappelle que c'était le chemin qu'il avait suivi pour aller se mettre à l'affût dans la nuit du 3 novembre.

Ma grand-mère, qui avait suivi tous les mouvements de son mari, fut bien joyeuse, car elle pensait que les distractions qu'allait lui procurer son exercice favori pourraient tirer mon grand-père de l'hypocondrie bizarre à laquelle il était en proie.

Elle l'accompagna jusque sur le seuil de la porte.

Du seuil de la porte, elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

On était à la fin de janvier.

Un brouillard épais couvrait la campagne, plus épais encore dans la vallée ; mais les champs et les chemins étaient si familiers au brave homme, que, sans avoir hésité une fois, malgré le voile de vapeur qui couvrait la terre, il alla droit au carrefour où avait eu lieu la scène du 3 novembre.

Déjà, à dix pas de lui, comme une forme confuse, il entrevoyait les buissons derrière lesquels il s'était caché pendant cette nuit fatale, quand, de l'autre côté du buisson, à l'endroit même où était tombé Thomas Pichet, bondit le lièvre qu'il reconnut à l'instant même à sa haute taille pour l'animal qui avait à tout jamais détruit son repos.

Avant que mon grand-père, qui cependant devait s'attendre à cette apparition, eût épaulé son fusil, le lièvre s'était perdu dans la brume, et Ramoneau et Spiron étaient partis tout couplés après lui.

Mon grand-père les suivit, haletant.

Arrivé sur le plateau de Sprimont, comme une forte brise soufflait sur les hauteurs, le brouillard se dissipa ; là, le chasseur put apercevoir ses chiens.

Ils avaient rompu la corde qui les attachait l'un à l'autre.

Ils chassaient à pleine gorge.

À deux cents pas devant eux courait le lièvre, dont le pelage blanchâtre se détachait parfaitement sur le tapis rougeâtre des bruyères.

— Mais, s'écria mon grand-père, il me semble qu'il perd sur eux ? Morbleu ! ils vont le prendre ! Tayaut, Ramoneau ! Tayaut. Spiron !

Et mon grand-père se mit à courir avec une nouvelle ardeur.

Ce fut une chasse fiévreuse que celle-là, je vous en réponds !

Chasseur, lièvre et chiens semblaient avoir des muscles d'acier…

Les champs, les bois, les prés, les vallons, les collines, les ruisseaux, les rochers, ils franchissaient tout comme s'ils eussent eu des ailes.

Et cela sans reprendre haleine un instant, sans qu'un défaut de cinq secondes vînt leur donner le temps de souffler.

Ce qu'il y avait de singulier, c'est que le grand lièvre fuyait devant lui comme un vieux loup.

Il ne doublait point, il ne croisait point les voies, il ne suivait pas les ruisseaux, les fossés, les sillons de charrue, il ne cherchait point à trouver un change, et ne semblait nullement inquiet des suites de cette terrible poursuite.

Il marchait au petit galop.

Toujours à une centaine de pas des chiens, qui, humant ses voies chaudes et fumantes, redoublaient de cris et de vitesse sans cependant rien gagner sur la distance qui les séparait par ses :

— Tayaut ! Tayaut !sans cesse répétés.

Son carnier l'embarrassant dans cette course insensée, il le jeta loin de lui.

Une branche, lui enleva son chapeau.

Il ne perdit pas de temps à le ramasser.

Par bonheur, le lièvre avait décrit un grand cercle, comme s'il eût voulu revenir à son lancer.

Il avait passé successivement sur les terroirs de Sprimont, de Tilff, de Freneux et de Seny.

Vers midi, il revint sur Aywaille.

Mon grand-père, qui avait perdu un peu de terrain dans cette course de cinq heures, était encore sur la montagne, quand les chiens, débouchant dans la vallée, arrivèrent au bord de l'Ourthe.

Il pensa que l'animal n'oserait jamais se hasarder à traverser la rivière, alors fort grossie par les pluies, qu'il reviendrait sur ses pas, et qu'enfin il se trouverait à la portée de son fusil.

Quant à ce qu'il fût forcé par les chiens, mon grand-père, à la façon dont le lièvre semblait se moquer d'eux, après cinq heures de chasse, en avait complètement perdu l'espoir.

Mon grand-père, comptant sur un retour, se plaça donc à mi-côté, au coin d'un bois, ne quittant pas son lièvre des yeux, et prêt à changer de position selon la tactique qu'il verrait adopter à l'animal, qui, de son côté, en attendant les chiens, s'était assis au bord de la rivière, sur une touffe de roseaux dont il broutait les extrémités.

Les chiens allaient toujours s'approchant.

Le lièvre ne paraissait point s'occuper d'eux.

Bientôt, ils ne furent qu'à dix pas de lui.

Le cœur de mon grand-père battait si fort qu'il ne pouvait plus respirer.

La distance qui séparait les chiens de la bête diminua encore.

Ramoneau, qui tenait la tête, se précipita pour l'engueuler.

Mais le lièvre s'élança dans le torrent, qui roulait en vagues écumeuses et menaçantes.

La gueule de Ramoneau ne happa donc que l'air.

— Ah ! pour le coup, il va se noyer ! s'écria mon grand-père, bravo ! bravo !

Et il s'élança sur la déclivité de la montagne avec une telle rapidité, qu'il eut toute la peine du monde à ne pas aller, emporté par l'élan de sa course furieuse, se précipiter dans l'Ourthe.

Et, tout en courant, il répétait :

— Il va se noyer ! il va se noyer ! il va se noyer !

Mais le lièvre, coupant adroitement le courant dans la direction diagonale, parvint sans encombre à prendre terre sur la rive opposée.

En le voyant reparaître sain et sauf sur le gazon, les chiens, qui s'étaient comme leur maître arrêtés sur le bord, et qui, comme lui, semblaient attendre une catastrophe, voyant que, contre

toute probabilité, cette catastrophe n'avait pas lieu, les chiens se jetèrent à la rivière à leur tour.

Mais ils furent moins heureux que leur ennemi.

Emporté par son ardeur, Ramoneau ne sut pas maîtriser la rapidité du courant.

Le pauvre animal s'épuisa à lutter contre sa violence ; au tiers de la rivière, les forces l'abandonnèrent.

Il disparut, puis revint à la surface de la rivière, mais ses pattes ne battant plus que faiblement l'eau qu'il fallait franchir.

Malgré ses efforts et ses peines, il s'enfonça une seconde fois.

Mon grand-père alors descendit, ou plutôt roula le long de la berge de la rivière, et se jeta lui-même au milieu du courant pour porter secours à son chien.

En ce moment Ramoneau revenait une troisième fois sur l'eau.

Il l'appela.

Le pauvre animal tourna vers lui sa tête intelligente et fit entendre un gémissement.

Il avait alors franchi les deux tiers de la rivière, à peu près.

Mais à la voix de son maître, il voulut revenir à lui.

Ce mouvement lui fut fatal.

Il donna le travers à une lame.

Alors vaincu par le courant, il roula plusieurs fois sur lui-même, poussa encore un cri lamentable, se tourna douloureusement, par un effort suprême, vers son maître, puis s'en alla à la dérive.

Mon grand-père était entré jusqu'aux genoux dans ce torrent.

Il y entra tout à fait.

Il nagea vers son chien, le saisit et le traîna sur l'herbe. Là, il essaya vainement de le réchauffer, de rendre quelque élasticité à ses membres roides et froids.

Le pauvre Ramoneau poussa un dernier gémissement.

Il avait vécu.

Au moment où le chasseur désespéré essayait de rendre son chien à la vie, des aboiements partant du bord opposé frappèrent ses oreilles.

Mon grand-père leva les yeux.

Alors il aperçut de l'autre côté de l'eau le grand lièvre qui, ayant fait un crochet, était revenu sur ses pas, comme s'il avait trouvé un malin plaisir à assister à la mort d'un de ceux qui le poursuivaient.

Plus heureux que Ramoneau, Spiron était parvenu à traverser l'Ourthe, et il continuait à chasser la bête maudite.

Mon grand-père jeta un dernier regard sur son pauvre et fidèle compagnon.

Puis il se mit avec un nouvel acharnement à la poursuite du grand lièvre.

Cette poursuite dura jusqu'au soir.

Il va sans dire que ce fut inutilement.

Lorsque la nuit commença à tomber, Spiron, dont depuis une heure les jappements devenaient plus rares et plus faibles, se coucha, refusant de marcher, ou plutôt dans l'impossibilité de faire un pas de plus.

Mon grand-père le chargea sur ses épaules, et chercha à s'orienter pour regagner le logis.

q

Chapitre 10

Mon grand-père était en ce moment du côté de Freneux, à huit ou neuf lieues de Theux.
À la fin de la chasse, il avait paru prendre un grand parti, et s'était écarté plus qu'il n'avait fait jusque-là.

Mais il était tellement bouleversé que, quoiqu'il eût couru toute la journée, quoiqu'il eût peut-être fait vingt ou vingt-cinq lieues dans cette course, il ne sentait point sa fatigue.

Ou s'il la sentait, il la surmonta et se mit bravement en route pour revenir à Theux.

Devant lui s'étendait, sombre et seulement coupée par des sentiers, la forêt du val Saint-Lambert.

Il s'y engagea sans hésiter.

Il y était à peine depuis cinq minutes, et y avait peut-être fait cinq cents pas, quand il entendit derrière lui un craquement de feuilles sèches.

Il se retourna pour voir qui venait derrière lui.

Le grand lièvre le suivait.

Il allongea le pas.

Le lièvre régla son pas sur celui de mon grand-père.

Mon grand-père s'arrêta.

Le lièvre s'arrêta.

Mon grand-père déposa Spiron à terre, lui montra le lièvre, l'excita à sa poursuite.

Mais le malheureux Spiron se contenta de humer les émanations qui venaient à lui, et, poussant un gémissement, il se coucha et se mit en rond pour s'endormir.

Alors mon grand-père résolut d'avoir recours à son fusil.

Cette fois, il était chargé, et bien chargé.

Il arma les deux coups, appuyant le doigt sur la gâchette, afin que les chiens ne fissent pas de bruit en s'armant, et épaula.

Mais quand le fusil fut à son épaule, il chercha vainement le grand lièvre au bout de son point de mire.

Le grand lièvre avait disparu.

À moitié fou de terreur et de désespoir, mon grand-père ramassa Spiron, qui s'était déjà endormi, et qui, tout en dormant,

aboyait, rêvant sans doute qu'il chassait le grand lièvre ; replaça son chien sur ses épaules, et continua sa route d'un pas insensé, sans oser se retourner ni regarder derrière lui.

Il était trois heures du matin quand il rentra.

Ma grand-mère inquiète attendait son retour avec l'intention de le gronder doucement.

Mais quand elle vit l'état où il était, elle ne le gronda ni doucement ni fort : elle le plaignit.

Puis, comme il avait laissé glisser Spiron de dessus son épaule, elle lui prit son fusil des mains.

On se rappelle qu'il n'avait plus ni carnier ni chapeau.

Il avait jeté son carnier, son chapeau avait été emporté par une branche.

Elle le fit coucher à l'instant même.

Puis lui fit prendre un grand bol de bon vin chauffé avec des épices et s'assit sur le bord de son lit.

Là, elle lui prit les deux mains, et, sans lui rien dire, se mit à pleurer doucement.

Mon grand-père fut touché des soins et des larmes de la bonne femme.

Puis, à force d'y songer, il lui sembla qu'en la mettant de moitié dans son secret, il soulagerait ses peines de moitié.

Il était sûr de sa tendresse et de sa discrétion.

Il lui avoua tout.

Oh ! c'était une digne femme que ma grand-mère Palan, allez !

Elle ne s'emporta point en reproches, elle n'éclata point en invectives et en malédictions sur cette fatale passion de la chasse, cause de tous leurs malheurs.

Non, elle ne dit pas un seul mot qui eût trait au passé.

Elle excusa au contraire la violence qui avait amené le meurtre.

Sans condamner le mort, elle fit valoir les justes griefs que le meurtrier avait contre lui.

Enfin, elle embrassa et consola mon grand-père, comme une mère embrasserait et consolerait son enfant bien-aimé, et tâcha par ses paroles de lui rendre un peu de tranquillité et de repos.

Enfin, quand la reconnaissance que lui témoignait mon grand-père l'eut enhardie :

— Tiens, Jérôme, lui dit-elle, tu aurais dû reconnaître dans tout cela la main de Dieu, vois-tu : c'est lui qui a amené le malheureux Thomas au bout de ton fusil pour le punir de sa méchanceté avec toi ; mais c'est lui aussi qui, pour te frapper dans ton incrédulité, permet au malin esprit de te tourmenter.

Jérôme Palan poussa un soupir, mais ne la railla point comme il l'eût certes fait autrefois.

Aussi continua-t-elle :

— Va trouver notre curé, mon homme ; jette-toi à ses genoux ; raconte-lui ton malheur, et il t'aidera à chasser le démon qui, bien sûr, est dans ce méchant lièvre.

Mais, à cette proposition, mon grand-père se révolta.

— Ah ! oui, dit-il, aller trouver le curé pour qu'il me dénonce aux justiciers de son évêque ! En voilà une idée ! Non, ma foi, j'ai eu affaire à eux, et ne me soucie aucunement de retomber dans leurs griffes ; d'ailleurs, tu es folle, femme, il n'y a dans tout ceci ni Dieu ni diable.

— Qu'y a-t-il donc, alors ? s'écria la bonne femme désespérée.

— Il y a le hasard et mon imagination frappée ; il faut que je tue ce démon de lièvre, il le faut ! Et quand je l'aurai vu à mes pieds sans mouvement, mort, bien mort, mon esprit se calmera tout seul, et je ne songerai plus à tout cela.

Ma pauvre grand-mère se résigna, sachant que sur ce point il était inutile d'essayer de vaincre l'obstination de son mari.

q

Chapitre 11

Mon grand-père ayant pris deux jours d'un repos dont lui et son chien avaient grand besoin, son chien plus encore que lui, partit une seconde fois.
Comme la première, il lança le lièvre au même endroit.

Chose d'autant plus étrange, que le gîte, bien marqué, parbleu ! était dans un carrefour où passaient plus de trente personnes par journée.

Comme la première fois, le lièvre déjoua sa poursuite.

Comme la première fois, mon grand-père rentra triste et harassé, avec sa gibecière neuve et vide.

Pendant un mois entier, tous les deux ou trois jours, il recommença cette lutte acharnée.

Toujours aussi inutilement.

Au bout d'un mois, le pauvre Spiron mourut d'épuisement.

Et mon grand-père, à bout de forces, dut renoncer à ses chasses fantastiques.

Mais pendant qu'elles avaient duré, son travail avait complètement cessé, et la misère était entrée dans le pauvre ménage.

Ma grand-mère avait soutenu la maison, d'abord par son ordre et par son économie.

Ensuite en vendant tantôt un bijou, tantôt un meuble, débris de leur ancienne opulence.

Mais bientôt cette économie et cet ordre devinrent impuissants.

Les tiroirs étaient vides et les murs dégarnis.

Il ne restait plus dans la maison un seul objet ayant une valeur quelconque, et le soir où expira Spiron, force fut bien à la bonne femme d'avouer à son mari qu'il n'y avait pas de pain à la maison.

Mon grand-père tira de son gousset une montre de famille, en or, à laquelle il tenait tant, que ma grand-mère, qui savait sa vénération pour ce bijou, s'était défait d'objets bien nécessaires, sans oser jamais lui en demander le sacrifice.

Eh bien ! mon grand-père la lui remit sans dire un mot.

Ma grand-mère s'en alla à Liège, où la montre fut vendue pour neuf louis d'or.

À son retour, elle posa les neuf louis étalés sur la table.

Le père Palan se mit à les considérer avec convoitise, et en même temps cependant avec hésitation.

Puis, prenant quatre de ces louis et appelant ma grand-mère :

— Femme, dit-il.

Elle accourut vivement.

— Tu m'appelles, notre homme ?

— Oui. Combien de temps penses-tu nous faire vivre avec les cinq louis qui restent là ?

— Dame ! dit ma grand-mère, en calculant, avec économie, je puis nous faire vivre deux mois.

— Deux mois, repartit mon grand-père, deux mois, c'est plus qu'il ne me faut. Avant deux mois, j'aurai fait un civet du grand lièvre, ou le chagrin m'aura mis en terre.

Ma grand-mère se prit à pleurer.

— Sois tranquille, ajouta son mari, c'est le lièvre qui aura son affaire. Avec ces quatre louis, je vais aller dans le Luxembourg. Je sais un braconnier qui a encore de la race de mon pauvre Flambeau et de ma pauvre Ramette, et s'il lui reste deux chiens de leur espèce à me vendre, du diable si, avant quinze jours, je ne te fais pas un manchon avec la peau de mon persécuteur.

Ma grand-mère, qui suivait tous les jours avec anxiété, sur le visage de son mari, les progrès que le mal faisait chez lui depuis qu'il avait perdu le repos, ma grand-mère n'osa s'opposer à son dessein.

Jérôme Palan partit donc un beau matin pour le Luxembourg, vint droit à Saint-Hubert et descendit dans cette même auberge où nous sommes, et qui alors était tenue par son frère, Chrysostome Palan, c'est-à-dire par mon grand-oncle.

Il retrouva son braconnier, qui avait conservé de la race de Flambeau et de Ramette, lui acheta un chien et une chienne, Rocador et Tambelle, et, cinq jours après son départ, rentra triomphant à la maison.

Le lendemain, dès l'aube, il était aux champs.

Mais le lièvre était plus fin et plus vigoureux qu'aucun chien de quelque race qu'il fût.

Il distança les descendants de Flambeau et de Ramette, comme il avait distancé Ramoneau et Spiron.

Seulement, mon grand-père, rendu plus prudent par l'expérience, les ménageait, comprenant bien que si le grand lièvre les lui forçait comme il avait forcé les autres, il lui serait impossible de les remplacer.

Il ne les laissait pas chasser l'animal maudit plus de trois ou quatre heures, et, convaincu que la force était inutile contre lui, il avait recours à la ruse…

Il bouchait avec soin toutes les coulées de haies que le lièvre traversait d'habitude, n'en laissait qu'une ou deux ouvertes, et à

celles-là, il plaçait des lacets préparés avec le plus grand soin.

Puis il s'embusquait aux environs, autant pour secourir les chiens, s'ils venaient à se prendre eux-mêmes dans les nœuds coulants, que pour avoir l'occasion de faire feu sur le lièvre.

Mais l'animal damné se moquait de tous les engins.

Il les flairait, les éventait, les devinait, faisait une nouvelle trouée dans la haie à côté du passage resté béant, et traversait les ronces et les épines sans y laisser un poil.

Puis de quelque côté que vînt la brise, il éventait mon grand-père, et ne se montrait à lui que hors de la portée de son fusil.

C'était à en devenir fou.

Les deux mois auxquels devaient suffire les cinq louis de la montre étaient écoulés, et le lièvre n'était pas mort.

Les enfants n'avaient pas le civet.

La mère n'avait pas le manchon.

Le bonhomme, de son côté, vivait toujours, si toutefois l'existence qu'il menait pouvait s'appeler la vie.

Il n'avait de repos ni nuit ni jour, il était devenu jaune comme un vieux citron ; sa peau, pareille à un parchemin, semblait adhérer à ses os ; mais une chose surhumaine le soutenait, et les terribles chasses qu'il accomplissait presque tous les jours attestaient de sa vigueur.

Deux autres mois s'écoulèrent.

Pendant ces deux mois, on vécut de dettes et d'emprunt.

Enfin, un beau matin, toute la malheureuse famille dut déguerpir devant les garnisaires.

— Ah ! disait mon grand-père, tout cela ne serait rien si je pouvais mettre la main sur ce damné lièvre !

q

Chapitre 12

Mon grand-père loua une misérable cabane à l'entrée du village. Il mit son fusil sur son épaule, comme lorsqu'il partait pour la chasse, il prit un enfant de chaque main, siffla ses chiens, fit signe à sa femme de le suivre, et quitta son ancienne maison, sans regarder derrière lui.

Ma grand-mère le suivait en sanglotant.

Elle ne pouvait se décider, elle, à abandonner cette chère demeure, où elle avait donné le jour à ses deux pauvres enfants, et où elle avait été si longtemps heureuse.

Il lui semblait que la vie se retirait d'elle. Arrivée dans le misérable gîte où ils allaient s'établir, elle crut le moment favorable pour hasarder une prière.

Joignant les mains et s'agenouillant devant son mari, elle le supplia d'ouvrir les yeux à l'évidence, de reconnaître la main de Dieu qui le frappait, de donner du repos à sa conscience troublée, en s'approchant du tribunal de la pénitence, enfin de conjurer, par tous les moyens que l'Église mettait à sa disposition, le démon, dont il semblait être victime.

Mon grand-père, dont le malheur n'avait fait qu'aigrir le caractère, la reçut assez brutalement, et lui montrant son fusil :

— Que ce gredin de lièvre me passe seulement à quarante pas, dit-il, et voilà qui me donnera l'absolution.

Hélas ! plus de dix fois depuis, mon grand-père put tirer sur le lièvre à quarante pas, à trente et même vingt, et plus de dix fois mon grand-père le manqua.

On arriva ainsi à l'automne.

Bientôt allait venir l'anniversaire du terrible drame qui avait bouleversé toute l'existence de mon grand-père.

C'était, on se le rappelle, le 3 novembre.

Le 2, mon grand-père était en train de méditer quelque nouvelle machination contre son cauchemar.

Il était sept heures du soir.

Il était assis près d'un maigre feu de tourbe, auquel ma grand-mère, assise en face de lui, et ayant les deux enfants sur ses genoux, essayait de se réchauffer.

Tout à coup, la porte s'ouvrit.

Le maître de l'auberge des Armes de Liègeentra dans la chambre.

— Monsieur Palan, demanda-t-il à mon grand-père, voulez-vous gagner une bonne journée demain ?

Les bonnes journées étaient si rares que mon grand-père ne crut point à une semblable aubaine.

Il répondit par un hochement de tête.

— Vous refusez ?

— Je ne refuse pas, mais je demande comment je puis gagner une bonne journée.

— C'est bien facile : vous allez voir.

— Voyons.

– J'ai chez moi deux étrangers, continua le maître de l'auberge ; ils sont venus à Theux pour chasser ; voulez-vous leur servir de guide et mener leur chasse ?

Mon grand-père qui comptait sans doute consacrer la journée du lendemain à la poursuite du grand lièvre, allait répondre par un non bien sec.

Mais sa femme, qui devinait ce qui se passait en lui, poussa entre ses genoux ses deux enfants, hâves et tristes, car ils n'avaient fait dans toute la journée qu'un maigre repas et le non-nexpira sur les lèvres de mon grand-père.

— En ce cas, demain, à huit heures et demie, venez les prendre, maître Palan ; je n'ai pas besoin de vous dire d'être exact. Il me souvient que vous ne l'étiez que trop quand vous étiez apothicaire et qu'il s'agissait de me pratiquer certaines opérations que je redoutais fièrement dans ma jeunesse. Donc, à huit heures et demie.

— À huit et demie ; c'est convenu.

— On peut y compter ?

— Bonsoir !

— Bonne nuit.

L'aubergiste sortit, reconduit par ma grand-mère, qui lui faisait toutes sortes de remerciements.

Mon grand-père se mit à faire ses préparatifs pour le lendemain.

Il emplit sa corne de poudre, et son sac de plomb, nettoya son fusil et le coucha sur la table.

Ma grand-mère le regardait faire, toute pensive.

On eût dit que, de son côté, elle méditait un projet. Enfin ils se couchèrent.

Mon grand-père dormit mieux, et s'éveilla plus tard que d'habitude.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était seul dans son lit.

Il appela sa femme et ses enfants.

Personne ne répondit.

Pensant alors qu'ils étaient dans le petit jardin attenant à la maison, il se leva et s'habilla à la hâte.

Le coucou marquait huit heures, et il avait peur de manquer le rendez-vous.

Quand il eut revêtu sa culotte, ses guêtres et sa veste, il chercha ses ustensiles de chasse.

Il ne trouva ni fusil, ni poire de poudre, ni sac à plomb, ni carnier.

Il se rappelait cependant bien avoir mis tout cela sur la table.

Il fureta dans tous les coins, bouleversa tout ce qui se trouvait sous sa main ; mais il eut beau chercher, il ne découvrit rien.

Il courut au jardin, appelant ma grand-mère à son aide.

Ni la bonne femme ni les enfants n'y étaient.

En outre, en traversant la cour, il vit toute grande ouverte la niche de Rocador et de Tambelle.

Rocador et Tambelle étaient absents.

En ce moment l'horloge sonna huit heures et demie.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

Ne voulant pas laisser échapper la bonne aubaine que l'aubergiste lui avait promise, il courut vers l'hôtel des Armes de Liège,décidé à emprunter de l'hôtelier ce qui lui manquait.

En effet, trouvant les deux chasseurs debout, prêts à partir, et n'attendant plus que lui pour se mettre en route, il leur raconta sa mésaventure.

Ils lui firent donner un fusil et un havresac.

Ils allaient quitter l'auberge.

Du seuil de la porte, mon grand-père vit accourir sa femme.

Elle tenait à la main le fusil, le sac à plomb et la poire à poudre.

Rocador et Tambelle bondissaient à ses côtés.

— Comment ! lui dit-elle tout essoufflée et du plus loin qu'elle put lui parler, tu t'en vas sans ton fusil et sans tes chiens ?

— Où étaient-ils donc ? je n'ai jamais pu mettre la main dessus.

— Je le crois bien ; j'avais serré le fusil et les ustensiles de chasse pour que les enfants n'y touchassent point, et j'avais emmené les chiens chez le boucher qui, hier, m'avait offert des rogatons pour eux.

— Mais les enfants ?

— Ils étaient venus avec moi, les pauvres petits ; mais voici ces messieurs qui s'impatientent. Va, mon pauvre homme, va ; je ne te souhaite pas bonne chasse, puisque l'on dit que cela porte malheur ; mais quelque chose m'assure que tu reviendras plus joyeux que tu ne pars.

Mon grand-père la remercia, mais avec un geste de doute.

Il était payé pour ne pas espérer trop facilement.

Il avait, au reste, tellement l'habitude de se rendre au carrefour, qu'il dirigea de ce côté-là la chasse des deux étrangers.

Les chiens furent découplés et se mirent en quête.

Mais pour la première fois, en arrivant au carrefour, ils semblèrent avoir quelque peine à trouver une piste.

Enfin ils partirent assez chaudement en rapprochant une voie, et mon grand-père, accoutumé aux façons de son grand lièvre qui se donnait tout d'abord et si bravement aux chiens, supposa qu'il

n'avait pas fait sa nuit dans le canton, et que Rocador et Tambelle étaient sur la trace de quelque autre.

Mais un des chasseurs s'étant baissé pour regarder la piste, au moment où l'on traversait un chemin tout détrempé :

— Hé ! voyez donc, dit-il, l'animal est debout, il se dérobe. Voici son pied tout frais dans la boue. Eh ! eh ! avez-vous jamais vu pareil lièvre, monsieur Palan ?

Oui, certes, M. Palan avait vu pareil lièvre, puisque c'était son lièvre à lui.

Un coup d'œil lui suffit donc pour reconnaître à qui appartenait ce pas gigantesque.

Sa figure se rembrunit.

Il pensa que si la mauvaise chance voulait que les deux étrangers fissent aussi mauvaise chasse qu'il avait l'habitude de la faire, lui, il ne devait point s'attendre à recevoir la gratification sur laquelle il comptait.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, les chiens s'étaient rapprochés du lièvre.

Leurs aboiements devenaient plus vifs et mieux nourris.

Les deux chasseurs se séparèrent pour aller attendre l'animal.

Il commençait à croire sérieusement qu'il avait affaire à quelque bête enchantée.

Il espérait qu'une demi-once de plomb sortie de la main d'un indifférent pouvait parfaitement rompre le charme.

Et cependant, s'il avait reconnu le pied du lièvre pour être celui de la bête qu'il chassait depuis un an, il n'avait pas reconnu ses façons.

Le grand lièvre filait droit comme un loup.

Celui-ci, après une randonnée, revenait sur ses voies comme un lapin.

L'un s'inquiétait peu du terrain sur lequel il marchait ; l'autre choisissait de préférence les terres détrempées qui, adhérant au poil de ses pattes, empêchaient celles-ci de communiquer au sol leur chaleur et leur fumet.

En outre, dans les derniers jours, les chiens ne chassaient qu'en rechignant leur lièvre fantastique, comme s'ils eussent compris d'avance que leurs peines étaient perdues ; cette fois, au contraire, ils paraissaient animés d'une force et d'une ardeur incompréhensibles.

Les aboiements étaient furieux.

L'animal avait beau accumuler les ruses sur ses voies, la sagacité des chiens les déjouait aisément.

Mon grand-père n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles. De temps en temps, il quittait l'étranger pour aller consulter les traces, tant il lui paraissait impossible que ce fût son ennemi qui rusât ainsi devant ses chiens.

Enfin, il l'aperçut par corps, à l'extrémité d'une des routes qui aboutissaient au carrefour.

Décidément, c'était bien lui.

C'était sa taille colossale, c'était son pelage d'un fauve blanchâtre.

Il venait droit sur les chasseurs.

Mon grand-père toucha du coude l'étranger et lui montra l'animal.

— Je le vois, dit celui-ci.

Le grand lièvre avançait toujours.

— À trente pas, et aux pattes de devant, murmura tout bas mon grand-père, à l'oreille de son compagnon.

— Soyez tranquille, dit le chasseur.

Et il porta lentement son fusil à son épaule.

Le lièvre n'était plus qu'à la distance voulue.

Il s'arrêta.

Il s'assit et se mit à écouter.

C'était la donner belle à l'étranger.

Le cœur de mon grand-père battait drôlement ; je vous le jure.

Le chasseur fit feu.

Comme le vent venait du côté où était le lièvre, il se passa quelques instants avant que l'on pût juger de l'effet du coup.

— Mille tonnerres ! cria mon grand-père.

— Quoi ? demanda le chasseur. Est-ce que je l'aurais manqué ?

— Je crois bien. Tenez, le voyez-vous ?

Et il lui montra le grand lièvre qui grimpait lestement un talus.

L'étranger lui envoya un second coup de fusil.

Il fut inutile comme le premier.

Mon grand-père restait immobile.

On eût dit qu'il avait oublié qu'il avait, lui aussi, aux mains une arme dont il pouvait se servir.

— Mais tirez donc ! tirez donc ! lui criait le chasseur.

Mon grand-père parut se réveiller, mit en joue et ajusta.

— Bah ! maintenant, dit l'étranger, il est trop loin.

Comme l'étranger prononçait ce dernier mot, mon grand-père fit feu.

Bien que la distance de lui au lièvre fût effectivement de plus de cent pas, l'animal foudroyé roula plusieurs fois sur lui-même et resta étendu sur le sol.

Les chasseurs coururent à lui.

Le grand lièvre se débattait et criait comme un diable. Un d'eux le prit par les pattes de derrière, et mon grand-père, tout haletant, insensé de joie, ne pouvant en croire ses yeux, l'acheva d'un coup de poing sur la nuque.

Il est vrai que c'était un coup de poing à tuer un bœuf.

q

Chapitre 13

Les deux voyageurs s'extasiaient sur la grosseur démesurée de l'animal, et paraissaient enchantés du début de leur journée.
Mon grand-père ne disait mot, mais je vous engage ma parole qu'il était bien autrement joyeux qu'eux encore.

Il lui semblait qu'on lui avait enlevé une montagne de dessus la poitrine. Il respirait librement et à pleins poumons ; la terre, les arbres, le ciel, tout avait pris une teinte rose qui lui était d'un agrément sans pareil.

Il reprit le grand lièvre des mains du chasseur qui le tenait, le fourra dans son carnier, et bien qu'il pesât rudement à ses épaules, il commença de le porter allègrement.

De temps en temps seulement il retournait la gibecière pour s'assurer que le gredin n'avait pas disparu.

Hélas ! le grand lièvre, tout cousin du diable qu'il eût été de son vivant, ne faisait pas meilleure figure qu'un autre dans son dernier gîte.

Il était là, l'œil vitreux, tout pelotonné sur lui-même, ses pattes de derrière sortant seules de la poche de cuir, atteignant, tant elles étaient longues, jusqu'au haut de l'échine de mon grand-père.

Les deux chiens aussi, Rocador et Tambelle, paraissaient fort contents.

Ils manifestaient leur joie par leurs bonds et leurs aboiements.

Ils suivaient mon grand-père sur leurs pattes de derrière pour atteindre à la hauteur de la carnassière et pour lécher le sang qui en sortait.

Le reste de la journée répondit au commencement.

Jérôme Palan se montra digne de son ancienne réputation. Il conduisait les chasseurs sur le gibier mieux que le meilleur chien braque ou épagneul n'eût pu le faire, et, quoique l'on se trouvât déjà fort avancé dans la saison, il leur fit tuer cinq coqs de bruyère et une grande quantité d'autre gibier.

Les deux étrangers furent si enchantés de cette chasse miraculeuse, qu'ils mirent un louis d'or dans la main de mon grand-père, et l'invitèrent à souper avec eux à l'auberge des Armes de Liège.

La veille, mon grand-père eût certainement refusé, vu la préoccupation de son esprit, qui ne lui permettait de se livrer à aucune distraction.

Mais la mort du grand lièvre avait complètement changé sa manière de voir, et il lui semblait qu'il ne pouvait finir trop joyeusement sa joyeuse journée.

Seulement, il s'arrangea de manière à rentrer à Theux par le côté du village où était sa petite maison.

Les étrangers en furent quittes pour un détour dont ils ne s'aperçurent même pas.

En effet, mon grand-père tenait à deux choses :

D'abord, à donner à sa femme la pièce d'or, afin qu'il y eût fête dans la chaumière comme à l'auberge.

Ensuite, il voulait montrer à toute sa chère nichée, l'abominable grand lièvre, désormais inoffensif.

La bonne femme se tenait sur le seuil de la chaumière, comme si elle eût attendu quelque grande nouvelle.

D'aussi loin qu'elle aperçut son mari, elle courut à sa rencontre.

— Eh bien ? lui cria-t-elle.

Mon grand-père fit passer l'ouverture de la carnassière sous son bras droit, en tira le grand lièvre, qu'il montra à sa femme en le secouant par les pattes.

— Eh bien, répondit-il, tu vois.

— Le grand lièvre ! s'écria-t-elle toute joyeuse.

— Mon Dieu ! oui, il ne viendra plus m'égratigner les jambes sous la table.

— Oh ! vraiment ! vraiment ! Et qui l'a tué ? Un de ces messieurs ?

– Non, moi.

— Toi ?

— Oui, et à une fière portée, je te jure ; il faut que mon plomb ait été poussé par le souffle du diable pour arriver jusqu'à lui.

— Non, Jérôme, mais par le souffle du bon Dieu.

— Comment dis-tu cela ?

— Écoute, Jérôme, et repens-toi. Ce matin, sans t'en rien dire, j'avais été à la messe de Saint-Hubert pour y faire bénir ton fusil et les chiens, et c'est l'eau sainte qui a conjuré le maléfice et qui a communiqué à ton plomb cette force miraculeuse.

— Ah ! ah ! fit mon grand-père.

— Eh bien ! douteras-tu encore ? demanda la bonne femme.

Mon grand-père hocha la tête ironiquement.

Cependant, il n'eut pas le courage de répondre de vive voix.

— Jérôme ! Jérôme ! reprit ma grand-mère, j'espère qu'après le miracle qu'il vient de faire en ta faveur, tu ne douteras plus de la miséricorde du Seigneur.

— Je n'en doute pas non plus, répondit Jérôme.

Ma grand-mère fit semblant de ne pas comprendre le sens dans lequel la réponse était faite.

— Eh bien ! dit-elle, si tu n'en doutes point, accorde-moi une grâce qui me rendra bien heureuse !

— Laquelle ?

— L'église est sur ton chemin, Jérôme ; entres-y en passant, et mets tes deux genoux en terre, voilà tout ce que je te demande.

— Je ne sais plus de prières, répondit Jérôme. Qu'irais-je faire dans l'église ne sachant prier ?

— Tu diras seulement : « Mon Dieu, je vous remercie ! » et tu feras le signe de la croix.

— Demain, dit mon grand-père, demain, je ne dis pas.

— Mais, malheureux ! s'écria la bonne femme, désespérée, sais-tu ce qu'il y a entre aujourd'hui et demain ? Un abîme, peut-être. Sait-on jamais dans la vie si l'on entendra sonner l'heure qui va suivre ? Jérôme ! Jérôme ! fais ce que je te demande ; entre dans l'église, mon ami, entre dans l'église, au nom de ta femme et de tes enfants ! dis la prière que je t'ai dite. Fais le signe de la croix, je ne te demande pas autre chose, ni Dieu non plus ; mais entres-y.

— Demain, tu me donneras ton livre, et je lirai tout ce que tu voudras.

— Les prières ne sont pas dans les livres, Jérôme, elles sont dans le cœur. Trempe tes doigts dans l'eau sainte et dis seulement : « Merci. » N'as-tu pas dit merci quand ces messieurs t'ont donné la pièce d'or ? Diras-tu merci à Dieu, qui te donne la santé, la vie, le repos de la conscience, que tu n'as dit à ces étrangers qui t'ont donné vingt-quatre livres ?

Et ma grand-mère prit son mari par le bras et le tira du côté de l'église.

— Non, pas ce soir, dit mon grand-père, impatienté de cette persistance ; plus tard, plus tard ; ces messieurs m'attendent à l'auberge, et je ne veux pas leur faire manger leur souper froid. Tiens, voilà les vingt-quatre livres de gratification qu'ils m'ont données ; achète du pain, du vin, de la viande, fais un bon souper aux enfants, mais tranquillise-toi ; je te promets d'aller demain, à la messe basse, dimanche à la grand-messe, et à confesse à Pâques prochain. Là, es-tu contente ?

La pauvre femme poussa un soupir et lâcha le bras de son mari.

Puis elle se tint debout, immobile, à l'endroit où il lui avait échappé, le suivant des yeux jusqu'à ce qu'il disparût.

Alors elle rentra chez elle, le cœur gros.

Et, au lieu de souper, elle se mit en prières.

q

Chapitre 14

On était gai, le soir, aux Armes de Liège.
Les chasseurs sont, en général, des gaillards de très bon appétit.
Les deux étrangers auxquels mon grand-père avait servi de guide méritaient parfaitement, sous ce rapport, de faire partie de la grande confrérie de Saint-Hubert.

Les flacons se succédaient sans relâche, et le braunberger et le johannisberg coulaient à flots.

Mon grand-père se laissait aller au plaisir de renouveler connaissance avec cette bonne liqueur qu'il avait dignement appréciée aux jours de son opulence, et il tenait tête aux deux étrangers.

Le temps passe vite quand il plane au-dessus de pareilles occupations.

Et, en effet, il passa si vite pour les trois convives, que l'horloge tinta douze coups, lorsque ceux-ci eussent juré qu'il était à peine dix heures.

Le timbre de la cloche vibrait encore, quand tout à coup un souffle puissant comme l'haleine de la tempête agita la flamme de la lampe.

Les trois compagnons, les étrangers comme mon grand-père, sentirent une impression de froid leur traverser le corps, et sous cette impression glaciale, leurs cheveux se dressèrent sur leurs têtes.

Par un mouvement simultané, ils se levèrent.

En ce moment, il leur sembla entendre comme un grand soupir dans l'angle de la salle où ils avaient déposé leurs armes et leur gibier.

— Qu'est-ce là ? demanda un des étrangers.

— Je ne sais, dit l'autre.

— As-tu entendu ?

— Oui.

— Qu'as-tu entendu ?

— Quelque chose comme la plainte d'une âme en peine.

— Allons-y voir.

Et ils firent un mouvement pour s'avancer vers l'angle, tout en regardant si mon grand-père les accompagnait.

Mais mon grand-père était debout, pâle, muet et tremblant comme la feuille.

Son regard était fixe, et s'arrêtait sur son carnier, qui s'agitait dans l'ombre d'un singulier mouvement.

Tout à coup, de pâle, il devint livide.

Sa main crispée saisit le bras d'un des chasseurs.

De l'autre, il cachait ses yeux.

Le grand lièvre passait son nez par l'ouverture de la carnassière, entre les deux boutons qui la tenaient fermée.

Puis, après le nez, il passa la tête.

Puis, après la tête, le corps.

Puis, comme s'il était sur la bruyère, dans quelque lande déserte, il se mit à brouter la chevelure verte d'une botte de carottes.

Et, tout en broutant, à lancer à mon grand-père ces terribles et fulgurants regards qui avaient failli le rendre fou.

Mon grand-père écartait les doigts pour voir si la terrible apparition était toujours là, et rencontra un de ces regards.

Il poussa un cri comme si la flamme qui sortait de ce regard lui eût traversé le cœur.

Puis, sans rien dire, il bondit jusqu'à la porte, l'ouvrit et s'enfuit à travers champs.

Le lièvre laissa ses fanes de carottes et se mit à courir après lui.

Sa femme, qui attendait sur le seuil, espérant son retour, le vit passer sans qu'il parût faire attention à elle, sans qu'il répondît à ses cris.

Derrière lui bondissait le grand lièvre, plus grand qu'il n'avait jamais été.

On eût dit deux spectres, tant ils passèrent rapidement.

Le lendemain matin, on retrouva le corps de mon pauvre grand-père à l'endroit même où, un an auparavant, on avait retrouvé celui de Thomas Pichet.

Il paraissait mort depuis plusieurs heures.

Il était couché sur le dos.

Ses mains tenaient le grand lièvre blanc par le cou, et ses doigts crispés l'étreignaient de telle façon qu'il fallut renoncer à lui ôter l'abominable animal.

Il va sans dire qu'il était mort.

Le louis d'or que mon grand-père avait reçu des deux étrangers servit à payer son cercueil, la messe des morts et son enterrement.

L'aubergiste se tut.

Là se terminait son récit.

— Parbleu ! dit Hetzel, j'espérais que cela se terminerait autrement ; il me semblait que le grand lièvre blanc allait tourner au civet, et j'eusse été curieux d'apprendre s'il faut faire mourir le diable avant de le mettre dans la casserole.

Voilà, cher lecteur, le récit de mon ami Cherville, tel qu'il nous le fit, boulevard Waterloo, numéro 73, le 6 novembre 1853, à son retour de Saint-Hubert.

Il me tint trois nuits éveillé, et ce n'est que près de deux ans et demi après, comme vous pouvez le voir par la date ci-dessous, que j'eus le courage de l'écrire.

Samedi 22 février 1856,

à une heure trois quarts du matin.

q

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_recits_fantastiques_i/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.